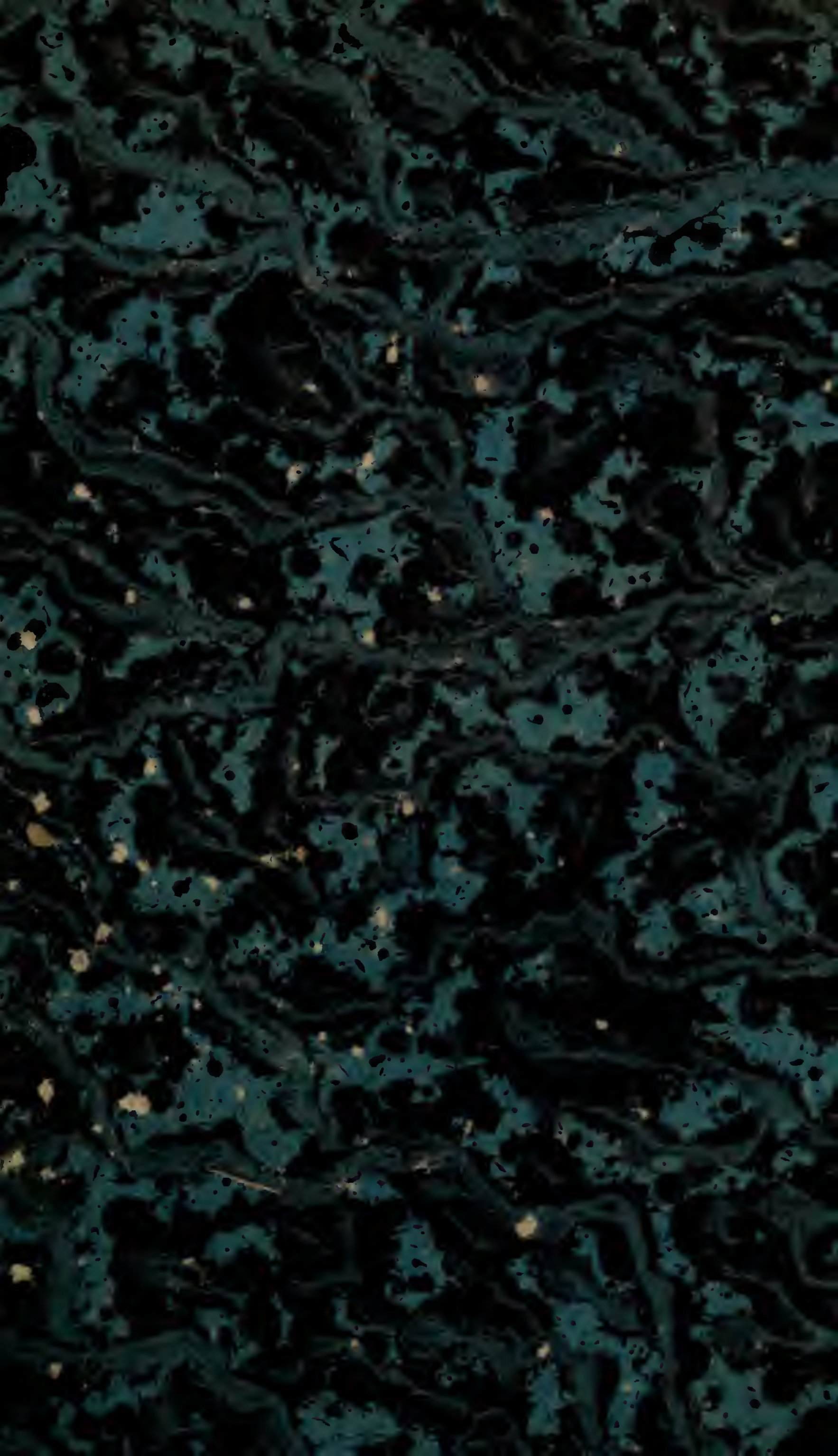


# LA PUCELLE

## DE PARIS.

pour [illegible]

[illegible]

# LA PUCELLE DE PARIS,

## *POËME*

## EN DOUZE CHANTS ET EN VERS.



A LONDRES.

MDCCLXXVI.

# PRÉFACE.

RIEN n'eſt plus véritable que l'aventure qui a donné lieu à cet ouvrage, elle eſt arrivée il y a environ douze ans. L'Auteur en fut témoin oculaire. MOLET & LOUISON ſont tous deux exiſtans. GRATTEPAPIER ſeul eſt un être de pure fiction. Mais peut-il être un Poëme ſans fiction ? GRATTEPAPIER & ſes amours avec LOUISON n'ont été inventés que pour répandre un peu de chaleur & d'intérêt dans cet Ouvrage.

Ce Poëme, s'il mérite ce nom, n'était dans l'origine qu'une plaiſanterie imaginée entre des jeunes gens demeurans enſemble & qui ne devait, ni n'était faite pour voir le jour. Il pouvait avoir alors, tout au plus douze à treize cents vers, & il ſe ſentait

fortement de la rapidité à laquelle il devait ſon exiſtence : quoique l'Auteur ait fait beaucoup d'uſage pour lui-même des conſeils qu'il donne dans la Préface du onzième Chant, (vers 43 & ſuivans) ſans doute que cet Ouvrage ſe reſſent encore beaucoup de cette première rapidité ; Mais comme tout ce qui tend à rendre les hommes meilleurs eſt digne au moins de louange, & doit être public, & que pluſieurs vices trop communs depuis quelque temps dans la ſociété, ont inſpiré à l'Auteur la noble hardieſſe de les attaquer, ce qu'il n'a pu faire ſans donner plus d'étendue à ſon Ouvrage, dont il ſentait bien le peu de conſiſtance, par la nature du ſujet & des acteurs : il a eſpéré qu'en faveur de la bonne intention, on voudrait bien avoir de l'indulgence pour cette production.

On rend ici au Héros malheureux de ce Poëme toute la juſtice qu'il mérite.

C'eſt un très-aimable garçon, qui poſſéde d'excellentes qualités & qui ſur-tout eſt doué de la plus grande douceur. L'Auteur déclare qu'il n'a pas eu la moinde intention de le bleſſer, ni de le ridiculiſer. Mais ſi par haſard, cet Ouvrage tombe en ſes mains, il le prie de ne point prendre pour lui, ni au ſérieux les termes & les phraſes qui pourraient lui paraître durs & humilians. On eſpère qu'il ſentira que, dans un Ouvrage de pure charge, il n'était pas poſſible de ne pas outrer les objets; & au ſurplus il permettra qu'on lui rappelle que tous les noms employés dans ce Poëme, lui étaient ſans ceſſe prodigués par le jeune Neveu du Notaire, chez lequel il demeurait alors, & par celui du feu Curé de Saint-Pierre aux Bœufs, & par tous ſes camarades. Il doit auſſi ſe reſſouvenir de la fameuſe diarrhée

qu'il eut dans le même temps, qui a fait imaginer la Déesse ALVIRHÉE, & les moyens de vengeance dont se sert le Dieu de la Sottise.

L'Auteur prévient encore qu'il n'a pas eu la plus légére intention de caractériser personne en particulier. Ainsi toute application serait fausse & déplacée. Il est peu répandu ; il a plus entendu dire de choses qu'il n'en a vues ; ses caracteres & ses portraits sont calqués sur le modèle de ceux des Comédies qui, composés de la compilation de beaucoup d'objets broyés & réunis en un seul, sont toujours & doivent être forts de charge, pour produire de l'effet.

A l'égard du style, l'Auteur reclame la plus grande indulgence. Cet Ouvrage devant être regardé plutôt comme un conte que comme un Poëme épique, il a pensé

que le ſtyle qui lui convenait devait être ſimple, familier, négligé même & approchant en quelque ſorte de la nature des perſonnages qui y jouent des rôles. Il oſe croire pourtant que dans certains endroits on pourra remarquer qu'il s'élève au-deſſus de ſa ſphère, & qu'il prend alors le ton propre à la choſe.

Si, par haſard auſſi, cet Ouvrage tombe entre les mains de M. DE VOLTAIRE, ou de quelques-uns de ſes juſtes admirateurs, on leur demande excuſe d'avance d'avoir oſé lancer quelques traits ſur ce grand homme. Il leur ſera bien aiſé de juger que ce n'eſt ni par amertume, ni par une baſſe & ridicule jalouſie, qui anime tant de gens contre le plus beau génie de notre ſiécle, qu'on s'eſt permis cette liberté. On eſt perſuadé qu'indépendamment de ſon élévation & de la fermeté

de l'égide impénétrable dont la Déeſſe des beaux Arts le couvre ſans ceſſe, qui le met à l'abri de toute atteinte, il a trop d'eſprit & de raiſon, pour ſe formaliſer de cette petite témérité & que, de leur côté, ſes admirateurs ſont trop judicieux pour ne pas convenir qu'il a eu plus d'une fois des écarts & des diſparates :

*Le Chantre des Dieux & des Rois*
*N'a-t-il pas ſommeillé lui-même quelque fois ?*





# LOUISON, OU LA PUCELLE DE PARIS.

## CHANT PREMIER.

*INVOCATION. État de MOLET. Portrait de LOUISON. Son amour pour GRATTEPAPIER. Portrait de Grattepapier. Discours de la jalousie à Grattepapier.*



TOI, qui te plûs à monter le Génie
Du Chantre heureux du plus grand des BOURBONS,
Qui modulas toi-même tous ses sons,
L'orsqu'en l'accès d'une aimable manie,
Il enfanta l'agréable projet
De s'égayer sur le même sujet
Que CHAPELAIN, dans sa grave folie,

Traita jadis tant mal adroitement,
Tant longuement, tant ennuyeusement:
Toi, qui préside (*a*) à la plaisanterie;
Toi, qui surtout préserves de l'ennui,
MUSE, c'est toi que j'implore aujourd'hui.
Je voudrais bien, du ton D'UNE PUCELLE,
Des traits si beaux qui sans cesse étincelle,
Pouvoir chanter les charmes, la douceur,
Et les vertus & la mâle vigueur
D'une PUCELLE étonnante & nouvelle,
Dans sa façon aussi rare que celle
Dont AROUET a chanté la valeur:
Je voudrais bien qu'il te plût de m'instruire
En l'art divin de rendre sur la lire
Ces sons charmans, si doux, si séducteurs,
Dont ton amant & celui de tes sœurs
Sait nous charmer, où si bien il excelle,
Lorsque sa voix badine & naturelle
Chante BONNEAU, CHARLES, MONTROSE, AGNÈS,
Et DOROTHÉE & ses chastes attraits;
Et jamais ceux dont son gosier profane
S'efforce à rendre avec quelque agrément
Un Conculix, ce Monstre dégoutant,

---

(*) *Qui préside*, à la seconde personne, sans *S*, au bout du mot est une licence que l'auteur ne se seroit pas permise dans un Ouvrage plus sérieux & d'un style plus relevé; on trouvera donc bon qu'il l'ait prise quelquefois dans le cours decet Ouvrage.

Un Grisbourdon, un Cutendre, un vil âne,
Prêt à jouir des fiers appas de JEANNE.
Tu vas le voir, MUSE, entre LOUISON
Et JEANNE il eſt quelque comparaiſon;
L'une & l'autre eſt vraiment un phénomene
Qu'on ne peut trop admirer & vanter:
Et ſi VOLTAIRE avoit connu la mienne,
Peut-être bien l'eut-il voulu chanter
Tout auſſi bien qu'il a chanté la ſienne.
MA LOUISON aimable, douce, humaine,
A, je le crois, pour le moins mérité,
Autant que Jeanne imprudente (*) & hautaine,
De parvenir à l'immortalité.
JEANNE un an ſeul garda ſon pucelage,
Parmi les camps, les ſiéges, les combats,
Parmi le ſang, la mort & des ſoldats,
Penſant bien moins à l'amour qu'au carnage.
(Car après tout, LECTEUR, voilà ce fait
Si merveilleux, que le grand AROUET
Nous vante tant dans ſon fameux Ouvrage.)
Mais dans ces camps qui pouvait la tenter
Cette beauté ſi fière, ſi ſauvage?
(Si cependant on en veut excepter
Ce beau bâtard, ce Héros dont la flame
Et le beau corps, qu'*in naturalibus*
Elle avait vu pendant une heure & plus,

(*) Il y eut au moins de l'imprudence à Jeanne de s'en laiſſer conter par un âne.

De temps en temps venait troubler son ame, )
Etait-ce un âne, un Cordelier infâme,
Un fier Anglais qui pouvaient dans son cœur
Donner naissance à l'amoureuse ardeur ?
Trois ans entiers, ma PUCELLE au contraire
Garda le sien, parmi cinq ou six Clercs,
Tous grands gaillards, taillés, moulés pour plaire,
De bonne humeur, & d'ordinaire experts
En fait d'amour, autant que gens de guerre,
Que Cordelier, Carme & bête asinière.
C'est-là, c'est-là sans doute un rare effort!
Et sur ce point on doit tomber d'accord
Qu'il peut au moins entrer en paralelle
Avec celui de JEANNE LA PUCELLE.
Un instant donc sors du sacré vallon,
Seconde moi, compagne d'Apollon:
De LOUISON l'outrage, la vengeance,
Et de MOLET la honte, l'imprudence,
MUSE, voilà le sujet de mes chants;
Et c'est encor beaucoup pour mes talens,
Si tu n'as pas la bonté, l'indulgence
De soutenir mes timides accens.
Tu célébras jadis, divin HOMERE!
D'un fier guerrier l'orgueilleuse colère,
La mort d'HECTOR, le siège d'ILIUM.
Toi, son émule, & son digne confrère,
Ton Héros fut vainqueur du LATIUM.
Toi, grand comme eux, ô mon Maître! ô VOLTAIRE!

Du grand HENRI tu chantas les travaux ;
Tous vos acteurs ſont des Dieux, des Héros :
Les miens, à moi, ſont UNE CUISINIÊRE,
Un CLERC d'HUISIER, un autre DE NOTAIRE,
UN DIEU... quel Dieu !.. DES DÉESSES... ô cieux !
Quand on ſaura . . . mais j'aime mieux me taire,
Que d'entamer par me rendre odieux.
De mes acteurs aux vôtres la diſtance
Eſt, je le ſais, on ne peut plus immenſe ;
J'ai cependant la noble ambition,
Chantres fameux, de ſuivre votre trace ;
Vous imiter dans le genre Bouffon
Eſt le ſeul but où viſe mon audace ;
Vous reſſembler ſeulement un inſtant
Serait aſſez pour me rendre content.
On vous a vus du ſommet du Parnaſſe
Par fois deſcendre en ſon ſacré vallon.
Lors vos Héros, vos Dieux cédaient la place
A la grenouille, à l'âne, au moucheron. (*)
On vous a vus au haut de l'Hélicon
Laiſſer par fois la trompette héroïque,
Prendre un haut bois, un chalumeau ruſtique,
Baiſſer la voix, chanter à demi ton.
Mais ſous la cendre eſt le feu du Génie,
Tels de vos voix que ſoient les moindres ſons,

(*) Alluſion à la Bratachomachie ou combat des Grenouilles d'Homère, au Culex ou Moucheron de Virgile, & à la Pucelle de M. de Voltaire.

On reconnaît toujours leur harmonie,
Vous êtes grands, jusques dans vos chansons.
Des fils du Pinde hélas! Je suis le moindre!
Si cependant, si pour vous aller joindre
Dans ces jardins fortunés & chéris,
Dans ces bosquets embaumés & fleuris,
Qui sont au pied de la double colline,
Où vous alliez délasser vos esprits
Las d'être au haut de la cime divine,
Je franchissais, sans m'y précipiter,
L'épais marais, où l'on voit barbotter
Tant de rimeurs, crotés jusqu'à l'échine
Depuis Pradon, Pelletier, Colletet,
Jusqu'à S * *, AU * * & TACONET.
Quel heur pour moi! Quel sort rempli de gloire!
Au doux bonheur enfin je pourrais croire.
Heureux ou non, quelque soit mon succès,
De ces jardins je vais tenter l'accès:
Je vais tâcher d'en franchir la barrière,
De m'élever au-dessus du marais,
Où tant d'Auteurs, embourbés à jamais,
Sont consignés au bord de la carrière.
Si mon effort insuffisant & vain
Ne peut aller jusqu'au bout du chemin,
Mon cher lecteur, pardon, pardon d'avance;
Calme de grace un trop juste courroux;
Tout bon chrétien doit user de clémence;
C'est son devoir, c'est le premier de tous,

Surtout encore en ce temps d'indulgence,
Où les péchés les plus grands ſont abſous. (*)
Or donc, amis, pour entrer en matière,
Et mériter l'indulgence plénière
Que je réclame, il faut aller au fait :
Et dans la lice une fois un pas fait,
La parcourir, ſans regarder derrière.
Je dirai donc comment le bon MOLET,
Piqué de voir que tous ſes camarades
Feſaient ſur lui mille turlupinades,
Et leur voulant prouver que ſans ſujet
De cent brocards ſans ceſſe on l'accablait,
Qu'auſſi bien qu'eux il était fait pour plaire
Au moins rétif, comme au plus fier objet,
Pour ſon malheur dans cette grande affaire,
Comme un nigaud, ſe blouſa tout net,
Et, comme on dit, ne fit que de l'eau claire.
Je vous dirai comment un Clerc d'Huiſſier,
Être à ſes yeux ſi vil, ſi mépriſable,
Pour lui pourtant rival ſi redoutable,
Sut à la fin ſi bien l'humilier.
Je vous dirai bien des choſes encore,
Ami LECTEUR, ſi vous avez le temps
De m'écouter pendant les douze Chants
Qu'oſe ma voix aujourd'hui faire éclore.

(*) Ce Poème fut mis à fin en l'année 1775, doublement favoriſée du Jubilé ordinaire & de celui du nouveau Pape Pie VI.

LE BON MOLET, à la fleur de ſes ans,
Pour le travail plein d'ardeur & de zèle,
Depuis trois ans piquait l'humble eſcabelle
Chez un certain confrère de ces gens,
Dont la plupart, engeance atrabilaire,
Sont des bourrus, des malotrus, des ours,
Avec leſquels il faudrait, pour bien faire,
Sans cependant être encor ſûr de plaire,
Comme forçats, travailler nuits & jours;
Être à la fois Bâtard, Athée, Eunuque; (*)
Quitter tout, DIEU, parens, maîtreſſe, ami,
Juſqu'aux cheveux, pour porter la perruque;
Boire, manger, ne dormir qu'à demi,
Pour trancher court, & ſans tant de myſtère,
Le bon MOLET était Clerc de Notaire.
Le garde-note, où demeurait MOLET,
N'avait pourtant ces vilaines manières.
Il était bon, doux, honnête, diſcret,

(*) Feu Alëaume Notaire, habile homme, mais d'humeur dure & bourrue, diſait qu'il faudrait que tous les Clercs fuſſent Bâtards, Athées & Eunuques. Bâtards, ils n'auraient pas de parents; Athées, ils n'iraient point à la Meſſe; & Eunuques, ils n'auraient point de maitreſſe ou n'iraient point voir de filles, & que par conſéquent ils n'auraient jamais de raiſon, ni de prétexte pour ſortir. L'Auteur a demeuré chez un, qui trouvait mauvais que l'on ſortit, même pour les affaires de ſon étude; il y a des hommes comme celà!

Plus éclairé qu'aucun de ſes confrères ;
C'était l'honneur, la perle des Notaires,
C'était l'honneur de tout le Châtelet ;
Il l'eſt encor ; quoiqu'en diſe l'envie.
Si je voulais, un mot le prouverait ;
Mais, pour ne pas bleſſer ſa modeſtie,
Je garderai ſur ſon nom le tacet.
De probité ſuivant les loix exactes,
Oh ! Pour le coup, celui-là ne ſait rien
Qu'agir toujours comme un homme de bien,
Que rédiger par lui-même ſes actes ;
Et le public peut bien être aſſuré
Que de ſa caiſſe & de ſes mains intactes
L'argent ne ſort que comme il eſt entré. ( * )
Ce garde note avait pour cuiſiniere
Certaine fille à la brune crinière,
De-çà de-là qui vous avait un bloc
Blanc comme lys, & ferme comme roc ;
Un pied mignon, une jambe de biche,
Que de montrer ſon jupon n'eſt pas chiche.
O mes amis ! Que petit pied mignon,
Jambe de biche eſt d'un heureux préſage !
Pour qu'une belle ait le plus doux partage,
Plus ne lui faut qu'épais & brun chignon.
De ſa couleur le ſolide avantage

( * ) Ce galant homme eſt M. B**. R. S. A. D. A.

Eſt l'agréable & ſur échantillon
D'autre couleur qui. . . mais . . . chut, ſoyons ſage,
Et conſéquent . . . parlons de ce qu'on voit ;
Aſſez féconde eſt encor la matière,
Et n'ouvrons point le rideau du myſtère,
Qui doit toujours voiler certain endroit.
Un grand œil noir, garni d'une paupière
Couleur de jai, longue d'un demi doigt,
Un petit nés, où les aimables graces,
Et les plaiſirs qui volent ſur leurs traces,
Et Cupidon, ce maître poliçon,
Veulent ſans ceſſe être à califourchon ;
Un teint vermeil & frais comme une roſe,
Par le Zéphire au point du jour écloſe,
Parmi les lys, des lévres de corail,
Qui, s'entrouvrant de maniere charmante,
Vous laiſſent voir, par leur étroite fente,
Palais meublé du plus brillant émail ;
Taille, fraîcheur, embonpoint, fin corſage,
N'en eſt-ce pas aſſez pour s'ébaudir,
Pour s'amuſer & s'étendre à loiſir,
Et pour tourner la tête du plus ſage,
Et pour fixer le cœur du plus volage ?
En LOUISON tout enchante, tout plaît,
Tout eſt divin, juſques au moindre trait ;
En agrémens du corps & du viſage,
Deſſus, deſſous, en haut, tout comme en bas,
Charmes qu'on voit, charmes qu'on ne voit pas,

Elle eſt parfaite, elle a tout en partage.
Mais ce n'eſt tout, ſon plus friand attrait,
Son plus grand bien, c'eſt que la belle était ...
PUCELLE, amis, oui, vous devez m'en croire;
Ce point ſurtout importe à mon hiſtoire,
Au moins autant que celle d'AROUET.
Ayez toujours ce fait dans la mémoire.
Bien vous penſez ſans doute à ce portrait,
D'après nature exprimé trait pour trait,
Que de MOLET les très dignes confrères,
Tous bons vivans & deſſalés compères,
Près d'un tendron fourni de tant d'appas,
Riaient beaucoup & ne s'endormaient pas.
La Belle, faite à tout leur badinage,
N'en agiſſait pas moins en fille ſage.
C'était d'abord ſon humeur & ſon goût;
Elle était ſage, honnête par principe;
Clerc indiſcret vainement s'émancipe,
Il n'en obtient, n'y gagne rien du tout,
Mais la raiſon qui l'engageait ſurtout,
C'eſt que d'amour l'inſinuante flame
S'était un peu faufilé dans ſon ame.
Pour ſon malheur, elle était dans ce temps,
Ce temps ſi dur, ſi fâcheux, ſi critique,
Temps à paſſer toujours ſi diabolique,
Où des deſirs, les flames, les volcans,
Sans nul repos, bouleverſent les ſens;
(Surtout encor chez le ſexe pudique,

Des préjugés victime anti-phisique ; )
La pauvre fille ! Elle avoit ving-deux ans.
Malgré celà, j'en ai de surs garans,
Quoique le fait puisse paraître unique.
A ces esprits mal faits & médisans,
Dont la bile âcre & l'humeur circonflexe
Ne croit jamais à la vertu du sexe,
Son petit cœur était tout aussi neuf
A vingt-deux ans, qu'il pouvait l'être à neuf.
DANS la maison où logeait le Notaire,
Au quatrième, au fonds, sur le derrière,
Logeait aussi, depuis huit à neuf mois,
Un habitant du bon pays des pommes ;
Un bas Normand, le moins fripon des hommes
Qui de Thémis suivent les saintes loix.
Ce bas Normand s'appellait MONS GUILLAUME :
Huissier à Verge, allant, instrumentant,
Verbalisant, saisissant, exploitant,
Tant dans Paris, que par tout le Royaume.
La fleur des Clercs, l'honneur de son quartier,
Et des Billards, JEAN CLOUD GRATTEPAPIER
Etait le Clerc de cet Huissier à Verge ;
En cette auguste & belle qualité,
Qui le rendait par fois très-effronté,
Ayant le droit de porter la flamberge ;
Vous la portant aussi d'une longueur,
Là... sur la hanche... en méchant, en rouleur :
Et dans le fait ayant toute l'allure
D'un vrai luron ; le regard fier, hardi,

Le verbe haut, un air, une tournure
A deux cent pas ſentant ſon étourdi :
Très-grand farceur, très-grand feſeur de charges,
Chantant toujours ; petit, mais fait au tour,
Quarré, trapus, les épaules fort larges,
Leſte, diſpos, fait enfin pour l'amour :
Par la-deſſus, vingt-quatre ans... que de charmes,
Pour obliger belle à rendre les armes !
Elle eut auſſi beau vouloir le tenter,
Ma LOUISON ne put y réſiſter,
GRATTEPAPIER ſut trouver la jointure,
Et dans ſon cœur ſe fit large ouverture.
Mais la pareille il lui rendait au mieux.
Il était chaud, brûlant, impétueux,
Bon, généreux, rempli de cœur & d'ame,
Un peu mutin, mais brave, courageux,
Toujours tout prêt à témoigner ſa flâme,
Toujours tout prêt à faire un coup de lâme.

NE pouvoir point par force, ou par raiſon,
Voir aiſément un objet qu'on adore,
C'eſt un tourment que perſonne n'ignore :
Mais demeurer dans la même maiſon,
Le voir, depuis le lever de l'aurore,
Juſqu'au moment qui noircit l'horiſon,
Le jour, la nuit, brûler comme un tiſon,
Sans lui parler du feu qui vous dévore,
Sans lui parler de ceux qu'il fait éclorre,
Sans eſpérer relâche ou guériſon,
Ah ! cher LECTEUR, c'eſt ſans comparaiſon,

C'eſt un tourment cent fois plus dur encore.
Tu ſais la fable au moins autant que moi :
Eh bien ! ami ! je m'en rapporte àtoi,
N'eſt-ce pas là le tourment de Tantale,
Qui ne peut boire au ſein même de l'eau ?
Tourment affreux, que nul autre n'égale,
D'autant plus dur qu'il eſt toujours nouveau.
GRATTEPAPIER avait beau dans ſon âme
Bruler toujours de la plus vive flâme,
Il lui fallait, malgré lui, retenir
Ses feux ardens, toujours prêts à partir.
Sa chère amante eſt trop intéreſſée
A contenir cette ardeur empreſſée.
Dans la maiſon on n'a qu'à le ſavoir,
Ou s'en douter, ou s'en apperçevoir :
Elle n'aurait pas peur du garde note ;
Il eſt bon diable, humain, compatiſſant,
Même jadis il fut aſſez galant ;
Mais ſa moitié, qui joue à la dévote,
Ne le ſaurait pas plutôt... doux Jéſus !
» Dans ma maiſon une fille amoureuſe ! .. —
» Mais elle eſt ſage, .. honnête ... vertueuſe ... —
» C'eſt impoſſible... oh ! Non, je n'en veux plus...—
» Elle fait bien la cuiſine ... — Qu'importe ! ..
» Non, non, il faut qu'on la mette à la porte ;
» Si vous tardez, Monſieur, dans la maiſon,
» ( C'eſt une choſe horrible, autant que ſûre, )
» Elle ferait bientôt, cette âme impure,
» Tomber du Ciel la malédiction.

Du garde-ſcel la maiſon était bonne
Pour LOUISON ; des gages bien payés,
Des profits ſûrs, fréquens, multipliés ;
Point trop de mal, les reſtes, la Daronne,
Quoique dévote, au fonds bonne perſonne ;
Elle avait donc le plus grand intérêt
Que ſon amour reſtât toujours ſecret,
Puiſque c'eſt-là le ſeul point qui chiffonne
Le cœur dévot de la ſainte Matrone.
GRATTEPAPIER la tourmentait en vain :
La conjurait ſans fin, ſoir & matin,
D'avoir pitié de ſon ſort miſérable,
De lui laiſſer tout au moins la douceur
De l'aller voir ; non, ſur cette faveur
La belle était toujours inexorable,
Sur cet article elle était intraitable.
Il ne pouvait jamais l'entretenir
Dans la maiſon ; encore moins franchir,
Même des yeux, le ſeuil de la cuiſine.
C'était la loi qu'il ~~lui~~ fallait remplir ;
A ce prix là LOUISON lui deſtine
Sa main, ſon cœur & des flots de plaiſirs.
GRATTEPAPIER chaud, brûlant, plein de flâme,
En enrageait dans le fonds de ſon âme ;
Mais comment faire ! Il fallait malgré lui
Prendre ſon mal encore en patience ;
Gémir tout bas, garder profond ſilence,
Et dévorer ſa peine & ſon ennui. —
CE fut un ſoir, au retour d'un ſpectacle,

Où tout Paris courait chez NICOLET,
Qu'il sentit mieux la rigueur de l'obstacle
Que tous les jours LOUISON redoublait
Contre l'ardeur dont son âme brûlait.
Précisément le sujet de la pièce
Exprès pour lui paraissait être fait.
Un pauvre diable, amoureux de la nièce
D'un savetier, ne pouvait lui parler ;
Des plus grands feux il avait beau brûler,
La belle était difficile & cruelle,
Parce qu'ailleurs son cœur était épris
Pour un objet de beaucoup moins de prix.
L'esprit troublé, tout rempli de l'image
Qu'il vient de voir offerte à ses regards,
Ne prévoyant qu'un sinistre présage,
Le corps tremblant, les yeux fixes, hagards,
Désespéré, prenant pour lui la honte
Du malheureux que l'on vient de tromper,
Il rentre, rien ne peut le dissiper ;
A son grenier sur le champ même il monte,
Et de dépit se couche, sans souper.

De tous nos maux réparatrice heureuse,
Du doux repos la langueur généreuse
S'insinuait à peine dans les sens
Du malheureux privé de son bon sens,
Qu'un monstre né de l'aveugle mensonge
Et de l'erreur, dont la rage nous plonge
En des excès qui font frémir d'horreur,

Monstre

Monſtre cruel, ſanguinaire, barbare,
Que l'Achéron vomit dans ſa fureur,
LA JALOUSIE au même inſtant s'empare
Du cœur ému du pauvre infortuné,
Et lui ſoufflant le poiſon rafiné
Qu'elle va prendre au fond du noir Tartare,
Lui parle ainſi : » TU DORS, GRATTEPAPIER !
» Tu dors tranquille ! ô ciel ! Eſt-ce croyable !..
» N'es-tu donc plus ce même Clerc d'Huiſſier
» Qu'Amour perça d'un trait ſi redoutable !
» Tu t'abandonne au ſommeil qui t'accable !
» C'eſt fort bien fait : mais, pendant ce tems là,
» Tu ne vois pas le riſque où tu t'expoſe.
» Pour toi, mon cher, ah ! J'en frémis déjà !
» Cœur d'une fille eſt ſi drole de choſe !
» C'eſt un dédale inexplicable, obſcur,
» Où d'arriver on n'eſt jamais bien ſur.
» Autour de lui ſi ſans ceſſe il ne veille,
» Souvent, pendant qu'un tendre amant ſommeille,
» Un plus adroit, plus prompt, plus vigilant,
» Pénétre au fonds & ſupplante l'amant.
» Cinq grands gaillards, tous compères de miſe,
» Bien découplés, dans la fleur du printemps,
» Faits pour donner le goût de friandiſe
» Au tendre cœur de fille de vingt ans,
» Ne bougent pas d'auprès de ta maitreſſe ;
» C'eſt tous les jours careſſe ſur careſſe ;
» Je la crois ſage ; oui !.. mais l'occaſion,

» Prens y bien garde, ami, fais le larron ;
» Fille n'eſt pas de marbre, ni de glace :
» Un fort ſouvent tiendra deux ou trois ans
» Contre l'effort de vingt mille aſſiégeans,
» Mais un jour vient qu'il faut rendre la place ;
» Rien ne reſiſte à la lime du temps :
» Il n'en faut qu'un qui joigne un peu d'audace
» Aux beaux dehors dont les cieux l'ont pourvu,
» Et te voilà pour jamais confondu.
La jalouſie à l'inſtant l'abandonne.
Et c'eſt ainſi que ce monſtre empoiſonne,
Par des propos perfides, dangereux,
Les jours, les cœurs des pauvres amoureux.
Émú, troublé, comme bien on le penſe,
Par la vapeur du poiſon infernal,
Par la frayeur de ce ſonge fatal,
GRATTEPAPIER, tel qu'un homme en démence,
Paſſa la nuit dans des convulſions,
Effet commun des grandes paſſions.
Pour quelque tems laiſſons ce pauvre hère ;
Et deviſons ſur une autre matière.
De mes acteurs deux déja ſont connus :
Il faut parler maintenant du troiſième,
Le principal de ceux de ce Poème.
Mais, pour ne pas reſter court là-deſſus,
Et pour pouvoir le chanter à voix pleine,
Mon cher lecteur, je vais reprendre haleine.

*Fin du premier Chant.*

# CHANT SECOND.

*Songe de l'Auteur : usage des Clercs du Notaire de* MOLET. *Leur conduite avec* LOUISON ; GRATTEPAPIER *les épie, en devient jaloux ; & prend ses dimensions pour tacher de découvrir si elle n'aime pas* MOLET.



PRESQUE toujours aveugle, inconséquent ;
Ou tout au moins animal d'habitude,
Et moins par goût, que par similitude ;
Des tons, des mœurs l'homme suit le torrent.
Combien voit-on d'usages pitoyables,
De mauvais airs, de modes misérables ;
Suivis pourtant avec une fureur
Qui, malgré vous, vous donne de l'humeur !
Dont néantmoins il faut se rendre esclaves,
Si l'on ne veut passer pour des bourrus,
Frondant à tort les usages reçus ;
Tant maintenant on vit dans les entraves
De ce bon ton, que la mode & l'orgueil

Ont inventés ; dont le Trône & le Temple
Sont à Paris, & dont surtout l'exemple
Est si frappant, quand la Cour est en deuil ! (*)
Que voulez-vous ? Que dire ! Comment faire !
On fait encor cent fois mieux de se taire,
Que de crier & de perdre son temps ;
Les mortels sont trop sots, ou trop méchants.
CHACUN POUR SOI, dans le siécle où nous sommes ;
Et lorsqu'on voit les écueils où tant d'hommes
Vont tous les jours se perdre, se briser,
Il faut les plaindre, ou bien les mépriser,
Suivant le cas ; profiter de l'exemple ;
Et si l'on veut profiter aujourd'hui
De la sottise, & des malheurs d'autrui,
L'on a beau jeu, le champ est assez ample ;
Et l'on peut bien, si l'on a de bons yeux,
Y contenter ses regards curieux.
CHACUN POUR SOI, c'est la seule maxime,
Le seul moyen pour éviter l'abîme.
Songe à tirer ton épingle du jeu,

---

(*) Pendant le deuil qu'on a porté pour la mort de Louis XV, on a vu des gens sans état, sans fortune, sans place, porter la cravate, les pleureuses, le crêpe, les souliers bronzés, l'habit sans boutonniere, &c. & dans le petit deuil, l'habit gris galonné, même brodé en noir, &c.

Sans y riſquer jamais un autre enjeu ;
Songe à toi ſeul, voilà ta ſeule affaire,
Et laiſſe agir chacun à ſa manière.
Il eſt fâcheux ſans doute à ſes pareils
D'être obligé de donner ces conſeils :
L'égoïſme eſt une cruelle peſte,
Dont nous voyons le poiſon trop funeſte
Gagner, s'étendre, envahir tous les cœurs,
Gâter, corrompre ouvertement les mœurs :
Le mal eſt preſque au point d'être incurable,
Rien n'eſt plus vrai, rien ne fait plus gémir :
Mais comment faire ! En ce temps déplorable,
Qui ſe voudra charger de le guérir !
La ſource hélas ! en eſt intariſſable ;
Elle eſt en outre en lieu beaucoup trop haut,
Trop eſcarpé, l'œil le découvre à peine ;
La route en eſt dangereuſe, incertaine ;
Quand on en tombe, on fait un trop grand ſaut ;
De tous côtés mille abîmes l'entourent :
Ma foi, tant pis pour les ſots qui s'y fourent. (*)
Mes chers amis, je vous dirai pourtant
Que l'autre nuit j'ai fait un certain ſonge,
Qui, s'il n'eſt pas le fruit d'un vain menſonge,

(*) On obſervera que cet ouvrage eſt commencé depuis pluſieurs années, & que depuis, les tems ſont changés.

Comme mon cœur s'en flatte en cet inſtant,
Doit pour nous tous être fort important.
Je m'en ſouviens aſſez mal ; j'en endève ;
Mais c'eſt aſſez l'uſage en fait de rêve.
Quoiqu'il en ſoit, je vous le conterai,
Comme à peu près je crois qu'il s'eſt montré.
De triſtes pins, & de ciprès funèbres
Un vaſte aſyle était environné :
Dans les horreurs des plus ſombres ténèbres
Un vieux tombeau ſemblait abandonné :
De tous côtés de vénéneux reptiles,
Des ſpectres vains, d'effrayans volatiles,
Une vapeur infecte, des éclairs
L'un contre l'autre égarés dans les airs,
Un bruit affreux répété par les roches,
Un cri plaintif, un long gémiſſement
De ce lugubre & triſte monument
Interdiſaient les funeſtes approches.
Seul & ſaiſi, malgré moi, de terreur,
Je contemplais ce ſpectacle d'horreur ;
Quand tout à coup la plus brillante aurore,
Chaſſant la nuit, dans ces lieux vient éclore.
L'air ſe parfume au loin de mille odeurs ;
Les prés naiſſans ſont émaillés de fleurs ;
De mille oiſeaux l'agréable ramage
Fait retentir les échos d'alentour ;
Dans ce ſéjour, n'aguères ſi ſauvage,

Tout maintenant ſemble inſpirer l'amour.
Mais quel prodige ! Et quel heureux préſage !
Au haut des airs, ſur les aîles des vents,
Je vois bientôt s'avancer un nuage
Etincelant des feux les plus brillans :
Je lève au ciel des yeux ſurpris, tremblans ;
Son cadre d'or me fait baiſſer la vue ;
Son fond d'azur ſe perd dans l'étendue ;
Il diſparait, deux aſtres bienfaiſans,
Du haut des cieux, dans ces lieux ſolitaires,
Viennent lancer leurs rayons ſalutaires :
C'était, ( chantez, ô peuples trop heureux ! )
MARS & VENUS réunis tous les deux.
Tout eſt changé, dans ce temps d'allégreſſe.
A leurs côtés la vertu, la ſageſſe,
Qu'aucun jadis n'eût guère compté voir
Ni près du Dieu, ni près de la Déeſſe,
La fermeté, la raiſon, le devoir
Jurent entre eux de les ſuivre ſans ceſſe ;
L'aimable paix, l'abondance, l'eſpoir
Dans le lointain ſe laiſſent entrevoir.
Tout à l'envi renait dans la Nature ;
La terre en rit, mais l'enfer en murmure.
Epouvantés d'un ſpectacle ſi beau,
Monſtres, ſerpens rentrent dans le tombeau.
Un éclair brille, au même inſtant la foudre
Éclate, tombe & réduit tout en poudre.

Voilà mon ſonge, amis, tel à peu-près
Qu'il m'en ſouvient ; mais dans la conjoncture,
Qu'en penſez-vous ? N'eſt-ce pas un augure
Que l'Éternel m'a fait voir tout exprès,
Pour que j'annonce à toute la Nature
Que ſon courroux ſe laſſe de punir,
Et que nos maux ſont tout près de finir ?

Mais, cher LECTEUR, avec tout ce beau ſonge,
Tu ne vois pas l'abîme où je me plonge.
Je ſuis perdu. Peſte ſoit du rêveur !
Comment jamais regagner la hauteur
De cette longue & cauſtique préface
Que j'ai clouée en tête de ce chant ?
Je n'en ſais rien, il le faut cependant,
Tant bien que mal il faut que je le faſſe.
Dans tous les cas je te demande grace,
Et te promets, en honneur, aujourd'hui,
Pour obtenir pardon de mon audace,
De te ſauver déſormais cet ennui.
Ce bel exorde & ſa longue ſortie,
Dont j'aurais fait ſûrement beaucoup mieux
De te ſauver le détail ennuyeux,
( M'aurais tu cru jamais cette folie ? )
Ne ſont, LECTEUR, que pour t'apprendre un fait
Qui ſe paſſait tous les jours de la vie,
Chez le Notaire, où demeurait MOLET.

SUIVANT un ſot, mais très-antique uſage,
Feſant pourtant ſyſtême de ménage,
Après ſouper, le clergé s'aſſemblait
Dans la cuiſine, & chacun s'y chauffait,
Pendant l'hiver : telle était l'habitude :
Jamai les ſoirs pour lire ou travailler,
Aucun des Clercs ne rentrait dans l'étude.
Il ſe ferait auſſitôt vu railler;
Il ſe ſerait fait une grande affaire;
On l'eût taxé de hauteur & d'orgueil;
On l'eût été rapporter au Notaire,
Qui ne l'eût pas regardé de bon œil;
Et la raiſon était bien naturelle,
Il eût brûlé ſon bois & ſa chandelle.
Il fallait donc, tel froid qu'on pût avoir,
Et tel dégoût qu'on en pût concevoir,
Sans qu'on parut encor faire la mine,
Si l'on voulait ſe coucher chaudement,
Sans être fier, aller tout bonnement
Se réchauffer au feu de la cuiſine. —
Dans un ſéjour ſi propre & ſi décent,
Quand on vivait en bonne intelligence,
Choſe aſſez rare entre les jeunes gens,
Pour la plupart cauſtiques, arrogans,
Groſſiers, hargneux, & pleins de ſuffiſance,
On s'amuſait quelquefois aſſez bien.
Chacun d'abord égayait l'entretien,

Sans groſſe joie & ſans extravagance :
Mais par malheur bien près de la gaieté
La liberté marche, & la liberté
Preſque toujours dégénère en licence.
Tel qui d'abord dit quelques petits mots
De gaillardiſe & de plaiſanterie,
Et dont, à moins d'être de vrais cagots,
On peut paſſer aiſément la ſaillie,
Finit ſouvent par en lâcher de gros,
Qui feraient honte aux gens les moins dévots.

Pour amuſer la belle Cuiſiniere,
Chacun des Clercs s'y prend à ſa manière.
On la cajole, on lui tient des propos,
Par fois plaiſans, mais plus ſouvent bien ſots ;
On parle fille, on conte une avanture ;
Souvent on ment, mais ſurtout je vous jure
Dans les diſcours que l'on tient en ce lieu
Qu'il s'en faut bien qu'on parle du bon Dieu.—
Dévotion & cléricale engeance
Communément ſont peu de concurrence.
Hélas ! Ce ſont preſque tous des vauriens,
Des libertins, que ces Clercs de Notaires ;
Savans en mal beaucoup plus qu'en affaires...
Si vous ſaviez quels ſont leurs entretiens !
Vous rougiriez juſques au fonds de l'ame.
C'eſt une horreur, c'eſt une choſe infame :
Mais, mais auſſi ces indignes chrétiens

Seront un jour damnés comme des chiens. (*)
Laiſſons les là, ſi vous voulez m'en croire,
Et reprenons le fil de notre hiſtoire;
Sans plus parler de ces bons garnemens,
Nous pouvons mieux employer notre temps.—

Mon cher LECTEUR ſe rappelle ſans doute
Que notre aimable & jeune LOUISON
Était tournée & faite de façon
A mettre un cœur promptement en déroute,
A faire perdre aiſément la raiſon.
Malgré cela, malgré qu'elle eut des charmes
Outre meſure, à toutes ſes beautés
Elle joignait encor cent qualités
Qui vous forçaient de lui rendre les armes.
Elle était douce, accorte, ſans humeur,
Ne boudant point de ce qu'on pouvait dire,
Entendant bien le petit mot pour rire,
Riant de tout, & riant de bon cœur
Aſſurément voilà de quoi ſuffire,
Me direz vous, pour charmer & ſéduire.
Eh bien! La Belle à tous ces agrémens
Joignait encor mille petits talens,

---

(*) Il eſt aiſé de voir que ce portrait eſt beaucoup trop chargé. On ne peut trop répéter qu'on n'a eû dans cet Ouvrage aucun deſſein de piquer ni d'inſulter perſonne.

Qui ſur les cœurs décidaient ſon empire :
Elle ſavait très bien écrire & lire ;
Chantait par fois le petit air joyeux ;
Couſait, filait & tricottait au mieux.
Or tant d'appas réunis chez la belle
Feſaient que ſoit qu'il fit beau, qu'il fit laid,
Jamais les ſoirs ne bougeaient d'auprès d'elle
Les compagnons de notre ami MOLET.
A peine donc de leurs ventres avides
Se donnaient-ils le temps d'emplir les vuides,
Qu'on les voyait de table de concert
Se lever tous, même avant le deſſert,
Où par hazard, chez ce Notaire unique,
Les Clercs reſtoient contre l'uſage antique.
Dans la cuiſine entrer en ſe preſſant,
D'un coup de coude agacer en paſſant
Notre agréable & jeune Cuiſinière ;
Prendre une chaiſe, avancer tous en rond,
Auprès du feu, s'aſſeoir, mais de façon
Qu'ils aſſiégeaient chenets, tiſons, chaudière.
Lors commençaient les contes, les bons mots,
Les ris, les jeux & les joyeux propos.
Lors LOUISON honnête & familière,
Toujours aimable & jamais minaudière,
Semblait tenir, au milieu de ces Clercs,
Ce qu'on nommait autrefois cour plénière ;
Tel qu'en tenaient, au milieu de leurs Pairs,

A certains jours, jadis de grandes Reines,
Sans cependant, au ſein des doux loiſirs,
Que procuraient ces fêtes, ces plaiſirs,
De leurs états abandonner les rênes.
Dans ſa façon, la belle LOUISON
Se conduiſait comme ces Souveraines.
Tout en riant quelque Clerc poliçon
Lui manquait-il, ſon air, ſon ton rigide
En impoſait bientôt à l'étourdi :
Près d'elle envain on eut été hardi ;
Toujours très haut elle tenait la bride.
Le garde ſcel prudemment inquiet,
Sans y manquer, avait pour habitude
De faire un tour tous les ſoirs dans l'étude,
Dans la cuiſine & dans ſon cabinet.
Il avait ſoin de faire ainſi ſa ronde,
Pour s'aſſurer lui-même ſi ſon monde
Était rentré, ſi tout était ſoufflé,
Éteint, fermé, couché : ſa ronde faite
L'eſprit tranquille & l'ame ſatisfaite ;
Dans une main tenant la groſſe clé,
Dans l'autre ayant une lanterne ſourde,
Il remontait dans ſon appartement.
Et ſous ſon poids l'eſcalier gémiſſant,
Retentiſſait de ſa démarche lourde.
Quand il venait, & que, ma LOUISON
N'étant pas prête, il lui fallait attendre ;

Elle avait beau s'excuſer, ſe défendre,
Il n'entendait ni rime, ni raiſon :
Il lui feſait un carillon de diable :
On l'aurait pris à ſes emportemens,
Ses yeux, ſon ton, ſes cris, ſes juremens,
Pour un mortel furieux, intraitable,
C'était pourtant des humains le plus doux.
Mais le bon homme avait une manie ;
Qui n'en a pas ! tous les jours de la vie
Il exigeait, de crainte des filoux,
Qui dans Paris de tous côtés fourmillent,
Qui ſous vos pieds à chaque pas ſourcillent,
Qu'après ſouper dans ſon appartement
Elle montât la vaiſſelle d'argent...
Quoique jamais cette bonne diableſſe
N'eût de ſouci, de peur, ni de faibleſſe,
Elle craignait cependant ce moment.
Voici la cauſe ; écoutez en le conte,
Ami LECTEUR, il eſt aſſez plaiſant.
Le vaſe noir, qui, dans ſes flancs de fonte,
Contenait l'eau dont le ſoir (à la honte
Des dieux cruels, dont les jeux inhumains
Pour cet emploi reſervèrent ſes mains,)
Ma LOUISON nétoyait ſa vaiſſelle,
Pendait au feu, retenu par les dents
D'un uſtencile à trois ou quatre crans.
Notre Héroïne, à ſon devoir fidele,

Après avoir ſoupé rapidement,
Avait beſoin du vaſe en ce moment;
Et pour l'avoir, malgré ſa répugnance,
Il fallait bien alors qu'abſolument
Elle abordât la Cléricale engeance.
Dans cet inſtant, mes cinq ou ſix lurons,
S'entendant tous, comme de vrais larrons,
La laiſſaient bien d'abord paſſer tranquille,
Lui feſant place & ne lui diſant mot:
Mais l'était elle à peine, qu'auſſitôt,
Comme ſoldats reprennant tous leur file,
Serrant les rangs, d'un même accord entre eux,
Ils entouraient cette pauvre diableſſe
Comme l'on voit, dans un ballet fameux,
De l'Achéron les eſprits ténébreux,
Du Dieu des cœurs entourer la Maitreſſe. (*)
Quand ils l'avoient enveloppée ainſi,
C'était à qui lui ferait plus de pièces.
L'un vif & chaud, l'accablait de careſſes:
L'autre, en façon d'un amoureux tranſi,
Lui racontait ſa peine & ſon ſouci:
Un autre, afin qu'on ne put pas entendre
Les cris perçans que jettait quelquefois
La pauvre enfant, quand on voulait lui prendre
Un doux baiſer, chantait à pleine voix:

---

(*) Pſyché; opéra en un acte, de feu Mondonville.

Un autre enfin, plus honnête & plus tendre,
S'y prenait mieux, allait en tapinois;
Tout en fesant semblant de la défendre,
Il l'enlevait doucement à ces foux,
Et la fesait asseoir sur ses genoux.
Tels en sortant en foule du Collège,
Des écoliers d'un compagnon nouveau,
Qu'il faut stiler & faire à leur manége,
Dessus sa tête agrippent le chapeau.
De main en main le chapeau passe & vole:
Le dépouillé pour le ravoir, va, court
De tous côtés, ce n'est pas son plus court,
Quand il est là, le chapeau caracole
A quinze piés en l'air, à vingt du lieu,
Où, malgré lui, se passe ce beau jeu;
Il a beau faire, il faut qu'il patiente,
Jusqu'au moment qu'un autre compagnon
Moins étourdi, moins fou, moins poliçon,
Le ramassant, le lui rend, le contente,
Au risque à lui de payer chèrement
De son bon cœur l'honnête mouvement.

On doit sentir que toutes ces manières,
Ces libertés un peu trop cavalières
Ne devaient pas être un fort grand régal
Pour un tendron ne pensant point à mal.
Aussi souvent, dans le fond de son ame,
Ma LOUISON tressaillait de fureur:

Crainte

Crainte de pis, elle étouffait la flame
Qui maintes fois bouillonnait dans ſon cœur ;
Et c'était bien le parti le meilleur.
Le ſeul MOLET, parmi ces bons apôtres,
Ne diſait rien & n'offrait pas ſes ſoins ;
Mais s'il n'oſait agir comme les autres,
Au fonds du cœur il n'en penſait pas moins.
Mais à MOLET laiſſons reprendre haleine,
Et revenons à ſon rival altier.
Il eſt bien temps qu'il reparaiſſe en ſcène ;
C'eſt à ton tour, l'ami GRATTEPAPIER !
On s'en ſouvient ; de toute la journée
GRATTEPAPIER, ce malheureux amant,
Ne pouvait pas un ſeul petit moment
Entretenir ſa chère Dulcinée ;
Mais il avait pour dédommagement,
Lorſque la nuit de ſon ombre diſcrette
Favoriſait ſon cœur impatient,
La faculté de pouvoir en cachette,
Par la fenêtre ouverte ſur la cour,
Examiner l'objet de ſon amour.
Triſte reſſource ! Helas ! Faible remède
Au mal cuiſant qui ſans ceſſe l'obſede !
Mais quand on aime, un rien eſt ſuffiſant
Pour adoucir la peine qu'on reſſent.
Le plus ſouvent pour lui cette reſſource
Était de maux une nouvelle ſource.
Le malheureux ! il cherchait le bonheur,

Il rencontrait cent ſujets de douleur.
Ah ! Qu'aiſément, Lecteur, tu dois comprendre
Comme enrageait cet Amant vif & tendre,
Quand il voyait cinq grands coquins de Clercs,
Pour ſon tourment vomis par les enfers,
A qui mieux mieux feſant pièce ſur pièce
Au cher objet de toute ſa tendreſſe !
Hélas ! Hélas ! C'eſt autant de poignards
Que coup ſur coup dans ſon cœur on enfonce.
Un geſte, un ſigne, un mot, une réponſe,
Un ſeul coup d'œil, le moindre des regards
Confond ſon cœur & tranſporte ſon ame ;
Ses yeux ardens ſe rempliſſent de flame ;
Il veut paraître, il veut, ſans nuls égards,
D'entre leurs bras arracher ſa Maitreſſe ;
Mais la prudence arrête ſon îvreſſe ;
Il ſe contente en ſecret de pleurer,
De ſoupirer, de ſe déſeſpérer.
Ce triſte aſpect, ce ſpectacle funeſte
N'eſt pourtant pas ce qui l'afflige plus :
De LOUISON la conduite modeſte,
Son embarras, ſa pudeur, ſes refus
Calment un peu ſa triſte jalouſie :
D'autre côté, ſur le nombre il ſe fie :
» Cinq, diſait-il, ſont moins à craindre qu'un ;
» Mais il faut voir s'il n'en eſt pas quelqu'un
» Qui, ſans paraître y penſer, à la belle
» Faſſe en ſecret réellement ſa cour ;

» Et de ſa part, ſi la belle à ſon tour
» Pour aucun d'eux n'en aurait pas dans l'aile :
» C'eſt-là ſurtout la choſe eſſentielle.
» Oui, déſormais je vais les épier,
» Les obſerver ſi bien, me méfier
» De tous, & d'un ſurtout, dont je me doute,
» Que plus qu'aucun ma tendreſſe redoute,
» Qu'ils ſeront fins, en cas que leur amour
» Veuille en ſecret me jouer quelque tour,
» Si, par les ſoins de ma jalouſe flâme,
» Je n'en viens pas à découvrir leur trame.
» C'eſt ce MOLET ſurtout, malgré ſon air
» Si mal-adroit, ſa tournure ſi gauche,
» Sur qui je veux avoir l'œil plus ouvert.
» L'amour n a pas encore fait l'ébauche
» D'un cœur tout neuf, qui parait engourdi ;
» Mais quel friand morceau pour une fille,
» Qu'un jeune cœur qui n'a rien reſſenti !
» De l'échauffer elle brûle, elle grille ;
» Et tôt ou tard elle en tire parti.
» C'eſt-là ſurtout où mes ſoins doivent tendre ;
» Cœur d'une fille eſt ſi facile à prendre !
» C'eſt l'amadoue à côté du briquet :
» Il pourrait donc arriver, ſans miracle,
» Que LOUISON, voyant toujours MOLET,
» Que ne trouvant preſque jamais d'obſtacle
» A lui parler, le voir, quand il lui plait,
» Suivrait du cœur de l'eſpèce femelle

» Tout bonnement la pente naturelle,
» Et qu'à ſon tour, malgré ſon air benet,
» Le ſot MOLET (LOUISON eſt ſi belle!)
» Suivrait auſſi du ſexe maſculin
» Tout bonnement le naturel malin.
Après l'avoir bien tourné dans ſa tête,
A ce projet GRATTEPAPIER s'arrête;
Et dès l'inſtant diſpoſe, arrange tout,
Pour en venir plus promptement à bout.

*Fin du ſecond Chant.*

# CHANT TROISIEME.

*PORTRAIT de MOLET. Sortie ſur les jeunes gens d'apréſent. Réflexions de MOLET ſur ſa conduite & celle de ſes camarades avec LOUISON. LE DIEU DES SOTS lui apparait en ſonge & lui parle.*

QUOIQUE MOLET dans le fonds de ſon ame
D'un feu ſecret brûlât pour LOUISON,
Son air benet & froid comme un glaçon,
De la chaleur de ſa ſecrette flame
Ne ſe ſentait en aucune façon.
C'était pourtant ſa tournure imbécille,
Son caractère indolent & tranquille,
Son ſot maintien, ſon allure, ſon air
Si lent, ſi froid, ſi peu digne d'un Clerc
Chez ſes pareils race vive & légère
Choſe en effet très extraordinaire
Qui lui valaient le tas de ſobriquets,
Dont chaque jour on lui lançait les traits.
Ses compagnons, après lui, ſans relâche,
Le balottaient, l'accablaient tour à tour;
Nigaud, dindon, groſſe buche, grand lâche
C'était pareil compliment chaque jour
Joint à cela, qu'à juger par la taille,
On l'aurait pris pour quelque fier à bras;

Mais dans le fonds, ce n'était rien qui vaille ;
Il était mou . . mou, comme on ne l'eſt pas.
Sous un long corps, preſque à ſix pieds de terre,
Sec, décharné, tranſparent comme un verre,
Tout déhanché, bronchant à chaque pas,
Pliaient deux grands & maigres échalas
Qui n'avaient pas la force ſuffiſante
De ſupporter ſa trop longue charpente.
Tel au mérite, ainſi qu'à l'âge près,
Était jadis notre Orphée, à peu près. (*)
Tel eſt, & tel longtemps puiſſe-t-il être
Pour lui, pour nous & pour tout l'Univers,
Mes bons amis, mes confrères en vers,
Notre Apollon, notre Roi, notre maître ! (*)
MOLET en taille était mal partagé ;
Mais en figure il était bien vengé.
Les traits, le tour, l'enſemble du viſage
Étaient fort bien, il avait de beaux yeux ;
Le nez bien fait & d'aſſez bon préſage,
Le ſourcil brun, & de fort beaux cheveux ;
La bouche un peu trop grande, mais garnie
D'un double rang de perles d'orient,
A cent beautés faites pour faire envie ;
Le teint fort clair, l'air honnête & riant,
Mais il manquait de ſoupleſſe, de graces ;
Il n'avait pas ce moëlleux, ce liant,

---

(*) Rameau, le plus grand Muſicien de France.
(*) M. de Voltaire.

Ce tour aiſé, ſans raideur, ſans grimaces,
Dont nous voyons la jeuneſſe à préſent
Tirer par fois un parti ſi brillant.
J'entens parler de cette aimable eſpèce
De jeunes gens honnêtes & bien nés,
Qui, profitant des leçons de ſageſſe,
Des bons avis qui leur furent donnés,
Par leurs talents, leur eſprit, leurs manières,
Leur enjouement, leur aimable gaité,
Un air, des mœurs douces & régulières,
Font les plaiſirs de la ſociété,
Le doux bonheur d'une mère chérie,
Et le plus cher eſpoir de la Patrie.
Non, de ce vil, de ce nombreux troupeau
De poliçons, de libertins inſignes,
De ces bréteurs, de ces porteurs indignes
De groſſe queüe & de petit chapeau,
De catogans, de badines légères,
De courts habits & de longues rapieres,
Du ton cruel qui ſectateurs maudits,
Fiers d'afficher l'air des plus grands bandits,
Ont ces toupets, ces grecques ſingulières, (*)
Dont les ſommets & les cimes altières,
Nouveau portrait de la Tour de Babel

(*) La mode eſt un peu différente, depuis le temps où ce morceau fut fait; mais elle change ſi ſouvent en ce pays, que, pour la ſuivre en ſa rapidité, il faudrait changer les portraits preſque auſſitôt qu'ils ſont faits.

Semblent vouloir eſcalader le ciel ;
Portent ces fracs qui ſont ſans boutonnières ;
Garnis pourtant de vingt boutons d'acier ,
Et que tous faits on vend chez le fripier ;
De ces Meſſieurs enfin dont les parterres ,
Et quelquefois des loges toutes entières ,
Chez les farceurs des foires , des remparts ,
Dont les Wauxhalls , le Cours , le Coliſée
Sont innondés , à la honte & riſée
Des mœurs , du goût , des talens & des arts.
Comme l'on voit , il exiſte deux claſſes
De jeunes gens , l'une , où l'honneur , les graces ,
Le bon eſprit , les mœurs & les talens
Donnent ſeuls droit d'être admis ſur les rangs ;
Quand l'autre n'eſt qu'un horrible aſſemblage
De cancres vils , de la terre excrément ,
Que , ſans frémir , perſonne n'enviſage ,
Tant leur aſpect eſt triſte & révoltant.
MOLET n'était d'aucune de ces claſſes :
Les élus ſeuls ont droit d'avoir des places
Dans la ptemiere , & malheureuſement
Des bons élus le nombre n'eſt pas grand.
Il n'était pas non plus de la ſeconde ;
A notre honte hélas ! Depuis longtems ,
Cloaque impur , fourmillière féconde
De libertins , de mauvais garnemens.
Mais il était d'une autre auſſi nombreuſe.
» AUSSI NOMBREUSE!— Oui, je vais en deux mots

Vous le prouver . . . DE LA CLASSE des ſots...
L'eſt-elle, ou non ? & ſurtout ennuyeuſe,
Cette maudite eſpèce que Paris
Voit tous les jours venir de tout pays ?
J'ai donc raiſon ; au reſte que t'importe,
Lecteur, des ſots que le nombre ſoit grand,
Pourvû que toi, ni moi, dans leur cohorte
N'ayons jamais l'honneur d'avoir de rang ?
MOLET des ſots était donc dans la claſſe :
Car il était mal-adroit, emprunté,
N'ayant ni ton, ni tournure ; ni grace ;
Mais au contraire un air gauche, hébèté ;
Pas un ſeul trait de cette vive flame
Qui donne à tout de la vie & de l'ame,
Qui fait briller nos regards & nos yeux,
Qui met en nous ce charme inexprimable,
Sans qui jamais rien ne peut être aimable,
Qui prouve enfin que nous ſortons des cieux;
Pour abréger, & pour tout dire en ſomme,
L'AMI MOLET était un très pauvre homme.
   Quoiqu'il fut gauche & des plus maladroits,
Il était jeune ; & l'on ſait que par fois,
Lorſque l'on eſt au printemps de ſon age,
Temps où ſans ceſſe une agréable image,
Une flateuſe & douce illuſion
Échauffe, émeut l'imagination,
Où le ſang bout dans ſa plus grande force,
Où dans l'inſtant le feu prend à l'amorce,

Il eſt alors certain moment bien dur,
Où le mortel le plus froid, le plus ſûr
D'avoir toujours empire ſur lui même,
Sent malgré lui certaine émotion,
Quand le portrait du cher objet qu'il aime
Sur ſes eſprits vient faire impreſſion.
Or donc Molet, graces à ſa jeuneſſe,
Avait, malgré ſon extrême moleſſe,
Certains momens, tels que ceux à peu près
Où le matin la charmante Déeſſe
Aux doigts de roſe, au teint vermeil & frais,
Trouvait par fois le neveu du grandhomme (*)
Qui, de Sophocle émule & ſucceſſeur,
Par ſon pinceau fier & plein de vigueur
A ſi bien peint les citoyens de Rome.
Mais ces momens, malgré tout le pouvoir,
Tous les efforts que tentait l'eſprit noir,
Étaient toujours de très courte durée.
Du limaçon la corne rencontrée
Par une plante, ou bien par un caillou,
En elle même eſt moins vîte rentrée;
Un lapin prend, pour regagner ſon trou,
Moins promptement ſes jambes à ſon cou,
Sitôt qu'il voit un chien à ſa pourſuite;

(*) Fontenelle, neveu de Corneille. à qui l'on demandait s'il n'avait eu jamais envie de ſe marier, répondit, ſi fait, quelquefois le matin.

Moins leſtement la couleuvre s'agite ;
L'œil eſt moins vif, le coup d'œil moins léger ,
Un farſadet moins prompt , moins paſſager.
Qui veut toucher la tendre ſenſitive
A ſe cacher la trouve moins active ;
Un fier courſier met moins à regimber ,
Quand l'éperon le réveille & l'irrite ;
La foudre en terre eſt moins lente à tomber ;
L'éclair parait & diſparait moins vite.
Ce n'était pas de ces heureux momens ,
De ces momens , auſſi longs , que charmans ,
Où , l'ame en proie au tranſport qui la preſſe ,
Nage & ſe perd en des torrens d'yvreſſe ;
De ces momens où ne connaiſſant plus
De frein qui puiſſe arrêter ſon courage ,
L'homme trop fort , dans l'accès de ſa rage ,
De ſa vigueur feſant ſouvent abus ,
Pour poſſéder l'objet de ſon hommage ,
Pour le ravir à ſon rival jaloux ,
Ferait ſauter portes , gonds & verroux ,
Affronterait , franchirait le paſſage
De cent buchers , l'un près l'autre enflamés ,
Et défierait une troupe ſauvage
De tigres , d'ours , de lions affamés.
Momens charmans ; faible , mais douce image
De ces plaiſirs que là haut , dans les cieux ,
A ce qu'on dit , goûtent toujours les Dieux ;
Momens plus chers , ſi du moins à tout âge

Ils revenaient & duraient d'avantage.
Quoique MOLET ne fut pas de ces gens,
De ces élus pour qui Dame Nature
A reſervé, ſans régle, ni meſure,
Ces doux plaiſirs, ces bienheureux inſtans;
Il en avait certains d'une autre eſpèce,
Très bons pour lui, dignes de ſa moleſſe.
CE fut un ſoir que de notre héros
Les compagnons bien plus qu'à l'ordinaire
Ayant tenu mille joyeux propos
A leur gentille & jeune Cuiſinière,
Il ſe trouva dans un de ces momens,
Qu'à ſi bon droit on peut nommer charmans,
Et s'apperçut enfin, le pauvre ſire,
Qu'il était dupe, & que ſes compagnons
Qui comme lui n'étaient ſots, ni dindons,
De ſa perſonne avaient raiſon de rire:
» Ah! c'en eſt trop, dit-il, dans un moment
Qu'il ſe ſentit piqué plus vivement,
» Oui, je ſuis las de toutes ces maniéres,
» Et je m'envais leur démontrer bientôt
» Par des raiſons, par des actions claires,
» Que je ne ſuis ni ſi bon, ni ſi ſot,
» Qu'à tout le monde ils le prônent ſi haut.
» Tous ces propos enfin me dégourdiſſent;
» Ils vont trop loin; il eſt tems qu'ils finiſſent.
» Oui, je le ſens, oui, je ſuis trop benêt;
» Mais c'en eſt fait, on connaîtra MOLET:

» Le voile tombe, & mes yeux s'éclairciſſent.
» A PULTAVA par PIERRE tant battu
» CHARLES vainqueur à la fin fut vaincu.
DANS ce moment où, l'ame poſſedée
D'un ſentiment ſi merveilleux, ſi beau,
Où dans le creux de ſon petit cerveau
MOLET roulait une ſi grande idée,
Vous euſſiez dit que d'un être nouveau
Il revétait la forme & la figure;
Vous euſſiez dit qu'il changeait de nature,
Tel qu'un ſerpent qui fait nouvelle peau.
D'auprès du feu le voilà qui ſe leve:
Il n'attend pas qu'un ſien confrère acheve
Un conte bleu qu'il avait commencé;
Il part d'un air boudeur & courroucé,
D'un bras nerveux ſaiſit une chandelle,
Vers l'eſcalier précipite ſes pas,
Et plus léger, plus prompt qu'une hirondelle,
En un clin d'œil vole en ſon galetas.
Mon cher Lecteur m'excuſera ſans doute,
Quand il ſaura le ſite de ce lieu,
Si mon pinceau ſuſpend ici ſon feu,
Et ne ſuit pas mon Héros dans ſa route:
Je lui dirai tout bas que ce taudis
Eſt ſitue dans l'endroit du logis
Le plus voiſin de la céleſte voûte,
Et de celui que l'odorat redoute.
Par cent raiſons je crois qu'il ſentira

Qu'il ne faut pas fourer trop ſon nez là ;
Qu'il vaut bien mieux promptement paſſer outre.
Dans la fureur qui l'agite & qui l'outre,
MOLET, à peine arrivé dans ce lieu,
Deſon habit auſſitô t ſe dépouille,
Entre ſes dents ſa priere barbouille,
( Car, quoique Clerc, il priait le bon dieu,
Et c'était là ſon plus rare mérite,
Sur cet article il allait de bon jeu,
Il le feſait, ſans faire l'hipocrite, )
Se couche, dort, & ronfle tout de ſuite,
Comme on voit faire à tant de gens de bien,
Eſprits bouchés, machines automates,
Dont l'ame craſſe & les cervelles plattes
Ont l'agrément de ne penſer à rien.
LE Dieu qui hait le bruit & la lumière,
Le ſombre Dieu qui préſide au repos,
MORPHÉE, ayant du jus de ſes pavots
Du bon MOLET arroſé la paupière,
Enveloppé dans un grand manteau noir,
Tranquillement regagnait ſon manoir.
Au même inſtant LE DIEU DE LA SOTTISE,
Fils du cahos & de la balourdiſe,
Sortit du fonds de ſon triſte caveau,
Et de MOLET vînt ſaiſir le cerveau.
Depuis longtems ( les Dieux ont des caprices,
Tout comme toi, ſexe plein de malices ! )
Ce Dieu trouvait ce ſéjour ſi plaiſant,

Il flattait tant ſes goûts & ſon penchant,
Qu'il en feſait ſes plus chères délices;
Et s'il n'y fut venu que rarement
Il aurait cru commettre une injuſtice,
Et, comme on ſait, l'injuſtice eſt un vice
Chez les mortels uſité ſeulement,
Et dont le ciel eſt de plein droit exempt.
On le verra, ſi l'on a le courage
De parvenir au bout de cet ouvrage.
Le DIEU DES SOTS en ce lieu fortuné
Se plaiſait tant, qu'il l'avait deſtiné,
Comme feſant le plus bel appannage
Qui compoſait ſon immenſe héritage,
A DOM BUTOR, ſon très cher fils ainé
A ſon caveau même il le préférait;
Il s'y plaiſait, comme un Prince ferait
Dans ſon meilleur, dans ſon plus beau Domaine:
Et ne paſſait jamais une ſemaine,
Sans y venir tout au moins faire un tour:
C'était enfin ſon plus charmant ſéjour.
Tel d'un bon Roi, qui fut trop bon peut-être,
De l'Univers qui vient de diſparaître,
De SAINT HUBERT le ſéjour enchanté,
Où le ſuivaient les plaiſirs, l'abondance,
Où préſidaient l'amour, la volupté,
L'oubli du rang, l'aimable liberté,
Eut autre fois l'entiere préférence
Sur vingt Châteaux, pleins de magnificence,

Mais où, ſoumis lui même à la fierté
De l'étiquette & de la majeſté,
Il ſupportait avec impatience
L'éclat pompeux qui ſuit la Royauté,
Qui gênait trop ſon goût, ſa volonté;
Et n'aſpirait qu'au moment favorable
Où, délivré d'un faſte inſupportable,
Il s'en allait, intrépide chaſſeur,
Dans les forêts de ce lieu ſolitaire,
Aux ſangliers, aux cerfs faire la guerre,
Et dépouiller ſon rang & ſa grandeur.
Le DIEU, niché dans ce lieu de plaiſance,
Ne tarda pas à s'offrir à MOLET,
Qui dans l'inſtant rêvait qu'il reſſemblait
A certain Prince (*), à qui, pour récompenſe
D'avoir ſi bien jugé pour le Dieu PAN,
D'oreilles d'âne Apollon fit préſent.
Se trompait il beaucoup, le pauvre diable?
Non, en honneur! Car de chaque côté
S'il n'avait pas cette aigrette honorable,
Ce n'était pas qu'il ne l'eût mérité,
Tout auſſi bien que ce Roi de la Fable.
Le Dieu Madré, voyant notre Héros
Bien diſpoſé pour comprendre à merveille
Ce qu'il allait lui ſouffler dans l'oreille,

---

(*) Midas.

De

De lui s'approche, & lui parle en ces mots.
» O toi, par qui j'ai la douce eſpérance
» De ne pas voir terminé de ſitôt
» Le vaſte empire & le pouvoir immenſe
» Que j'eus toujours ſur tout le peuple ſot,
» Apprens, MOLET, mortel heureux que j'aime,
» Que je ne puis, ſans une peine extrême,
» Voir qu'à cet âge où tu touches enfin,
» Que ſur le point d'attraper ta vingtième,
» Tu ſois encor ſi neuf, ſi peu malin.
» Sur tes deux pieds planté comme une autruche,
» Chacun te prend pour un nigaudinet ;
» On ne craint point de t'appeller benet,
» Baba, butor, dindon, innocent, cruche ;
» Et l'on te voit reſter comme une buche,
» Sans dire rien, ſans répondre un ſeul mot.
» Fi donc, mon fils, fi donc, ſi tu ne ceſſe
» De te conduire avec ſi peu d'addreſſe,
» Tu ne ſeras jamais qu'un idiot.
» Mais dis moi donc, comment ſe peut-il faire
» Qu'étant bien fait, grand, jeune, beau garçon,
» Mais que ſurtout étant Clerc de Notaire,
» Tu ſois encore à t'ouvrir au tendron
» Avec lequel depuis un an tu loges ?
» De tous côtés on en fait mille éloges ;
» Tout retentit du bruit de ſes appas ;
» Chacun voudrait la tenir dans ſes bras :
» Tes compagnons tous les jours avec elle

» Font quelque tour, quelque charge nouvelle ;
» A leur folie, à tout leur bacchanal
» Tu ne vois pas qu'elle réponde mal ;
» Tout au contraire on la voit toujours rire,
» Sans ſe fâcher de ce qu'on peut lui dire.
» Quelqu'un veut-il égayer ſon eſprit
» Sur un bon mot, quand le plaiſir l'inſpire,
» S'il n'eſt que gai, tout haut elle applaudit ;
» S'il eſt trop fort, tout bas elle ſourit ;
» Parfaitement toujours elle s'en tire.
» Pourquoi donc toi, qui les ſurpaſſe tous
» Par la figure & ſurtout par la taille,
» As-tu toujours l'air imbécille & doux
» D'un vrai nigaud, d'un pauvre rien qui vaille ?
» Crois moi, mon cher, crois moi, c'eſt pour ton bien
» Que je te prêche ; agis comme les autres,
» Imite les, tu t'en trouvera bien.
» Si tu ne peux à tous ces bons apôtres
» Damer le pion par l'eſprit, le jargon,
» Il ne faut pas en perdre le courage :
» Pour plaire il eſt bien plus d'une façon.
» Près d'une belle ah ! Qu'on a d'avantage,
» Lorſque l'on eſt au printems de ſon age !
» Lorſque l'on a, comme toi, mon garçon,
» Et la figure & la taille en partage ;
» Dehors heureux, qui, près de bien des gens,
» Valent ſouvent mieux qu'eſprit & talens.
» C'eſt un vrai don du ciel qu'un beau viſage :

» Rien ne prévient, ne flatte davantage,
» Ne charme plus & les yeux & les sens;
» Tu l'as reçu; tâche d'en faire usage;
» Et tu verras, c'est moi qui t'en répond,
» Qu'il pourra bien arriver que la Belle
» T'aimera mieux sans esprit, sans cervelle,
» Qu'un froid pédant, plein d'un savoir profond;
» Faible mérite auprès d'une Pucelle,
» Chez qui d'amour pétille l'étincelle.
» Car tu sais bien qu'un grand Docteur a dit,
» Que ces Messieurs qui regorgent d'esprit,
» Quoique d'ailleurs ils soient fort estimables,
» Ne sont pas forts pour former leurs semblables.
» Pour te régler désormais comme il faut,
» Un tel discours, je crois, doit te suffire;
» Quoiqu'un peu long, j'ajoûte encore un mot:
» Sois plus hardi, je n'ai plus rien à dire;
» Adieu, mon fils, adieu, je me retire.
Tel fut du Dieu le discours à peu près.
Il s'en retourne ensuite en son Palais,
Ou, pour mieux dire, en sa caverne obscure,
Laissant MOLET, à qui ce beau discours,
Tel que jamais Dieu n'en fit de ses jours,
Mit diablement l'esprit à la torture.
Les sens émus le reste de la nuit,
L'ami MOLET fait faire dans son lit
Cent tours au moins à sa pauvre carcasse,

Sans y pouvoir trouver de bonne place :
Il ſe relève , il ſe couche ſoudain :
On l'aurait crû tourmenté d'un lutin.
Mais à la fin le tourment même laſſe :
Tel à peu près qu'un reſſort qui ſe caſſe,
MOLET s'étend, baille, ferme les yeux,
Et de ſes jours il ne repoſa mieux.

*Fin du troiſieme Chant.*

# CHANT QUATRIEME.

*PORTRAIT de MOLET au lit. Changement dans son caractère, il va déjeuner, il se prépare à déclarer son amour à LOUISON. Reflexions sur les jeunes filles.*

DANS ce moment où le jour vient d'éclore,
Où le retour de la charmante Aurore
Vient, malgré vous, vous arracher des bras
D'un jeune objet rempli de mille appas;
Où, du repos la douce léthargie
Cédant aux feux qu'anime le Printemps,
La volupté, sur le champ dégourdie,
Fermente, agit, bouillonne dans les sens,
Et vient leur rendre une nouvelle vie;
Où cent beautés, pour signal du réveil,
Pour faire trève à l'oubli du sommeil,
Se font donner par leurs amans sensibles
De leur ardeur les preuves infaillibles;
Où dans son lit un malheureux garçon,
Que cet enfant, qui sans cesse nous trompe,
Vient visiter dans sa plus grande pompe,
Se trouvant seul alors à la maison,

De tout ſon cœur enrage & ſe dépite
De n'avoir pas ſous ſa main un tendron ;
Pour faire honneur à ſi belle viſite ,
Pour rendre grace à ce maître fripon
De ſa faveur , de ſa bonté ſuprême ;
Dans ce moment enfin , ſans tant d'emblême ,
Pour le plaiſir , pour l'amour ſi bien fait ,
Au point du jour , on ſaura que MOLET ,
Bien mieux nommé pour lors que de coutume ,
S'étant longtems retourné dans ſon lit ,
Où , quoique ſans édredon & ſans plume ,
Quoiqu'auſſi dur que la plus dure enclume ,
Il dort pourtant de ſi bon appétit ,
Sent cependant qu'il faut qu'il s'en arrache ,
Qu'il faut aller ſe remettre à l'attache ;
Que , puiſqu'on a ſonné pour l'avertir ,
Il faut du lit , malgré ſoi , déguerpir ,
Qu'il n'eſt plus temps de vouloir s'en défendre ,
Et qu'à l'étude il faut enfin deſcendre. —
Ami Lecteur , je veux pour t'égayer ,
S'il eſt poſſible , où du moins l'eſſayer ,
Peindre MOLET , quand il faut qu'il ſe jette
Tous les matins à bas de ſa couchette.
Il fait au moins cent tours auparavant :
Change & rechange à tout moment de place ;
Frotte ſes yeux & tout en les frottant ,
Il baille , il fait une horrible grimace ,
Et jette un cri ſi ſonore & ſi doux ,

Que les baudets de la plus belle race,
De Mirebeau, d'Arcadie, ou de Thrace,
En pourraient être étonnés & jaloux.
Après cela, c'eſt un bras qu'il allonge;
Enſuite un autre; & ſi l'air par hazard
Eſt un peu froid, notre maître muſard
Au fonds du lit auſſitôt ſe replonge,
Diſant tout bas, il n'eſt pas encor tard:
Puis il y reſte au moins encore une heure,
Recoquillé tout dans un petit tas,
Tel à peuprès que cet inſecte bas
Qui rampe à terre en portant ſa demeure.
Lorſque pourtant de ſes ſens aſſoupis
La honte vient s'emparer, mon-compere
Sur ſon ſéant ſe lève, & tout ſurpris
Du rare effort qu'il vient enfin de faire,
Il ſe contemple, il pouſſe un long ſoupir;
Puis regardant ce cher lit qu'il adore,
Ce lit qui fait ſon unique plaiſir,
Il voudrait bien s'y refourer encore,
Encore au moins une petite fois,
Si ce n'était la crainte du Bourgeois.
Voilà, Lecteur, la peinture fidele
Et des façons, & des cruels chagrins
Du bon MOLET, lorſque tous les matins
A ſon devoir le Dieu du jour l'appelle.
Et je ne ſais ſi tout chargé qu'il eſt,
Aucuns de ceux, qu'il fait rire peut être,

Dans ce portrait de notre ami MOLET
Ne pourraient pas un peu ſe reconnaître.
Mais en montrant ſon côté le plus laid,
Il faut auſſi retourner la médaille;
Et publier que, quand MOLET travaille,
Il n'eſt aucun de ſes chers compagnons,
Si foux, ſi gais, ſi vifs, ſi poliçons,
Comme lui prompts, ardens à la beſogne,
Ne bougeant pas du matin juſqu'au ſoir,
Plein de candeur, de douceur, de vergogne,
Feſant toujours conſtament ſon devoir.
Qu'on ſoit méchant, qu'on plaiſante, qu'on gloſe;
Qu'on aille & vienne aux ſpectacles, au bal,
Peut être ailleurs, qu'on faſſe bacchanal;
Si l'on ne ſort, qu'on badine, qu'on cauſe,
Qu'à ne rien faire on gagne la nuit cloſe,
Oh! Pour cela ces Meſſieurs ſont très-bons!
Pour faire mal, ce ſont de vrais démons,
Pour faire bien, c'eſt toute une autre choſe.
Tout plein encor du ſonge merveilleux,
L'ami MOLET, s'étant frotté les yeux,
De bon matin, ſelon ſon habitude,
Pour travailler deſcendit à l'étude.
Mais juſte ciel! Quel prodige étonnant!
D'où peut venir, d'où peut naître la cauſe
Qui produiſit un ſi grand changement?
D'où peut venir cette métamorphoſe?
Non, ce n'eſt plus ce diligent MOLET

Qui, toujours plein de zèle & de courage,
A ſon bureau le premier ſe mettait,
Et le dernier quittait toujours l'ouvrage.
C'eſt un autre homme, un être tout nouveau,
Qui ſemble, avoir ſon air & ſa figure,
Peſer au fonds de ſon vaſte cerveau,
Quelque projet d'une grande nature.
Sur ſon poignet ſon viſage eſt panché:
Il lève au ciel un grand œil fixe & louche,
Qui ſur la terre eſt bientôt attaché;
Il ne fait rien, il n'ouvre pas la bouche;
Il a tout l'air d'un terme ou d'une ſouche;
Du Dieu des vers un diſciple chétif
N'a pas un air plus ſérieux, plus grave,
A ſes deſirs quand Pégaſe rétif
Fuit loin de lui, le dédaigne & le brave.
Ses compagnons, étonnés de le voir
Ainſi rêveur, contre ſon ordinaire,
De cent façons s'y prennent pour ſavoir,
Pour démêler le fonds de ce myſtère.
Mais c'eſt envain; l'inſenſible MOLET,
Sans ſeulement ſur eux tourner la vue,
Ne leur répond pas plus qu'une ſtatue:
On ne peut pas mieux jouer le muet.
Oh! Pour le coup on croit qu'il eſt malade.
Mon cher MOLET, qu'as-tu donc? dit l'un d'eux:
Quoi! N'es-tu plus notre cher camarade?
D'où peut venir ce changement fâcheux?

Réponds moi donc . . . ma peine eſt inutile. . .
Il n'entend rien... Les marbres ſont moins ſourds...
Mon cher MOLET! . . MOLET , pour tout diſcours ,
A ces propos ſentant mouvoir ſa bile ,
Voulant à tous d'un mot fermer le bec ,
Lui dit d'un air ſi ſérieux , ſi ſec ,
Tachez , Monſieur , de me laiſſer tranquille ,
Que chacun d'eux , voyant ſon front ridé ,
Son regard dur & ſon ton décidé ,
Jugeant très bien qu'il ne voulait pas rire ,
Prit le parti de ne lui plus rien dire.
Vous ſoupçonnez ſans doute le ſujet
Qui fait ainſi rêver l'ami MOLET ;
C'eſt ce beau ſonge & toutes les merveilles
Qu'il vient d'avoir la nuit devant les yeux ;
C'eſt ce diſcours d'un des plus puiſſans Dieux
Qu'il vient d'ouir de ſes propres oreilles.
Un tel honneur au reſte était bien grand :
Avec un Dieu converſer tête à tête !
Aſſiſte-t-on ſouvent à telle fête ?
Non , cet honneur eſt rare aſſurément.
Et par hazard , ſi moitié ſeulement
Tombait à gens qu'ici je veux bien taire ,
Comme un ſeul mot de la bouche du Roi ,
Ou du Miniſtre , où du Chef de la loi ,
L'ami MOLET aurait plus d'un confrère.
On ne ſait trop pourquoi ; mais à préſent
Le ſot orgueil eſt un mal ſi fréquent !

Quand il a bien rêvé pendant une heure,
Sans dire un mot, ſon air change ſoudain :
Son œil brillant, ſon viſage ſerein
Prouve aiſément ſa joie intérieure.
L'eſprit content de ſes heureux deſtins,
En ſes regards le plaiſir étincelle ;
Il ſe remet au travail de plus belle,
Parle tout bas, & ſe frotte les mains.
Du déjeûner quand l'heure fut venue,
MOLET ſe ſent auſſitôt l'ame émue.
Toutes les fois qu'il va voir LOUISON,
Son cœur charmé frémit d'un doux friſſon.
Moitié plaiſir, moitié faim, il chemine,
Où pour mieux dire il vôle à la cuiſine.
Pour proceder à ce repas frugal
Il ne faut pas grand cérémonial.
Il n'eſt beſoin de table, ni d'aſſiettes,
Encore moins de nappe & de ſerviettes.
Dans une huche on va prendre du pain,
Cuit de huit jours, afin qu'il ſoit plus ſain ;
Un pot plein d'eau, du bon vin de la plaine
Qui règne au long de Nanterre & Surène ;
Des gobelets dans la ſalle à manger
Sont toujours prêts ; la Cléricale graine
A ſon gré peut aller y ſoulager
Sa faim, ſa ſoif : LOUISON a la peine
Chaque matin de lui tout arranger.
Il n'en eſt point de ce repas de même
Que de celui qu'on nomme le dîner.

A ſon loiſir chacun peut déjeûner ;
Le pain, & l'eau ſurtout, on eſt à même.
Mais au dîner, c'eſt tout un autre cas.
Quoique du bœuf, auſſi ſec qu'une planche,
Accompagné d'un vieux reſte d'éclanche,
Le plus ſouvent compoſe ce repas :
Mangez vous bien : la femme du Notaire
Eſt toujours là qui vous regarde faire,
Ridant ſon front & murmurant tout bas.
Si quelquefois il arrive au contraire
Que vous mangiez moins qu'à votre ordinaire.
Faute de faim, ou bien que le ragoût
Eſt ſi mauvais qu'il cauſe du dégoût,
( Car quelquefois la belle Cuiſinière
Fricaſſait mal ; moins faute de talens,
Que de mets faits pour être ſucculens, )
N'ayez pas peur qu'elle en faſſe la guerre :
Tant pis pour vous, tant mieux pour le Notaire :
Sur l'ennemi c'eſt autant de gagné :
Pour le ſouper c'eſt autant d'épargné.
En général un grand moyen pour plaire,
Quand on eſt Clerc, de Notaire ſurtout,
Le jour, la nuit, c'eſt d'être prêt à tout :
De ne ſortir jamais que pour affaire :
C'eſt de reſter ſans ceſſe à travailler,
De dormir peu, de ſe ſouffrir railler :
Pardeſſus tout, c'eſt de ne manger guère.
MOLET, entré dans la ſalle à manger,
Coupe du pain, le mange, emplit ſon verre,

Le prend, le boit, redouble & le compère
Se ſent plus gai, plus diſpos, plus léger.
Un ſimple mur était tout l'intervalle
Qui ſéparait la cuiſine & la ſalle.
Ce point léger n'eſt pas à dédaigner :
Non plus qu'alors à faire ſon dîner
Un peu preſſée était notre Héroïne.
Et la raiſon était que ce jour là
Chez le Notaire était jour de gala,
Èvènement rare pour ſa cuiſine.
Tout en mangeant, MOLET n'en a pas moins
L'eſprit rempli de ſon plan admirable :
Se voyant donc pour l'inſtant ſans témoins,
» Il faut ſaiſir ce moment favorable,
» S'écria-t-il, ſi je le perds, adieu ;
» Il ne pourrait peut-être avoir plus lieu.
» En fait d'amour eſt perdu qui diffère ;
» Il vaut toujours bien mieux bruſquer l'affaire.
» Il eſt ſi rare en ce maudit ſéjour
» Un ſeul moment de pouvoir trouver jour
» A s'expliquer, à parler à la belle !
» Car l'un où l'autre eſt toujours avec elle.
Pendant cela, l'aimable LOUISON,
Auprès du feu dans ſa cuiſine aſſiſe,
Parce qu'alors ſoufflait le vent de biſe,
Et vîte & vîte épluchait de l'oignon.
Elle était loin de penſer la pauvrette
Au malin tour que préparait MOLET.
» Que peut-on craindre avec ce grand dadet ?

» C'eſt un enfant encore à la bavette :
» Se diſait-elle, oui, je vais mettre en fait :
» Que de ſon nez je fais ſortir du lait :
» Il a tout l'air d'un fort mauvais athlete,
» Et la chanſon dont le refrein était,
» Il n'en a pas plus gros qu'une allumette,
» Exprès ſur lui ſemble avoir été faite.
On me dira que la refléxion
Pour une fille eſt tant ſoit peu gaillarde ;
Et qu'à coup ſûr ma belle LOUISON
Au fonds de l'ame était une égrillarde
Qui ſavait bien ce dont il retournait.
Mais à celà je répondrai tout net.
Faites moi voir, de grace, une fillette,
Pour peu qu'elle ait ſes quatorze ou quinze ans,
Qui penſe, à voir comme les Dieux l'ont faite,
Que ſous un chou l'on trouve les enfans,
Où qu'ils ſe font par le trou de l'oreille.
Ce temps n'eſt plus & l'on vit maintenant
D'une façon, d'un ton ſi peu gênant,
Qu'un tel oiſeau ſerait une merveille.
La vraie Agnès ne fut qu'un vrai Phénix.
Depuis cent ans elle a paſſé le Stix : (*)
On n'en verra jamais une ſemblable.
D'un cerveau plein d'imagination
Cet être là n'eſt qu'une fiction ;

(*) L'Agnès de l'Ecole des Femmes, de Molière,

Son exiſtence eſt une pure fable.
Et le moyen que ce ſoit autrement !
L'exemple entraîne : & l'exemple à préſent
Eſt ſi mauvais, qu'il eſt preſque impoſſible
De reſiſter au tourbillon terrible.
On eſt trop libre en tout, dans ſes chanſons,
Dans ſon maintien, ſes geſtes, ſes façons.
On ne ſait plus parler qu'en équivoque :
Qui l'entend, rit, qui la lâche, s'en mocque.
On fait rougir ce ſexe plein d'attraits,
Qu'on ne ſaurait trop reſpecter jamais.
Les pères même, eux, qui par leurs paroles,
Par leurs dehors & par mille raiſons,
Devraient donner l'exemple en leurs maiſons,
De bonnes mœurs en faire des écoles,
Et de l'honneur y dicter les leçons,
Sont les premiers d'indignes poliçons ;
Parlant toujours miſère, godrioles ;
Heureux encore aux ſimples fariboles
Quand on ſe tient, & quand les actions
Ne ſuivent pas les converſations.
De leur côté, les mères ſont des folles,
Penſant toujours n'être qu'à vingt-deux ans :
Ayant ſans ceſſe une cour de galans,
Dont elles ſont les futiles idoles :
A pleines mains ces courtiſans frivoles
Soir & matin vont prodiguant l'encens :
La vapeur monte aiſément à la tête ;
La tête eſt faible, & de-là dans les ſens

Le poiſon gliſſe & dans le cœur s'arrête.
Puiſqu'ainſi donc les deſtins l'ont voulu,
Puiſqu'il eſt vrai qu'en ce temps corrompu
La liberté, la trop grande licence
Qui partout régne, avec tant d'indécence,
Ne permet plus que fille à quatorze ans
Puiſſe exiſter encore dans l'ignorance,
On ne doit point voir avec répugnance
Ma LOUISON, au fort de ſon printemps,
Avec des Clercs vivant depuis trois ans,
Refléchiſſant, penſant à la malice.
A vingt-deux ans il n'eſt plus de novice:
Fille à cet âge a droit de refléchir;
Mais ſon grand point eſt de ne pas agir:
De s'en tenir à la métaphiſique,
Sans en venir jamais à la pratique.

MAINTENANT donc aiſément on conçoit
Qu'à LOUISON, MOLET donnant le droit
D'imaginer qu'il tient preſque à l'enfance,
Par ſon air gauche, imbécille & benêt,
Elle devait être ſans méfiance,
Lorſque tout ſeul avec elle il était.
On doit auſſi, par la même ſéquence,
Lui pardonner ſans peine, ſans façon,
Et ſa chanſon, & ſa reflexion.
Elle avait tort cependant la pauvrette;
Et de MOLET l'ardeur trop indiſcrette
Lui démontra qu'elle ſe trompait fort.
Il n'eſt pire eau, dit-on, que l'eau qui dort.

*Fin du quatriéme Chant.*

# CHANT CINQUIEME.

*Déclaration d'amour de* MOLET *à* LOUISON. *Elle le prend mal.* GRATTEPAPIER *épie* MOLET, *entend mal une conversation qu'il a avec* LOUISON, *entre en fureur contre elle, ils s'expliquent ensemble, il s'appaise, & ils s'en aiment plus que jamais.*

UN GÉNÉRAL qui veut prendre une place
A l'ennemi ne va pas droit en face.
Il fait ouvrir la tranchée un peu loin;
Il prévoit tout, le moindre petit soin
Est à ses yeux d'une grande importance.
Il a raison; la ruse & la prudence
Furent toujours les moyens les plus sûrs,
Pour parvenir plutôt au pied des murs.
Qu'il fasse emploi de toutes ses machines,
Quand une fois il en est venu là;
Qu'il mette en jeu canons, bombes & mines,
Et tôt ou tard la place se rendra.
Notre Héros en agit tout de même,
Pour assiéger le cœur de LOUISON.
Fut-on plus sot, plus bête qu'un oison,
On a bientôt de l'esprit quand on aime.

L'ami MOLET, ayant mangé beaucoup;
Se diſpoſait à boire encore un coup:
Mais auſſitôt qu'il a rempli ſon verre,
Il vient trouver la belle Cuiſinière,
Et l'abordant d'un air déconcerté:
» Oſerait-on boire à votre ſanté,
» Mademoiſelle ? .. — A ma ſanté ! dit elle ..
» Oh ! pour le coup, en voici d'une belle !
» Buvez ou non, cela m'eſt fort égal;
» D'un tel honneur je me paſſe à merveille;
» C'eſt, je vous jure, un fort mince régal,
» Dont vous venez étourdir mon oreille. —
» C'en eſt dont fait, je n'ai plus qu'à mourir,
Reprend MOLET, avec un grand ſoupir:
» Ce ton cruel & ce regard ſévère
» M'annonçent trop mon funeſte deſtin;
» Pauvre MOLET ! Il n'eſt que trop certain
» Que tu n'es pas aſſez heureux pour plaire.
» Hélas ! Pourtant, trop farouche beauté,
» Si vous ſaviez à quel point je vous aime;
» Si vous ſaviez de quelle ardeur extrême
» En ce moment je me ſens tranſporté;
» Peut-être bien qu'en faveur de ma flâme
» Quelque pitié deſcendrait dans votre âme,
» Et que l'excès de cette vive ardeur
» Pourrait toucher votre inſenſible cœur.
» Ah ! Finiſſez, je vous en prie en grace,
Dit LOUISON, que ce long propos laſſe,

» Tenez, mon cher, ce ton ne vous va pas;
» Vous m'ennuyez avec tous vos hélas;
» Votre air m'endort, & votre feu me glace:
» Si vous m'aimez, ma foi, tant pis pour vous;
» C'eſt un mauvais compliment à vous faire,
» Mais, ſans façon, je le dis entre nous,
» Vous n'avez pas le talent de me plaire.
Et, dans le fait, pour notre verd galant
Ce compliment n'était pas régalant.
Auſſi MOLET gémit, ſe déſeſpère,
Trouve ce ton, ce refus trop ſévère;
Et ſes ſoupirs, ſes plaintes, ſes ſanglots
Furent bientôt les triſtes interprètes
Des maux cuiſans & des douleurs ſecrettes
Que dans ſon cœur cauſe ce peu de mots.
PAUVRE MOLET! Le deſtin qui t'opprime
N'eſt pas encor las de te tourmenter,
Aux maux nouveaux qu'il va te ſuſciter
Prépare toi, malheureuſe victime!
Ce fut bien pis, lorſque ce pauvre amant,
Dans un accès de ſa cruelle peine,
A L O U I O N reprocha bruſquement
Que pour lui ſeul elle était inhumaine.
» Qu'appllez-vous? Pour vous ſeul! inſolent!
Les yeux n feu, dit auſſitôt la belle;
» En véré, je vous trouve excellent.
» Sachez Monſieur, que je ne ſuis cruelle
» Pas mins pour vous, que pour vos compagnons:

» Si quelquefois avec eux je badine,
» Lorfque les foirs ils font dans ma cuifine,
» C'eft qu'ils font gais, que toutes leurs chanfons,
» Que leurs propos, les charges fingulières
» Qu'ils font fur vous feraient rire des pierres,
» Aulieu que vous, vous n'êtes qu'un vrai fot,
» A qui je n'ai plus à dire qu'un mot;
» C'eft déformais d'avoir pour habitude
» De vous tenir tranquille en votre étude,
» Sans m'ennuyer de tous vos plats difcours,
» Sans m'étourdir de vos fottes amours,
» Sans quoi j'irai trouver votre Notaire,
» Et l'inftruirai des vos façons de faire.
En finiffant elle lui fit des yeux,
Des yeux fi noirs, fi durs, fi furieux,
Que pour le coup ce ton, cet air févère
Défefpéra notre pauvre MOLET:
Mais, quoiqu'outré d'avoir fi bien fon fait,
Il prend pourtant le parti le plus fage,
C'eft de fe taire, & d'étouffer fa rage.

GRATTEPAPIER, que nous avons laiffé
L'efprit rempli du project fort fenfé
D'examiner la marche journaliere
Qu'allaient tenir nos cinq Clercs de Notære,
Ne paffait pas un feul inftant, fans voir
Ce qu'ils fefaient du matin jufqu'au foir.
La jaloufie active & diligente,
Eft pour le moins toute auffi clairvoyante,

Il remarqua que les quatre premiers
Chaque matin s'en allaient volontiers,
Pour déjeûner, de compagnie ensemble.
Communément même goût nous rassemble.
Ils étaient gais, étourdis, poliçons,
Aimant à rire, & chantant des chansons
Qui n'étaient pas souvent fort catholiques,
Scandalisant les oreilles pudiques,
Sans se gêner, sans faire de façons.
Ils aimaient donc à se trouver tous quatre,
Parce qu'alors ils pouvaient mieux s'ébattre.
Ils s'excitaient l'un l'autre à qui mieux mieux,
A qui ferait plus de farce & de charge;
Mais ils doublaient, triplaient surtout la charge,
Quand LOUISON se trouvait avec eux.
La matinée ils ne s'amusaient guères;
Ils ne pouvaient: les clients, les affaires
Les commandaient: en quatre coups de dent
D'un petit pain l'affaire était baclée,
Une roquille est bientôt avalée;
Il fallait être au public à l'instant;
Et le public est un être plaisant
Qui, comme on sait, jamais ne s'embarrasse
Que d'un objet, c'est qu'à l'instant on fasse
Sa volonté, surtout à peu de frais;
Vous mangerez si vous voulez après,
C'est toujours là sa plus légère affaire.
GRATTE-PAPIER s'apperçut au contraire.

( Tant de ſon cœur ardent à tout ſaiſir
La jalouſie avait ſçu s'envahir , )
Que ſon rival les laiſſait toujours faire ;
Qu'il attendait qu'ils fuſſent tous partis ,
Et qu'au travail ils ſe fuſſent remis ,
Pour à ſon tour pouvoir être tranquile ,
Et ſe trouver ſeul avec LOUISON.
Il s'apperçut , ( un jaloux eſt habile
A s'allarmer , à prendre du ſoupçon , )
Qu'il y reſtait bien plus que ſes confrères.
» Que peut-il faire ainſi ſeul , ſi longtems ?
» Se diſait-il ? N'a-t-il pas ſes affaires ?
» Et tous les jours encore ! ... Ah ! je prétens
» Approfondir ce ténébreux myſtère ,
» Et je verrai ce qu'il conviendra faire.
Le voila donc qui redouble de ſoin ,
Pour devenir par lui-même témoin
De ce qu'il brûle ardemment de ſavoir.
Le ſort bientôt ſçut le bien ſatisfaire ,
Et lui fit voir ce qu'il voulait tant voir ,
MOLET , qui , ſeul , comme à ſon ordinaire ,
Pour déjeûner , ſans ſe voir déranger ,
Attend l'inſtant que ſon dernier confrère
Soit revenu de la ſalle à manger.
Il n'y tient plus ; la fureur le tranſporte ;
Il jure , il crie , il m'augrée , il s'emporte ,
Grince les dents , s'arrache les cheveux ,
Peu s'en faut même hélas ! Qu'il ne ſe porte
A des excès mille fois plus fâcheux.

Dans ſon accès, prêt à tout entreprendre,
Il veut aller déviſager MOLET;
Il ne craint rien, ni le mauvais effet
Que va bientôt faire une telle eſclandre,
Ni ce qui peut en réſulter après.
Nous voilà bien! Inſenſés que nous ſommes!
Qui feſons tant les fiers d'être des hommes,
Nous voila bien! ſommes-nous dans l'accès,
Fuſſions-nous bons, doux, humains, charitables,
Si l'on s'oppoſe à nos moindres projets,
Dans le moment, nous devenons capables
De nous livrer ſans honte, ſans remords,
Sans crainte même, aux plus affreux tranſports.
Heureuſement qu'en cet inſtant d'abſence
Qui pouvait nuire au fier GRATTEPAPIER,
S'il eut laiſſé, dans ſon extravagance,
La bride lâche à ſon courage altier,
Que la RAISON, & ſa ſœur la PRUDENCE
Aux yeux troublés du malheureux amant
Firent briller leurs flambeaux en paſſant.
Elles allaient éclairer ſur ſon trône
Un jeune Roi, l'honneur de ſes pareils,
Qui, du moment qu'il porta la Couronne,
Fut toujours prêt à ſuivre leurs conſeils.
GRATTEPAPIER, frappé de la lumière
Dont ces flambeaux éclairent ſa paupière,
Voit tout d'un coup tout le gouffre d'horreur
Où l'eut plongé ſon aveugle fureur.

Saisi de crain e, il frémit, il s'arrête,
Et dans l'instant, ruminant dans sa tête,
» Qu'allais-je faire! O ciel! s'écria-t-il...
» Qu'allais-je faire! A quel affreux péril
» Vient d'échapper ma jeunesse imprudente!
» Je te rends grace, ô raison bienfesante!
» Car dans le fait de quoi suis-je allarmé?
» MOLET peut bien aimer, sans être aimé;
» Et LOUISON, par les preuves fréquentes
» Que de ses feux tous les jours je reçoi,
» Serait la honte & l'horreur des amantes,
» Si son cœur faux m'osait manquer de foi.
» Dorénavant ce qui me reste à faire,
» Pour empêcher qu'au cœur de LOUISON
» Mon fier rival ne trouve l'art de plaire,
» C'est d'augmenter d'égards, d'attention,
» De soins, d'ardeur, pour qu'elle me préfére;
» En même temps de voir, d'examiner
» Si LOUISON, dans le fond de son ame,
» N'est pas sensible à l'ardeur de la flame
» Que dans MOLET j'ai droit de soupçonner.
» Car après tout, elle est fille & jolie;
» Et ne ferait que par coquetterie,
» Fille aime bien qu'on lui fasse la cour;
» Et c'est ouvrir une porte à l'amour.
» Il faut fermer toutes les avenues,
» Lorsque l'on veut posséder seul un cœur;
» Il faut toujours, plein d'une juste peur,

» Avoir la clé de toutes les iſſues,
» Veiller de près, faire une enceinte autour ;
» Il eſt ſi fin, ce méchant Dieu d'amour,
» Que ſeulement, pour peu que s'entrebaille
» D'un jeune cœur l'huis fermé de tout tems,
» Zeſte, il eſt prêt à ſe fourer dedans ;
» S'il vient à bout d'en caſſer une maille,
» Bientôt le drôle & d'eſtoc & de taille
» Va, frappe, perce, enfonce, briſe tout
» Ce qui s'oppoſe à ce qu'il en ſoit maître ;
» Et juſqu'ici l'on a vû que le traître
» N'entreprit rien, ſans en venir à bout.
Ayant ainſi terminé ſa tirade,
GRATTEPAPIER ſe met en embuſcade,
Pour accomplir ſur le champ ſon deſſein.
   CERTAIN bucher fort noir était voiſin
De la cuiſine ; une lucarne étroite,
Pour paſſer l'air ouverte ſur la droite
De ce bucher, ne l'était pas aſſés,
Pour que du jour les rayons éclipſés
Puſſent chaſſer l'obſcurité de l'ombre
Qui de tout tems régnait en ce lieu ſombre.
De ce réduit l'entrée eſt dans la cour.
C'eſt tout au plus, ſi dans ce noir ſéjour,
Par cette fente, on voit de la cuiſine
Le demi-quart, le reſte, on le dévine.
Un lieu ſi ſombre aſſez ſouvent eſt ſourd ;
Il faut que l'air facilement circule,

Pour que des ſons il ſoit le véhicule.
GRATTEPAPIER ſe tapit de ſon mieux
Dans ce réduit, regarde, ouvre des yeux
Preſque auſſi grands que la lucarne, écoute;
Il entend bien un peu, mais ne voit goute;
Et ſon eſprit n'en eſt pas plus content.
Un cœur jaloux eſt charmé s'il entend,
Mais, quand il voit, il eſt cent fois plus aiſe.
Il était là comme ſur de la braiſe;
Il trépignait des pieds à tout moment.
Mais quel tranſport ne troubla pas ſon ame!
Quand il ouit MOLET parlant de flâme,
Et qu'on eut dit que les mots juſtement
Qui vont par fois juſques à ſon oreille,
Depuis qu'il eſt dans ce maudit recoin,
Sont les plus faits pour donner du tintoin,
Pour allarmer un cœur jaloux qui veille.
C'était tantôt *le plus ardent amour* ...
Tantôt ... *ma flâme* ... *un fortuné retour* ...
Une autre fois ... *brûle*, *ſoupire*, *adore*,
Mille autres mots plus chagrinans encore...
Il en a trop entendu mille fois;
Il veut crier, mais il manque de voix:
Il entend bien ce que MOLET prononce;
Mais ſa fureur n'entend pas la réponſe
De LOUISON; il n'y peut plus tenir;
Il faut parler, il faut ſe découvrir,
Il faut confondre une indigne Maitreſſe,

Lui reprocher ſa perfide faibleſſe.
Le cœur gonflé de trouble & de fureur,
GRATTEPAPIER ſort de ce lieu d'horreur;
Dans ſes regards le déſeſpoir éclate:
Il vient trouver ſa prétendue ingrate,
Dans le moment que le pauvre MOLET
Tout confondu, tout pantois s'en allait.
» Te voilà donc infidelle! hipocrite!
Dit auſſitôt l'ardent GRATTEPAPIER,
» Ah! Je devrais, dans l'accès qui m'irrite,
» Juſqu'à ton nom à jamais oublier...
» Après m'avoir, d'une ardeur ſi ſincère,
» Fait tant de fois le ſerment de m'aimer?
» Après avoir ſi bien ſçu m'enflâmer,
» Si bien trouvé le ſecret de me plaire?
» Après m'avoir réduit, pour mon malheur,
» Au point fatal d'abandonner mou cœur?
» Mon pauvre cœur! qui feſait ſes délices
» De vivre libre, à l'abri des caprices,
» Du changement d'une ingrate beauté
» O liberté! Ma chère liberté!
» Bien précieux! tréſor ineſtimable,
» Que j'ai perdu, dans ce jour déplorable
» Que par mon cœur vous êtes regretté!
De ces propos, du tranſport qui l'agite,
Avec raiſon, LOUISON interdite,
» Eh! Qu'as-tu donc, mon cher GRATTEPAPIER?
» S'écria-t-elle: eſt-ce à moi que s'adreſſe

» De ce difcours l'étonnante rudeffe ?
» Cruel ! ingrat ! Peux tu donc oublier ? . .
GRATTEPAPIER l'interrompt & s'écrie :
» Quoi! dans l'inftant que mes yeux, mes deux yeux
» Sont les témoins de tant de perfidie ?
» Que MOLET fort de ces funeftes lieux,
» Que mon oreille hélas ! réfonne encore
» Des doux propos du monftre qui t'adore. —
» De fes propos ! Répartit LOUISON,
» Mon cher ami, tu peux avoir raifon :
» Oui, ton oreille a bien pû les entendre :
» Mais de ma part ouis-tu rien de tendre ? —
» Non . . . la fureur m'aveuglait à tel point
» Que de ta part je n'en entendis point —
» Il n'eut tenu qu'à toi pourtant : & certes,
» Sans le tranfport qui te trouble à préfent,
» Je n'aurais pas le chagrin fi cuifant
» D'entendre ceux dont tu me déconcertes —
» Quoi!..LOUISON!..Il fe pourrait!..Grands dieux!.
» Ah ! Prens pitié d'un pauvre malheureux,
» A qui l'amour, l'erreur, la jaloufie
» Ont infpiré leur trifte frénéfie.
» Tu l'as donc bien maltraité, l'infolent ? —
» Je t'en réponds. — Ah ! tu me rends la vie —
» Je fuis trompée, où de fitôt, je croi
» Qu'il n'aura pas certainement envie
» De vouloir vivre enchaîné fous ma loi. —
» Quoi ! L'infolent ! Il avait cette audace !

» C'eſt bien à lui d'eſpérer cette grace !
» Suivre tes loix, c'eſt le plus grand bonheur,
» C'eſt pour un cœur la plus haute faveur.
» Ma LOUISON ! Tu m'en deviens plus chere ;
» Tous mes deſirs vont être de plaire,
» Et, s'il ſe peut, de redoubler d'amour.
» Ah ! Si ton cœur brûlant ... brûlant de même,
» Me peut jamais aimer comme je t'aime,
» Je dois m'attendre au plus charmant retour.
» Uniſſons nous pour confondre le traître ;
» A ſes regards, pour le mieux affliger,
» En même temps pour mieux nous en venger,
» Que notre ardeur ſe hâte de paraître ;
» Accable moi devant lui d'amitié ;
» Je te ſaurai le rendre avec uſure :
» Que le cruel en gémiſſe, en murmure,
» En crève même, ah ! Loin d'avoir pitié
» De ſon tourment, qu'il ſoit en ma puiſſance
» D'en augmenter la cruelle ſouffrance,
» Et dans l'inſtant je l'accrois de moitié ;
» Je brûle trop du feu de la vengeance ——
» Non, mon ami, modère ton ardeur,
Dit LOUISON, d'un air plein de douceur,
» Trop d'amitié, trop de fureur t'agite.
» Non, n'allons point en beſogne ſi vîte ;
» Tu n'en ſeras pas moins cher à mon cœur ;
» Mais contiens-toi dans les juſtes limites
» Que ma raiſon juſqu'ici t'a preſcrites.

» Tu ſais combien il nous eſt important
» Que notre ardeur ne ſoit pas découverte :
» Si l'un où l'autre allait être imprudent,
Ah ! Ce ferait courir à notre perte !
Sans murmurer, mon cher, ſuis donc les loix
Que je t'impoſe encore cette fois.
Si tu ne veux hâter notre ruine,
Interdis-toi ma vue & ma cuiſine.
GRATTEPAPIER ſur lui fait un effort,
Pour moderer le triſte déconfort
Dont le ſaiſit cette ſage défenſe ;
Il veut parler, il garde le ſilence :
Trop de douleur agite alors ſon ſein :
Sa faible voix meurt & reſte en chemin :
De tous côtés on voit percer ſa flâme,
Son deſeſpoir, ſon courroux, ſon chagrin,
Mais cependant, dans le fonds de ſon ame,
L'infortuné convient que LOUISON
Eſt un phénix d'amour & de raiſon.
L'homme eſt né vif, fier, emporté, colère,
Un rien l'émeut, l'outre, le déſeſpère :
Si l'on reſiſte à ſes moindres efforts,
Il s'abandonne aux plus affreux tranſports.
Dieu, qui prévit ce bouillant caractère,
Pour en calmer les dangereux effets,
Pour amortir l'impétueuſe flame,
De ce volcan capable en ſes accès
De ſe porter aux plus cruels excès,

Eut la bonté de lui donner la femme ;
Qui, le prenant toujours du bon côté,
Par ſa douceur, par ſa tranquillité,
Sa complaiſance, & ſon humeur paiſible,
Et ſa ſoupleſſe & ſa docilité,
Calme, apprivoiſe, adoucit, rend ſenſible,
Et vient à bout, ſans paraître y toucher,
De careſſer, d'endormir, d'approcher,
De mettre aux fers ce lion ſi terrible.
Tel fut l'effet que ſur GRATTEPAPIER
Fit LOUISON, dans ce moment critique.
Un regard tendre, une douce réplique
Sçut triompher de ſon courage altier.
Ce que n'eut fait un air dur & ſauvage,
Ce que n'eut fait un ton fier & tranchant,
Dont bien plus d'une aurait pu faire uſage,
Un geſte, un mot l'opéra ſur le champ.
Nos deux Amans, enivrés de tendreſſe,
Quoique s'étant déja juré cent fois
De ſe chérir, de s'adorer ſans ceſſe,
De ne jamais vivre ſous d'autres loix,
Sein contre ſein, ſe ſerrant, ſans mot dire,
Se regardant l'un l'autre avec des yeux
Où chacun a tant de choſes à lire,
En ſe feſant de mutuels adieux,
Se font encor cent promeſſes nouvelles
D'être toujours l'un à l'autre fidelles,
Et de hâter le moment fortuné

Ou tant d'amour ſe verra couronné.
De ce ſerment qui ſi bien les engage
Il convenait de ſe donner un gage :
GRATTEPAPIER le prit par un baiſer,
Que LOUISON n'oſa pas refuſer.
De quels tranſports cette grace eſt ſuivie!
GRATTEPAPIER! Pour toi quel doux moment!
C'était... c'était le premier de ta vie!
Premier baiſer, que tu parais charmant!
Une heure avant, à la douleur en proie,
GRATTEPAPIER maudiſſait le deſtin :
Et maintenant plein d'amour & de joie,
Il croit goûter le bonheur ſouverain.
De ce plaiſir on devine la cauſe :
C'eſt ce baiſer ... ah! Pour les rendre heureux,
Ami Lecteur, aux mortels amoureux
Convenez donc qu'il faut bien peu de choſe!

*Fin du cinquiéme Chant.*

# CHANT SIXIEME.

*MOLET surprend LOUISON & GRATTEPAPIER se fesant l'amour. Ses reproches à l'un, ses insultes à l'autre. Colère de GRATTEPAPIER qui bat MOLET, LOUISON les sépare, & les renvoye. MOLET implore le Dieu des sots.*

LE DESESPOIR rend quelquefois dévot.
Non pas dévot dans le vrai sens du mot,
Tels que le sont quelques gens, par exemple,
Qui nuit & jour resteraient dans le Temple!
Mais seulement par ce terme j'entens
Peindre un Amant, en ce moment d'yvresse,
Où, se voyant trahi par sa maitresse,
Et jugeant bien à ses feux languissans
Qu'il n'est plus seul l'objet de sa tendresse,
Dans le chagrin qui transporte ses sens,
Qu'il croit au comble & ne pouvoir plus croître,
Il quitte tout & vôle au fonds d'un cloître
Se séquestrer du nombre des vivans.
J'entens aussi peindre la vive image
D'un libertin, qui veut devenir sage,
Quand il n'a plus de goût pour le plaisir :

Quand les excès, l'affreuse intempérance,
L'âge surtout, qui vient sans qu'on y pense,
Ont émoussé la pointe du desir,
Et dans son cœur en proie au repentir
Fait succeder la triste indifférence.
Ou bien encor d'un joueur ruiné
Qui, se voyant sans un sou dans sa bourse,
Et de chacun méprisé, condamné,
Se voue à Dieu, comme unique ressource.
Tel à peu près devint l'ami MOLET,
Sitôt qu'il vit la façon dure & séche
Dont LOUISON, si fière, si revêche,
Avait reçu son transport indiscret.
Mais sa douleur accrut bien davantage,
Quand le hazard vint à lui découvrir
Le vrai sujet de la rigueur sauvage
Du fier objet qui fait tout son desir.
Ce doux baiser, qu'à sa belle maitresse
GRATTEPAPIER avait pris, de son gré,
N'avait servi qu'à redoubler l'yvresse
Dont il était vivement pénétré.
Il n'en devient que plus ardent, plus tendre,
Plus amoureux; elle, de son côté,
N'est pas de marbre, & ne peut se défendre
D'être sensible à tant d'honnêteté.
Or donc, pour prix d'une ardeur si fidelle,
GRATTEPAPIER à la fin obtint d'elle
Que, toutes fois qu'il en trouverait jour,

Il lui viendrait faire deux doigts de cour,
En obſervant les loix de bienſéance,
Et les égards qu'exige la prudence.
Ce fut un jour de féte, dans l'Été,
Que, près du terme ou finit ſa carrière,
Du blond Phébus le char précipité
Ne donne plus qu'une douce lumière,
Et laiſſe aux ſens l'heureuſe faculté
De reſpirer la fraicheur ſalutaire,
Maîtres, valet, clercs, toute la maiſon,
Ou demeuraient MOLET & LOUISON,
Le ſoir fut faire un tour de promenade,
Et profiter de la belle ſaiſon.
GRATTEPAPIER contrefait le malade;
Ah! S'il l'était, c'était de trop d'amour!
Mais il ſait bien une recette ſûre,
Pour opérer très-promptement ſa Cure;
C'eſt de reſter au logis tout le jour.
LOUISON a pour ſon mal un remède
Sûr, infaillible, à qui tout autre cède.
Elle au logis ce ſoir auſſi reſtant,
Sans doute à lui ſerait trop imprudent
De s'éloigner; car du moins ſi ſa criſe
Vient à le prendre, il peut avoir recours
A ſes bontés, obtenir du ſecours,
Étant près d'elle: aulieu que s'il s'aviſe
De s'en aller, un accès imprèvu
Le ſurprenant, n'étant pas ſecouru,

Il en peut naître un fort grand préjudice
Pour sa santé, comme pour sa vertu
Aulieu qu'auprès du médecin propice,
Pour peu qu'il vienne à lui prendre un caprice,
Il peut risquer tous les événemens,
Où sont souvent exposés les Amans.
Chez le Notaire une antique habitude
Fête & Dimanche est de garder l'étude
L'après-midi, tour à tour chaque Clerc
Ou garde, ou sort pour aller prendre l'air.
Pour l'ordinaire à garder on demeure,
Chez presque tous, jusqu'à la sixième heure;
On ferme ensuite, & ,pour se divertir,
Chacun alors est maitre de sortir.
Pareillement par un antique usage,
Fesant aussi systême de ménage,
Fête & Dimanche il n'est point de souper.
Un pauvre Clerc aurait beau s'occuper,
Jusqu'à minuit, à gagner au Notaire
Plus qu'il n'en faut pour souper quatre mois;
Le malheureux! N'importe, il a beau faire,
De tous les tems telles furent les loix,
Il faut qu'il cherche à souper à l'auberge.
Les jours chommés seulement on héberge;
Mais sur le reste on n'entend pas raison.
Il faut qu'un Clerc, s'il reste à la maison,
Soit qu'il y soit forcé par la froidure,
Par la rigueur d'une triste saison,
Ou bien qu'il soit heure à craindre aventure,

L'eſtomac vuide, aille ſe mettre au lit,
Et de côté mette ſon appétit.
Or une fois qu'on a fermé l'étude,
Er que les Clercs, hors de la ſervitude,
Sont décampés, il eſt rare qu'aucun,
Rentre au logis, avant que minuit ſonne.
Depuis un temps c'eſt l'uſage commun,
Chez le Notaire, à minuit l'heure eſt bonne;
Quoique pourtant il ſoit encor plus d'un
De ces bourrus, à l'humeur fantaſtique,
Dont ci-devant nous avons peint quelqu'un,
Où, ſans pitié, dès onze heures, bernique;
La porte eſt cloſe, il faut qu'un pauvre Clerc
Aille coucher, s'il lui plait, en plein air,
A moins d'uſer d'une vieille rubrique,
C'eſt de graiſſer la patte au domeſtique.
C'était le tour de MOLET à ſortir.
GRATTEPAPIER, rempli de jalouſie,
Au fait des jours de garde & de ſortie,
N'a pas beſoin qu'on l'en vienne avertir.
Dés le matin il l'avait vû partir;
Et dans ſon ame il pétillait de joie;
Plus il voyait approcher le moment
De pouvoir être au logis librement,
Plus au plaiſir il ſe livrait en proie.
Le voilà donc ce vif & tendre Amant
Qui, profitant de l'heureuſe licence
Que lui donna l'objet de ſon tourment,

Vient le trouver, ſur la brune, en ſilence.
Épris tous deux du feu le plus ardent,
Mais le plus pur, comme le plus décent,
Du tendre amour, ſans crainte & ſans allarmes,
Ils ſavouraient à longs traits tous les charmes.
O triſte ſort des mortels malheureux!
Surtout hélas! Des mortels amoureux!
Aucun plaiſir ici bas n'eſt durable;
Aucun plaiſir au fonds n'eſt véritable:
Dans le moment qu'on croit en plus jouir,
Un contre-temps le fait évanouir.
MOLET, preſſé par l'ardeur de ſa flâme,
Qu'il ne peut plus contenir en ſon âme
Rentre au logis, comme nos deux Amans
De s'adorer feſaient mille ſermens.
Ah! Quel coup d'œil! Quel ſpectacle terrible!
Que pour MOLET un tel coup eſt ſenſible!
GRATTEPAPIER, aux pieds de LOUISON,
Baiſant la main de la jeune Hêroïne,
Et tous deux ſeuls au fonds de la cuiſine,
Et tous deux ſeuls dans toute la maiſon
NOUVEAU RICHARD, il ne ſait que réſoudre; (*)

(*) Morceau imité, ou pour mieux dire pris d'un Opéra Comique de M. Sedaine, *le Roi & le Fermier*. L'Auteur eſt plus juſte qu'un de ſes confrères qui lui ayant demandé la copie d'une Chanſon, qu'il avait faite ſur le Roi & la Reine, a eu l'indiſcrétion de la tronquer, de la dénaturer en partie, & de la faire imprimer & débiter ſous ſon nom, ſous le titre d'Epilogue du

Il ne ſait ou pouvoir porter ſes pas ;
Ce malheur eſt vraiment un coup de foudre,
Pour lui cent fois pire que le trépas.
Troublé, ſurpris, confus à cette vue ;
Il reſte là, pire qu'une ſtatue,
Sans prononcer une parole, un mot.
Un amoureux eſt un être bien ſot !
Tel autrefois le chef de la Gorgone,
Dont la crinière était de gros ſerpens,
Pétrifiait ſur le champ la perſonne
Fixant ſur lui ſes regards imprudens.
Mais cependant ſa langue ſe dégage ;
Et dans l'accès de ſa jalouſe rage,
Il prend ſur lui de dire à LOUISON,
» Ah ! Maintenant je vois bien la raiſon
» Qui de m'aimer, ingrate, vous empêche ;
» Je vois pourquoi vous êtes ſi revêche ;
» Je m'en doutais ... ô ciel!.. Un Clerc d'Huiſſier !..
» D'Huiſſier à verge encor ! .. GRATTEPAPIER,
A ce propos ſentant mouvoir ſa bile,
Lui répondit de l'air, du ton, du ſtyle
Que d'ordinaire il a ſoin d'employer,
Lorſque l'on oſe irriter ſa colère,

---

Drame de Henri IV & Sully, par M. le Ch. du C ***. Un autre particulier a eu la même indiſcrétion, mais au moins n'a-t-il pas mis ſon nom au bas de ſon imprimé. Des Littérateurs peuvent-ils ſe permettre de pareilles infidélités !

Dans le vrai goût que le bonhomme Homère,
Faiſant un ſomme, entre eux fait quelquefois
Se chamailler ſes Dieux, & ſes vingt Rois.
» Il te ſied bien, maudit Clerc de Notaire, (*)
» Il te ſied bien de m'oſer outrager.
» D'un inſolent, d'un ſot, d'un téméraire
» Sur l'heure ici je devrais me venger;
» Mais en mépris ma fureur dégénére:
» Pour me livrer au plus léger courroux,
» Je me ſens trop audeſſus de ſes coups.
» Voyons, qu'es-tu? Pour avoir tant d'audace
» De m'attaquer, de m'inſulter en face?
» Un cheveu long, jadis ſaute-ruiſſeau; (**)
» Comme un laquais vivant à la cuiſine,
» Contraint encor d'y faire bonne mine;
» Mangeant du bœuf tout ſec, buvant de l'eau.
» Voilà-t-il pas un fameux perſonnage,
» Pour vouloir faire un ſi grand étalage!
» Si tu l'ignore, apprens de moi, mon cher,
» Que dans le fonds c'eſt tout un d'être Clerc
» De Procureur, d'Huiſſier, de Commiſſaire,
» Où d'Avocat, de Greffier, de Notaire.
» De Clerc à Clerc il n'y a que la main. (***)

---

(*) L'expreſſion eſt adoucie.

(**) Termes uſités entre ces Meſſieurs.

(***) On a ſacrifié ici la grande exactitude requiſe en Poëſie, à l'uſage ou l'on eſt de ſe ſervir de cette expreſſion.

» On ſait fort bien qu'un Clerc de garde note
» Fait le quelqu'un, que ſon allure eſt ſotte ;
» Qu'en général c'eſt un être hautain.
» On ſait auſſi que tel effort qu'il faſſe
» Pour s'étourdir ſur ce qu'il eſt au fond,
» Malgré ſon air important & profond,
» On met toujours ce ſeigneur à ſa place :
» On ſait encor qu'on peut, comme il eſt bon,
» Sans rien riſquer, avec lui prendre un ton,
MOLET, outré d'une telle ripoſte ;
L'œil de travers, & le ſourcil froncé,
Sur lui lançant un regard courroucé,
Entre ſes dents murmure, & puis l'acoſte.
Sans témoigner la plus légére peur,
GRATTEPAPIER le regarde, le fixe,
Et de MOLET prévenant la fureur,
Par ces propos il entame la rixe.
» Eh bien ! C'eſt moi, dit-il, regarde moi ;
» Et tu verras que je ſuis un compère,
» Prêt à répondre à tout Clerc de Notaire,
« Lorſque ſurtout ils ſont faits comme toi.
» Parle, aurais-tu, l'ami, la fantaiſie
» De meſurer ton bras avec le mien ?
» Tant mieux, allons, ſortons, je le veux bien,
» J'en brûle auſſi d'une ſecrette envie.
MOLET, piqué qu'un chétif Clerc d'Huiſſier
D'un ton ſi fier oſât le défier,
Se contenta pour l'inſtant de répondre

Par ce discours dont il crut le confondre.
» Il te va bien de t'attaquer à moi.
» Pour mesurer mes forces avec toi
» Suis-je donc fait ? Puis-je me compromettre
» A ce point là ? Quoi ! MOLET irait mettre
» La main sur toi ! j'espère, dieu merci,
» Ni m'oublier, ni m'avilir ainsi.
GRATTEPAPIER, écumant de colère,
» Tu t'oublieras, malgré toi, lui dit-il,
Et sur le champ, l'éclair est moins subtil,
Il vous détache à mon Clerc de Notaire
Un coup de poing, suivi de sept ou huit,
Longtemps avant que MOLET interdit
Ait eu le temps d'appeller son courage,
Même de voir d'où provient cet orage.
A la douleur sensible cependant,
Mais furieux surtout d'un tel outrage,
Quoique toujours il fut sage & prudent,
L'ami MOLET s'apprêtait dans sa rage
A riposter à ce Clerc impudent,
Quand LOUISON, qui voit la suite horrible
Que peut avoir cette rixe terrible,
Se met entre eux, les sépare, les prend,
Les fait sortir, les gronde, & leur défend,
S'ils n'aiment mieux encourir sa disgrace,
De plus avoir une pareille audace.
TEL autrefois au bords du Simoïs,
Ou bien sur ceux du Xante où du Scamandre,

Quand deux Héros, honneur de leurs pays,
Étaient ſouvent tous prêts à ſe pourfendre,
On vit du haut des céleſtes lambris
Mainte Déeſſe aux yeux bleux, aux yeux gris,
Aux pieds d'argent, accourir & deſcendre
Pour ſéparer ces vaillans ennemis.
Tel tout de même, au temps de nos bons pères,
Ces bons Gaulois que nous n'imitons guères,
Dans un combat que deux Amans rivaux,
Tous deux en force, en vaillantiſe égaux,
Entreprenaient pour l'honneur de la Dame,
Qui maitriſoit leur penſée & leur ame,
Si, dans l'inſtant où le plus en courroux
Ils ſe portaient les plus terribles coups,
Où la fureur ne laiſſe rien entendre,
La Dame alors venait à leur défendre
De plus combattre ; à ſes ordres ſoumis,
Les combattans abaiſſaient leurs viſières,
Jettaient au loin lances & cimeterres,
Et de rivaux devenaient bons amis.
Ou tel encor, ſur les bords de la Loire,
On vit Saint-George & Saint-Denis jadis,
Sortis tous deux du benoit paradis,
Et ſe battant, l'un eu l'honneur & gloire
Des léopards, l'autre des fleurs de lys,
Se détacher chacun de la victoire,
Dès qu'il oüit l'Archange Gabriel
Leur intimer l'ordre de l'Éternel.

Il eut fallu que l'ardeur de ſa flame
Du bon MOLET eut bien aveuglé l'ame,
Pour ne pas voir à certaine façon,
Dont envers eux en uſa LOUISON,
En terminant leur querelle amoureuſe,
Qu'elle panchait pour ſon GRATTEPAPIER;
Qu'elle n'était aucunement honteuſe
D'avoir fait choix d'un ſimple Clerc d'Huiſſier,
Qu'elle en était même preſque orgueilleuſe.
Aiſément donc, cher Lecteur, tu dois voir
D'où peut venir l'horrible déſeſpoir
Qui de MOLET excite la triſteſſe.
Il en avait certes plus d'un ſujet.
La cruauté d'une ingrate maitreſſe,
Qui confondait ſon amoureux projet;
Le ton hardi, l'audace téméraire
De ſon rival, du fier GRATTEPAPIER;
La préférence injuſte, autant que claire
De LOUISON pour ce vil Clerc d'Huiſſier.
Que de raiſons pour armer ſa colere!
En général rien n'eſt hautain, altier,
Ni mépriſant, comme un Clerc de Notaire,
Serait-ce donc que ſe vérifierait
Le vieux dictum, tel maître, tel valet?
Dans le chagrîn, dans la cruelle criſe,
Qui de MOLET troublait les triſtes jours,
Il lui reſtait pour unique recours
De s'addreſſer au DIEU DE LA SOTTISE,

Et de tâcher d'obtenir ſon ſecours.
Pour l'engager à le faire au plus vîte,
Il compoſa, dans près de quinze jours,
Le pathétique & ſéduiſant diſcours,
Dont la teneur eſt ci-après tranſcrite.
» O Dieu puiſſant ! ô mon cher protecteur ! ( * )
» Qui de tes yeux de clarté lumineuſe
» Vois ſûrement l'abîme de malheur,
» Où m'a plongé mon ardeur trop fougueuſe,
» Si tu n'as pas pitié d'un malheureux,
» Si mal venu de l'objet de ſes feux,
» Non, ce n'eſt pas de ſa mort naturelle
» Qu'il va mourir en ce jour douloureux,
» Mais c'eſt du poids de ſa peine cruelle.
» Pour me tirer d'un ſi grand embarras,
» Viens, Dieu puiſſant, viens donc vîte à mon aide,
» Et donne moi promptement un remede,
» Car moi, tout ſeul, je ne le pourrais pas.
» Si cependant je ſuis dans l'infortune,
» Ça vient d'avoir ſuivi tes beaux avis,
» Mais, c'eſt égal, je n'ai pas de rancune ;
» Oui, donne m'en d'autres mieux refléchis,
» Et tu verras qu'ils ſeront bien ſuivis.
» Car, c'eſt bien ſur, prévenu que ma belle
» Pour moi ſerait inſenſible & cruelle,

[ * ] On doit ſentir que le ſtyle de ce diſcours doit être analogue à l'eſprit de celui qui eſt cenſé l'avoir compoſé.

» Que ſon cœur pris pour ſon GRATTEPAPIER
» Rejetterait ma tendreſſe fidelle,
» Je n'aurais pas été m'humilier,
» Me compromettre avec un Clerc d'Huiſſier.
» Quoique je ſois fortement épris d'elle,
» Je ne le ſuis pourtant encore pas
» Au point de faire une ſottiſe telle,
» Eut-elle encor mille fois plus d'appas.
» J'en ſuis hélas. Tout frémiſſant de rage:
» Je ne pourrai de longtemps l'oublier.
» C'eſt pourtant toi qui me vaux cet outrage,
» Ce triſte affront que je viens d'eſſuyer?
» Des coups de poing d'un Clerc d'Huiſſier à verge!
» D'un inſolent, d'un drôle, d'un piéplat,
» Vil par lui-même & vil par ſon état!
» Qui dans l'inſtant peut être ſe goberge,
» Se rit de moi! Non, je n'y puis ſonger,
» Sans que mon cœur brûle de ſe venger.
» Donne moi donc le moyen au plus vite
» De contenter le tranſport qui m'agite,
» Et dans l'inſtant je vais, foi de MOLET!
» Mette en oubli le tort que tu m'as fait.
» Si cependant ce diſcours t'importune,
» Si mes propos te ſemblent trop hardis,
» Souvien-t-en bien, ta bonté peu commune
» M'a fait l'honneur de m'appeller ſon fils:
» Un fils doit être à l'aiſe avec ſon père;
» C'eſt beaucoup mieux, une contrainte auſtère

» Ne ſert jamais qu'à les gêner tous deux,
» Pour moi, jamais je ne me gêne guère ;
» C'eſt mon ſyſtême & je m'en trouve mieux.
Un tel diſcours était fort énergique :
Il eut fallu, tant il était flatteur,
Et parſemé de fleurs de Rhétorique,
Que de MOLET le divin protecteur
En ce moment eut eu bien de l'humeur,
Pour ne s'en pas laiſſer attendrir l'ame,
Lui qui l'a tendre & qui de rien s'enflame.
Auſſi le Dieu ſe fit-il un devoir
D'abandonner auſſitôt ſon manoir.
Il accourrait en toute diligence,
Pour lui prêter ſa divine aſſiſtance ;
Quand tout-à-coup, arrêté dans ſon cours,
Il retarda, malgré lui, ſon ſecours.
Il s'agiſſait d'une très-grande affaire,
Qui regardait les trois quarts de la terre.
Et tel penchant, tel ſentiment ſecret
Qu'eut eu pour lors le DIEU pour ſon MOLET,
Il ne pouvait, en ſage politique,
Nuire à ce point à la choſe publique.
Voilà quel eſt l'art du gouvernement.
Allez toujours, allez au plus preſſant,
Rois, par vous même, où bien par vos Miniſtres :
Bravez les cris, moquez vous des propos,
Laiſſez parler les méchans & les ſots,
Et ne craignez que les conſeils ſiniſtres.

Car qui ne ſait que les grands intérêts
Pour l'emporter ſur les petits ſont faits ?
Du haut d'un toit, où bien par une trape
Un malheureux tombe & ſe caſſe un bras :
Suivant le cas, l'éléve d'Eſculape,
Coupe le bras ſur le champ, au trépas,
Grace à ſon art, le malheureux échappe :
S'il eſt manchot, du moins ne meurt-il pas.

*Fin du ſixieme Chant.*

# CHANT SEPTIEME.

*EMPLOI du DIEU DES SOTS dans le monde. Épisode d'un petit Maître & d'une fille du monde. Querelle à leur sujet entre la Raison & l'Extravagance encore indécise. Le DIEU DES SOTS donne des conseils à MOLET qui les refuse. Colère du DIEU, repentir apparent de MOLET.*

EH ! quoi ! L'erreur, la folle extravagance
De l'Univers seront toujours le lot !
A Londre, à Rome, à Berlin, à Bisance,
Mais, mais surtout au bon pays de France,
Le sort de l'homme est-il donc d'être sot!
Ah ! Ne vas pas, outragé de ce mot,
Mal à propos, Lecteur, me chanter game:
Pour te calmer, j'ai tout prêt ce qu'il faut.
Quand je dis l'homme, aussi j'entens la femme:
Ils n'ont, sur ce, rien à se reprocher.
Et contre moi dût elle se fâcher
Du genre humain cette moitié charmante,
Dont la beauté, dont la grace m'enchante,
Dont en tout temps je fus le serviteur,
Qui quelquefois m'a fait croire au bonheur,

Dont l'exiſtence eſt ſans doute à la terre
Cè que les fleurs ſont dans un beau parterre,
Si quelque jour, tête à tête avec moi,
Elle veut être un peu de bonne foi,
J'entreprendrai, ſans un effort bien rare,
De lui prouver que, ſi l'homme eſt ſujet
A tant d'erreurs qui le rendent bizarre,
Fier, libertin, jaloux, brutal, avare,
Preſque toujours hélas! la femme en eſt
Tout à la fois & la cauſe & l'objet.
Lorſque MOLET adreſſa ſa prière
Au DIEU DES SOTS, quoique ce Dieu fut prêt
A tout quitter, pour qu'il fut ſatisfait,
Il n'était pas cependant à rien faire.
De tous les temps il eut beaucoup d'emploi.
Quand on régit preſque toute la terre,
On n'a jamais trop de momens à ſoi.
De ce grand Dieu l'Univers ſuit la loi.
C'eſt lui, jadis dont la haute prudence
Donna le plan de cette tour immenſe,
Où déſormais le tranquille mortel
Devait braver les vengeances du ciel.
C'eſt lui, jadis par un fils téméraire
Qui fit railler la nudité d'un père;
Qui fit auſſi railler par des pervers
Le beau travail de ce ſaint Patriarche,
A qui ſi bien en prit de faire une Arche
Quand l'Éternel ſubmergea l'Univers.

C'eſt lui qui fit courir toute une Armée
Au beau milieu de la Mer d'Idumée,
Des deux côtés dont les flots retenus,
Pour les ſeuls Juifs ſe tenaient ſuſpendus;
Sans deviner que ces flots tant honnêtes,
Favoriſant des eſclaves vôleurs,
Retomberaient avant peu ſur les têtes
Des innocens & non des malfaiteurs.
C'eſt auſſi lui, dont le puiſſant génie
Échauffe, inſpire, anime, vivifie,
Animera, vivifiera toujours,
Dans les Cités, ainſi que dans les Cours,
Ces inſolens, ces ridicules êtres,
Qu'en ce pays on nomme petits maîtres:
Qui trop jadis, mais trop peu de nos jours,
Accrédita les Moines & les Prêtres;
Donna naiſſance au peuple ſarfadet
Qu'on nomme Abbés, eſpèce hétéroclite,
Genre bâtard, qui n'a d'autre mérite,
Que d'être vain, téméraire & coquet.
C'eſt lui qui fait agir les gobe-mouches,
Et les Agnès & les ſaintes Nitouches;
Qui fait mouvoir, par cent reſſorts nouveaux,
Et les pantins & les marionnettes,
Et qui fournit d'aliment aux cerveaux
Des freluquets, des catins, des coquettes;
C'eſt lui qui fait les ſaints Auto-dafés,
C'eſt lui qui rend les Arrêts des caffés,

Et souvent ceux des Tribunaux Augustes :
D'après cela, jugez comme ils sont justes ;
Mais c'est égal ; s'ils n'ont le sens commun
Pour l'un, ils l'ont pour l'autre, & c'est tout un.
C'est lui qui fait aveugler ces Ministres
Qui, pouvant rendre un peuple entier heureux,
Et laisser d'eux un nom cher & fameux,
Aiment bien mieux, dans leurs fureurs sinistres,
Pires cent fois que le fer & le feu,
N'écoutant rien que leur seule vengeance,
Sans nul égard, sans pitié, sans prudence,
Renverser tout, s'inquiétant fort peu
De ruiner des milliers de familles,
De désoler pères, mères & filles,
Et de réduire à la mendicité
D'honnêtes gens, sans l'avoir mérité.
Mais les méchans font toujours des bévues.
Et telles sont des dieux les sages vues,
Ils laissent bien les plus grands scélérats
Accumuler un temps leurs attentats ;
Mais ce temps passe, & de leurs propres crimes
Ces malheureux sont toujours les victimes.

On doit juger, d'après ce court détail,
Quel de ce Dieu doit être le travail.
Oui, oui, farcir tous les jours, sans relâche,
Les cerveaux creux de tant d'être divers,
Qui vont errant sur ce vaste Univers,
N'est certes pas une petite tâche.

Comme le Dieu partait & quittait tout,
Pour témoigner ſa bienveillance active
Au plus chéri des ſujets qu'il captive ;
Au haut des airs, on le cherchait partout.
On le cherchait pour juger une rixe
Qui dans Paris venait de s'exciter ;
Et qu'en deux mots, pour n'être pas prolixe,
AMI LECTEUR, je vais te raconter. ——
Près d'un ſéjour, qu'en ce pays on nomme
Du joli nom de petite maiſon,
L'Extravagance & la ſage Raiſon
Paſſaient enſemble. A l'inſtant un jeune homme,
Grand, fait au tour, mais pâle & tout défait,
Sort & s'élance en un cabriolet.
Tout de ſon ame annonçait le déſordre ;
On le voyait ſe débattre, ſe tordre,
Pire cent fois qu'un pauvre patient,
Dans les accès du plus affreux tourment.
A ſa douleur fréquente & convulſive,
A ſon œil fixe, à ſon air renfrogné,
Certainement le pauvre infortuné
Sortait d'avoir quelque forte leſſive
Au vingt & un, où bien d'être dupé,
Comme un nigaud, par quelque objet hupé,
Tel que Paris maintenant en fourmille.
L'inſtant d'après, de ce même ſéjour
Sort en effet une élégante fille,
Qu'à ſon maintien à ſon air, à ſon tour,

Hardi, lascif & respirant l'amour,
On aurait pu prendre pour Aphrodise,
Sortant des bras d'Adonis, où d'Anchise.
Au fond d'un char du goût le plus exquis,
Fait par Norès & doré par Louis, (*)
L'objet divin dans le duvet s'enterre.
Le cocher touche, & plus prompts que l'éclair,
D'un pas bruyant les coursiers fendent l'air,
Et font voler des torrens de poussière.
Fut-il jamais un spectacle plus beau,
Un plus flatteur & plus charmant cadeau
Pour l'insensée & frivole Déesse!
En même temps un plus triste tableau
Des passions, de l'humaine faiblesse
Pour la sévère & prudente Raison!
Dans sa douleur elle fut près, dit-on,
De renoncer au flambeau salutaire
Dont autrefois les dieux lui firent don,
Et de s'enfuir au centre de la terre.
Mais par bonheur ce qui l'en empêcha,
Ce fut les ris que fit l'Extravagance,
Quand elle vit la cruelle souffrance
Qu'à la Raison ce spectacle causa.
» Eh! Quel est donc cet accès, ce délire?
» Dit la raison; eh! quoi! Vous osez rire!
» Et, quand tout doit exciter le mépris

---

(*) Le premier fameux Sellier; l'autre fameux Peintre en Carosses.

» Qu'aux cœurs ſenſés ce couple vil inſpire,
» Votre allégreſſe éclate par des ris! —
» Triſte Raiſon, reprit l'extravagance,
» Rayez d'abord que j'aie un cœur ſenſé:
» J'en ſerais bien fâchée, en conſcience:
» Il fut du ciel bien mieux favoriſé.
» Mais vous devez en convenir vous même;
» Comment peut-on, ſans un plaiſir extrême,
» Voir deux objets ſi parfaits, ſi charmans? —
» Comment charmans! Dites donc ridicules,
» Fous, révoltans: repartit la Raiſon:
» Qui bravant tout, la honte, les ſcrupules,
» Avec leur air, leur prétendu bon ton... —
» Peut être auſſi, repart l'Extravagance,
» Que vous blâmez leur noble accoutrement?
» Que ce chapeau fait en forme d'auvent,
» Bouton derriere & parſemé de ganſe,
» Qui ſe rabat bien bas deſſus le front
» Ce gillet court, ces montres inſolentes
» Depuis un temps des deux côtés pendantes,
» Ce catogan, cette culotte à pont,
» Ce frac Anglais, cette mince badine,
» Par deſſus tout cet air de rodomont,
» Qu'on a grand ſoin d'affecter ſur ſa mine,
» N'auront pas l'heur d'être approuvés de vous?
» Vous prétendrez que les hommes ſont fous:
» Vous blâmerez peut être auſſi ces plumes,
» Dont, au ſommet de leurs chefs éventés,

» A qui mieux mieux, nous voyons nos beautés,
» Avec tant d'art, entaſſer les volumes? —
» Ils ſont tous fous, vous avez dit le mot,
» Dit la Raiſon, oui, certes, je les blâme:
» C'eſt aujourd'hui de l'homme & de la femme
» A qui des deux deviendra le plus ſot.
» Il eſt à tout de certaines limites
» Par le bon ſens, par le bon goût preſcrites:
» Au par-delà le beau n'exiſte point:
» Comme le fruit, le vrai beau n'a qu'un point. (*)
A ce propos la querelle s'entame.
L'Extravagance inſiſte: la Raiſon
Inſiſte auſſi; vous avez tort — moi, non,
C'eſt vous — c'eſt vous. La balle ſe renvoye;
L'humeur s'en mèle, augmente, ſe déploye:
Les coups peut-être alloient auſſi marcher;
Quand la Raiſon, qui ne perd pas la tête,
Dit, » un moment.. à quoi bon ſe fâcher?
» Ce n'eſt jamais une action honnète:
» Feſons juger ce débat par quelqu'un.
» Pour Juge, moi, je prends le ſens commun—
» Et moi, je prends, repart l'Extravagance,
» Le DIEU DES SOTS; je connais ſa prudence;
» Et nous verrons. — On ſe quitte à l'inſtant:
De ſon côté chacune ſe diſpoſe
A raſſembler, pour appuyer ſa cauſe,
Tous ſes moyens; chez ſon Juge on ſe rend.

(*) *Eſt modus in rebus.... &c.*

Le DIEU DES SOTS pour lors était abſent.
De ſon ſéjour ſa Cliente s'informe ;
Et dans l'inſtant, plus prompte que l'éclair,
Va le chercher dans le vague de l'air.
A ſon maintien, à ſon air, à ſa forme,
Le DIEU DES SOTS la reconnut de loin.
Elle l'aborde, Explique le beſoin
Qu'elle a de lui : le Dieu part avec elle.
Chemin feſant, lui répond de ſon zèle,
Et de ſa cauſe exalte la bonté.
Pendant cela, la ſage Déïté
Au ſens commun va porter ſon mémoire.
Le ſens commun, frappé de la clarté
De ſes moyens, lui promet la victoire,
Et ſur le champ il dreſſe un compromis
Qui, ſelon lui, va le couvrir de gloire.
O Balayeurs du Temple de Thémis,
Qui vous mêlez d'expliquer ſon grimoire,
Et ſi ſouvent êtes ſi mal inſtruits,
Convenez-en, voila bien votre hiſtoire !
Combien j'ai vû, non ſans peine & courroux,
Combien j'ai vû d'actes dreſſés par vous,
Quand de MOLET je ſuivais la carrière,
Etre à coup ſur, pour vos pauvres Clients,
Tant ils étaient obſcurs, vuides de ſens ;
De longs procès la triſte pépinière !
L'acte dreſſé, jour pris, & convoqué,
Au DIEU DES SOTS il eſt communiqué.
Le Dieu le prend, ajuſte ſes beſicles,

Le lit de loin, comme les vieillards font,
Fronce bientôt les ſourcils & le front,
Et ſans pitié barre tous les articles.
Le ſens commun & la fiere Raiſon
Piqués, outrés d'une telle impudence,
Entre leurs dents jurant tout bas, dit-on,
Criaient tout haut qu'ils en auraient vengeance;
Quand de ſa part, la folle Extravagance,
De tout ſon cœur riant d'un ſi bon tour,
Applaudiſſait au Dieu de la ſottiſe.
Voilà pourquoi, Lecteur, juſqu'à ce jour,
Cette querelle eſt encore indéciſe.
On la pourra juger dans quelque tems :
Mais juſqu'à ce, les hommes & les femmes,
Grands & petits, ſeront en corps, en ames,
Tout auſſi fous en dehors, qu'en dedans.
Et comme en tout, la France a l'avantage,
Ou tout du moins l'affecte; ſon partage
L'emportera ſur les autres pays.
Pareillement de l'empire des lys,
D'une façon auſſi juſte qu'égale,
Subdiviſant le lot; ſa Capitale,
Conformement aux loix de l'inſtitut,
A droit d'avoir un ample préciput.
O mes amis, prenons donc patience :
En attendant ce fameux jugement;
Conduiſons nous toujours avec décence,
Rions du ſot & fuyons le méchant. ——

Près de MOLET, cette affaire baclée,
Le DIEU DES SOTS se rendit à l'instant.
Déjà le drôle était impatient;
Il murmurait, & son ame troublée
Allait peut être éclater en propos;
Lorsque, du sein d'un immense nuage,
Descend vers lui le puissant DIEU DES SOTS,
Qui le Salue & lui tient ce langage.
» Eh bien! MOLET, me voici devant toi:
» Pardonne, ami, si je n'ai pu me rendre,
» Dès que tes cris sont venus jusqu'à moi:
» Je suis confus de t'avoir fait attendre;
„ Pour toi, mon cher, je n'en suis pas moins tendre;
„ Mais ce n'est pas ma faute, sur ma foi!
„ Que me veux-tu? parle en toute assurance;
„ Tu peux en moi mettre ton espérance:
„ Que je serais satisfait & joyeux,
„ Si je pouvais rendre ton sort heureux! —
„ C'est de vous plus que de personne au monde,
„ Reprend MOLET, que dans ce jour dépend
„ Tout le bonheur où mon ame se fonde.
„ Je suis en proye au feu le plus ardent.
„ Vous connaissez la beauté trop farouche
„ Qui met sa joie à combler mon tourment;
„ Nul sentiment, nul égard ne la touche.
„ C'est cent fois pis qu'avant d'avoir parlé.
„ Oh! oui, je sens qu'il faudra que j'en meure.
„ Il est bien vrai qu'alors, comme à cette heure,

„ Le feu cruel dont je me ſens brûlé
„ N'avait pas ſçu mieux attendrir ſon ame ;
„ Mais, ſans rien dire, elle voyait ma flame ;
„ Si je pleurais, rien ne m'en empêchait ;
„ Elle ſouffrait ma préſence & mes larmes,
„ Et tout du moins étais-je ſatisfait
„ Du doux plaiſir de contempler ſes charmes.
„ Mais à préſent mes ſoupirs & mes pleurs
„ Ne font qu'aigrir, qu'accroitre ſes rigueurs,
„ Plus que jamais elle eſt fière & cruelle ;
„ Surtout depuis qu'au vil GRATTEPAPIER
„ Son cœur ingrat s'eſt donné tout entier :
„ Mon ſeul aſpect eſt un tourment pour elle.
„ Je le vois trop à cet air ſec & froid
„ Qui la ſaiſit, ſitôt qu'elle me voit.
„ Ainſi bientôt, ſi vous n'y mettez ordre,
„ De mes projets il me faudra démordre.
„ Ah! Ce ſerait pour moi bien malheureux,
„ Car, en honneur, je ſuis bien amoureux.—
„ N'eſt-ce que ça, mon fils, qui te chagrine ?
Dit auſſitôt la perſonne divine ;
„ Vas, pour bien peu ton eſprit eſt en l'air.
„ Quoi! Juſte ciel! il ſera dit qu'un Clerc,
„ Mortel heureux, dont le nom ſeul impoſe,
„ Aura perdu, pour une telle cauſe,
„ L'intelligence & le jeu des reſſorts
„ Qui d'ordinaire anime tout le corps !
„ Quoi! grand nigaud! quoi! Parce qu'une belle,

„ Aux premiers ſoins que lui rend ton ardeur,
„ Te parait fière & de mauvaiſe humeur,
„ Faut-il ainſi laiſſer cette rebelle ?
„ Faut-il ainſi tout à coup perdre cœur ?
„ C'eſt ſon métier de jouer la cruelle.
„ Si tout d'un coup, ſi du premier abord,
„ Une beauté, tant fut elle charmante,
„ S'abandonnait au pétulant tranſport
„ D'un étourdi, d'un fou qui ſe préſente ;
„ Bientot l'ennui, l'humeur & le dégoût,
„ Preſque toujours ſuivant la jouiſſance,
„ Surpaſſeraient l'ardeur, la violence
„ Dont un amant, de vingt-deux ans ſurtout,
„ Doit tout l'effet au feu d'un ſang qui bout.
„ Sans ce reſſort d'une adroite prudence,
„ Que deviendraient la douce complaiſance,
„ Les petits ſoins, la prévoyance à tout,
„ L'empreſſement à procurer d'avance
„ Tout ce qui flatte & le cœur & le goût ?
„ Que deviendraient ces efforts, cette inſtance ?
„ Ces feux preſſans, ces brûlantes ardeurs,
„ Et ces ſoupirs, & ces touchantes pleurs,
„ Et ces ſermens d'éternelle conſtance,
„ A quoi ſans peine un amant ſe réſout,
„ Quand d'une belle il veut venir à bout ?
„ Oh ! que nenni ! Fille n'eſt pas ſi bête,
„ Et ne perd pas ſi promptement la tête :
„ Elle entend mieux ſes propres intérêts.

,, Prend elle mal l'aveu de votre flâme ?
,, Ce n'eſt qu'un jeu pour mieux percer votre ame,
,, Pour enfoncer plus ſurement ſes traits.
,, Vas mon ami, vas, connais mieux la femme ;
,, Apprens de moi ſes ſentimens ſecrets.
,, Au fonds du cœur plus que l'homme elle brûle,
,, Mais, mieux que lui, la maſque diſſimule.
,, Elle a raiſon aureſte ; homme trompeur !
,, Sexe méchant, fier, injuſte, impoſteur !
,, Qui ſur celui que ton orgueil déprime
,, Uſurpe à tort un droit illégitime,
,, Fais en l'aveu : ſouvent dans le moment
,, Que, pour tâcher d'inſinuer ta flame,
,, Rien ne te coûte en promeſſe, en ſerment,
,, Et de l'honneur que ta bouche reclame,
,, Et des ſermens faits avec tant de feu,
,, Mais dans le fait qui te coutent ſi peu,
,, La contre-lettre eſt au fonds de ton ame.
,, Dans quelle erreur ne tomberait donc pas
,, Fille aſſez ſotte, aſſez extravagante,
,, De prime abord pour livrer ſes appas
,, Au premier fou qui, la trouvant charmante,
,, Voudrait qu'au gré de ſa flame brûlante,
,, Elle volât auſſitôt dans ſes bras ?
,, Non, aujourd'hui ſurtout, en pareil cas,
,, Fille ne peut être trop méfiante.
,, Ainſi, mon cher, ne te rebute point :
,, Sois aſſidu, conſtant, voilà le point,

„ Le vrai chemin par où ſeul on arrive
„ A ce grand but, dont le cœur d'un amant
„ Se fait toujours ſi belle perſpective.
„ Il faut encor faire une tentative
„ Contre le cœur fier & récalcitrant
„ De la beauté dont l'attrait te captive,
„ Ah ! Si toujours elle eſt fière & rétive,
„ Et ne veut pas ſe rendre abſolument,
„ Nous chercherons un autre expédient —
„ D'un Dieu, ſenſible à ma peine mortelle,
„ Je reconnais la bonté paternelle,
Reprend MOLET, d'un ton triſte & dolent;
„ Oui, ce diſcours me fait trop bien comprendre
„ Qu'il eſt touché de mon affreux tourment,
„ Et que ſon cœur pour moi fut toujours tendre.
„ Mais c'eſt envain. il n'eſt plus de raiſon,
„ Tant ſerait-elle & claire & déciſive,
„ Pour que je riſque aucune tentative
„ Contre ton cœur, ingrate LOUISON !
„ Tes fiers dédains ſont gravés dans mon ame;
„ Tu pris trop mal l'aveu de mon amour :
„ Jamais, jamais je n'oublierai le jour,
„ Où je t'appris le ſecret de ma flame.
„ Non, en honneur ! la première leçon,
„ Pour l'oublier de ſitôt, fut trop bonne,
„ Et je vois trop le perfide hameçon,
„ Sous le flatteur appât que l'on me donne.
„ Ce n'eſt pas là le vrai, le ſur moyen

„ De réuſſir ; je n'en obtiendrais rien :
„ Non, Dieu puiſſant, non, il m'en faut un autre ;
„ Si c'eſt là tout ce que j'aurai du vôtre,
„ Oh ! par ma foi ! Je ſuis bien avancé ;
„ De LOUISON vous me parlez ſans ceſſe ;
„ A cet objet je ſuis intéreſſé ;
„ Mais ce n'eſt pas le ſeul qui m'intéreſſe :
„ GRATTEPAPIER me tient bien plus au cœur.
„ Pour LOUISON ce vil Clerc a des charmes ;
„ Pour elle il montre une brûlante ardeur :
„ Voilà l'objet de mes vives allarmes ;
„ Voilà l'objet ſur qui, Dieu bienfaiſant !
„ Pour diſſiper mon trouble, mon tourment,
„ Pour rendre enfin le calme à ma tendreſſe,
„ Il faut ſur l'heure exercer votre adreſſe.
On doit juger quel fut à ces propos
L'étonnement du pauvre DIEU DES SOTS.
Pour éclater il ſent auſſi la rage
Faire en ſon cœur les plus preſſans efforts ;
Mais cependant il l'arrrête au paſſage,
Et, modérant ſes terribles tranſports,
Il prend ſur lui de répondre en ces termes
Simples, poſés, mais fiers, autant que fermes.
„ Dans les conſeils d'un Dieu ſon protecteur
„ Puiſqu'un ingrat n'a plus de confiance,
„ Je devrais bien punir ſon inſolence,
„ Et, n'écoutant que ma juſte fureur,
„ L'abandonner à ſa propre imprudence,

Même

„ Même hâter l'inſtant de ſon malheur :
„ Mais je ſuis bon ; je le ſuis trop , n'importe ;
„ Malgré tes torts , malgré ton crime affreux ,
„ Je ſens pour toi que mon amour l'emporte ,
„ Et qu'il te faut , malgré toi , rendre heureux.
„ Je veux un peu ruminer en moi-même ;
„ Et ſurement l'enfer s'en mêlera ,
„ Si je ne trouve un moyen qui pourra
„ Te faire un jour goûter le bien ſuprême.
„ Mais ſonges-y , c'eſt à condition
„ Que déſormais , ſans nulle irrévérence ,
„ Pour mes conſeils rempli de déférence ,
» Tu me ſauras prêter attention.
Le bon MOLET , pénétré de ſon crime ,
Sentant fort bien que de ſon protecteur
La réprimande eſt juſte & légitime ,
Qu'il a vraiment mérité ſa rigueur ,
A deux genoux ſe proſterne par terre
Aux piés d'un Dieu ſi ſenſible , ſi bon ,
Et les lui baiſe ainſi que Grisbourdon ,
En écumant l'infernale chaudière ,
Baiſe la patte & l'ergot du démon :
Puis humblement lui demande pardon
D'avoir oſé tellement lui déplaire ;
Puis lui promet que , vivrait-il mille ans ,
Il ne ſera jamais ſi téméraire
Que d'encourir encore ſa colère ;
Puis là-deſſus fait mille beaux ſermens ,

Qui, comme ceux qu'on voit si souvent faire,
Furent bientôt emportés par les vents.
Tel, quand des flots la rage impétueuse,
Qu'irrite Eole & sa troupe orageuse,
Du fond des mers, à la voûte des cieux,
Lance un navire, au milieu de cent roches,
Du noir trépas redoutant les approches,
Le Matelot au ciel fait mille vœux,
Tremble, s'amande, & proteste de vivre
A l'avenir, sans faire de sermens,
Sans maugréer, sans être jamais yvre.
Son repentîr parait des plus touchans;
A chaque éclair, à chaque coup de foudre,
Il craint si fort d'être réduit en poudre,
Ou d'abîmer au fond de l'océan,
Que vers son cœur tout son sang se retire:
L'orage cesse; il oublie à l'instant
Ce que la peur vient de lui faire dire;
Et recommence encore cent fois pire.

*Fin du septieme Chant.*

# CHANT HUITIEME.

*GRATTEPAPIER furieux contre MOLET, invoque la JALOUSIE. Épisode d'un vieux Portugais qui avait épousé sa jeune nièce. La JALOUSIE vient trouver GRATTEPAPIER. LE DIEU DES SOTS vient faire part à MOLET de l'expédient qu'il a trouvé, pour le faire reussir auprès de LOUISON. MOLET l'interrompt. Fureur du DIEU, qui quitte MOLET.*



L'HIPOCRISIE est un monstre malin
De nous tromper qui sans cesse s'occupe.
Heureux celui qui n'en est pas la dupe !
Mais quand j'y pense, il faut qu'il soit bien fin ;
Puisque, malgré sa prévoyance extrême,
Un Dieu puissant y fut trompé lui-même.
Le DIEU DES SOTS, dont le cœur est si bon,
Voyant MOLET lui demander pardon,
Et quelques pleurs humecter sa paupière,
Croit bonnement son repentir sincère ;
Croit que son cœur est vraiment pénétré :
Le sien trop doux cesse d'être ulcéré ;
Il tient la bride à sa juste colere,

Et ſur le champ ſe met à ruminer
Au moyen prompt de pouvoir terminer
Le long tourment de l'ami qu'il protege.
Du repentir tel eſt le privilége ;
Il gagne tout ſur les ſenſibles cœurs ;
Il les ſéduit, les captive, les charme ;
A ſon aſpect le courroux ſe déſarme,
Les méchans ſeuls reſiſtent à des pleurs.
   Quand LOUISON appaiſa la querelle
Des deux Amans qui ſoupirent pour elle,
Elle n'a point appaiſé dans leur cœur
Les ſentimens de haine & de fureur.
GRATTEPAPIER, malgré la préférence
Que LOUISON lui donna clairement,
En ſéparant & l'un & l'autre Amant,
N'en a pas moins d'ardeur pour la vengeance.
A ſon ſecours il invoque à grands cris
Le monſtre affreux qui tourmente les ames,
Trouble les cœurs & confond les eſprits.
La JALOUSIE a des ailes de flâmes.
Elle ſerait au bout de l'Univers,
Au fonds des mers, au centre de la terre,
Son vol léger, plus prompt que les éclairs,
En un clin d'œil à vos yeux la transfere.
Elle a beſoin de ces ailes de feux.
Aucun des Dieux de la terre & de l'onde,
Aucun de ceux qui vivent dans les cieux
N'eurent jamais tant d'autels en ce monde.

Les defcendans du bon homme Japhet,
Deça delà répandus fur ce globe,
Les uns tout nuds, d'autres portant bonnet,
Chapeau, turban, habit court, longue robe,
Adorent tous un être différent ;
Chacun d'eux croit le fien le plus puiffant,
Et comme tel lui dit fes patenotres,
En fe mocquant, en méprifant les autres,
En fe battant fouvent en enragés,
Pour le foutien de leurs vains préjugés.
Mais pour ce monftre horrible, immenfe, informe, (*)
Qui nuit & jour les traite en ennemi,
Que pour leurs maux les enfers ont vomi,
Tous les mortels ont un culte uniforme.
Depuis le point ou naît le dieu du jour,
Jufqu'à celui qui termine fon tour,
D'un pole à l'autre, Anglais, Chinois, Sauvages,
Tous les mortels lui rendent leurs hommages.
Aux cris perçans du fier GRATTEPAPIER
La JALOUSIE accourt à tire d'aile.
Dans ce moment elle était la cruelle
En Portugal, auprès d'un vieux Greffier,
Qui, dans l'accès d'un refte de jeuneffe,
A foixante ans, venait de s'avifer

---

(*) Imitation du *Monftrum horrendum, informe, ingens* de Virgile.

D'être amoureux de sa petite nièce,
Et qui, l'ayant contrainte à l'épouser,
Voulait encor, l'inhumain ! La forcer
A ressentir pour lui de la tendresse.
La pauvre enfant, en butte à son courroux,
Pour n'avoir pu vaincre sa répugnance,
Passait ses jours, comme bien on le pense :
Car le méchant, dans son transport jaloux,
Craignant la juste & digne récompense
Que méritait sa sotte extravagance,
Tiran cruel, bourreau, plutôt qu'époux,
Chez lui partout, posait mainte serrure,
Maint cadenat d'une étrange structure,
Storres, volets, barreaux, grilles, verroux;
C'était partout double, triple ferrure,
C'était bien pis... plaisirs, désolez-vous;
Ris, jeux, amours, d'horreur frémissez tous;
C'était... c'était le comble de l'injure,
Choses hélas ! Dont frémit la nature;
Crainte des vols des amoureux filoux,
Ce vieux méchant, cette ame noire & dure,
De son logis, de sa prison obscure
Bouchait, grillait, condamnait tous les trous.
GRATTEPAPIER, voyant la JALOUSIE,
D'un doux transport sent son ame saisie :
Aux yeux cruels de ce monstre d'horreur
A l'instant même il découvre son cœur;
De son rival il lui conte l'outrage :

De ſon côté, ſuivant qu'il eſt d'uſage,
Met le bon droit, de l'autre tout le tort;
Qu'heureuſement MOLET fut le moins fort;
Que LOUISON fut forcée elle même
De s'oppoſer à leur fureur extrême;
Qu'il ſe flattait qu'elle penchait pour lui;
Que ſon amour avait l'heur de lui plaire;
Que de MOLET tout devait au contraire
Combler la peine & redoubler l'ennui.
» Mais c'eſt trop peu, ſi je n'ai pas vengeance,
» Ajouta-t-il, de ce Clerc inſolent;
» De ſes mépris, de ſon impertinence
» Si je n'ai pas raiſon très-promptement,
» Mon cœur outré ne ſera pas content.
» Exauce-moi, Déeſſe bienfaiſante!
» J'attens de toi cette faveur charmante.
La JALOUSIE, au comble de ſes vœux,
Quand elle trouve à faire un malheureux;
» GRATTEPAPIER, mon cher, lui répond-elle,
» Tu ſais pour toi juſques où va mon zele:
» N'en doute pas, à compter de ce jour,
» Je ſuis à toi, je protége ta flâme;
» Je ſervirai tout à la fois l'amour
» Et la fureur qui régnent dans ton ame.
» Je vais t'apprendre un important ſecret.
» Le DIEU DES SOTS favoriſe MOLET.
» C'eſt un grand Dieu, ſon pouvoir eſt immenſe;
» Sa bienfaiſance égale ſa puiſſance;

„ Elle s'étend, par cent moyens divers,
„ Sur les trois quarts de ce vaſte Univers.
„ Bonzes, Dervis, ſujets, eſclaves, Princes,
„ Princes ſurtout n'ont les parts la plus minces.
„ Depuis longtemps, comme un rare ſujet,
„ Le DIEU DES SOTS fait diſtinguer MOLET
„ Il a pour lui l'amitié la plus tendre.
„ Inſtruit du feu qu'il ſent pour LOUISON,
„ Qui, malgré lui, ſubjugue ſa raiſon,
„ Pour le ſervir il veut tout entreprendre.
„ D'un œil jaloux je vois cette amitié;
„ L'attachement du Dieu me fait pitié.
„ Je ferai tant qu'en une haine affreuſe
„ Je changerai cette ardeur généreuſe:
„ Je soufflerai dans ſon cœur le poiſon,
„ Qui fait bientôt changer l'amour en rage,
„ Qui fait tout voir comme un horrible outrage:
„ Oui, je ſaurai l'y verſer à foiſon;
„ Je ferai tant qu'avant que la nuit ſombre
„ Six fois ſur terre ait répandu ſon ombre,
„ Le DIEU DES SOTS, dans ſon courroux fatal,
„ Haïra plus ton indigne rival,
„ Qu'il n'eût jamais pour lui de bienveillance.
„ Compte ſur moi, compte que ta ſouffrance
„ Eſt par mes ſoins ſur le point de finir:
„ Ton cœur ſenſible a beſoin de vengeance,
„ Et la vengeance eſt mon plus grand plaiſir.
„ Quand je verrai le moment favorable

,, De te ſervir au gré de mon deſir,
,, Sois bien certain que ma haine implacable
,, Se hâtera, mon cher, de le ſaiſir;
,, Et ce moment de douce jouiſſance
,, Eſt, ſois en ſûr, près de ſon exiſtence.
La JALOUSIE à ces mots diſparait,
Et vers l'Eſpagne auſſitôt s'achemine.
GRATTEPAPIER joyeux & ſatisfait,
Tombe à genoux, vers ſon ombre s'incline,
La remercie & de tant de bienfaits
Attend en paix les précieux effets.
Le DIEU DES SOTS, fidele à ſa parole,
[ Sur cet article un Dieu n'eſt pas frivole,
Comme le ſont preſque tous les mortels,
Si faux, ſi vains, & ſi ſuperficiels, ]
Revint trouver au bout de la ſemaine
Son protégé, fortement convaincu
Que ce qu'il a ruminé, réſolu
Eſt ce qu'il faut pour terminer ſa peine.
De ſon côté, MOLET, impatient
De voir le Dieu deſcendre ſur la terre,
Matin & ſoir bien attentivement,
Lorgnait en l'air, l'œil fixé contre un verre.
Mais à la fin pourtant il l'apperçut
Dans un nuage, au haut de l'atmoſphère;
De ſon côté le Dieu le reconnut;
Sa courſe en fut plus prompte & plus légere:
En un clin d'œil il fut près de MOLET.

De ce bonheur interdit, ſtupéfait,
A ſes genoux MOLET ſe précipite;
Et le remords le rend triſte & muet.
Le Dieu touché l'aborde tout de ſuite,
Lui tend la main, le relève & bien plus
Le baiſe au front, faveur non équivoque
Que le paſſé s'oublie & ſe révoque.
MOLET en eſt ſincèrement confus.
Le DIEU DES SOTS, quoique bon par coutume,
Lui fit pourtant, mais ſans nulle amertume,
Quelque reproche, (il le méritait bien,)
Sur ſa conduite au dernier entretien.
Enſuite, après un moment de ſilence,
Sur lui fixant un œil de complaiſance,
Il prononça ce diſcours merveilleux;
Qui, ſoi-diſant, d'un malheureux qu'il aime
Doit terminer le déſeſpoir extrême.
» Il eſt enfin venu ce jour heureux;
» Où, mon cher fils, il faut que je t'apprenne
» Le ſeul moyen dont tu dois te ſervir,
» Pour triompher de la belle inhumaine
» Qui met ſa joie à te rendre martyr.
» Puiſque reſpects, ſoins, plaintes, ſoupirs, larmes,
» Contre ſon cœur ſont d'impuiſſantes armes,
» Puiſqu'au contraire, aulieu de l'attendrir,
» C'eſt un moyen de l'aigrir d'avantage,
» Puiſqu'elle en eſt plus fiere & plus ſauvage,
» Pour s'emparer de ce cœur ſi hautain

» Puiſqu'il n'eſt plus ni d'appas, ni d'amorce,
» C'eſt dans la ruſe unie avec la force
» Qu'il faut chercher un plus heureux deſtin.
» Écoute : avant que la triſte froidure
» Ait tout à fait déſolé la nature,
» Je ſais qu'avec ſa femme & ſes enfans
» Ton garde-note ira pour quelque temps
» Chez un ami goûter à la campagne
» Les agrémens de l'arrière ſaiſon.
» Pour les ſervir, le peſant Bourguignon,
» Le ſeul laquais qu'ils ont, les accompagne.
» Pendant ce temps, toute ſeule à Paris
» LOUISON reſte & garde le logis.
» En ſon abſence, il faut qu'elle rempliſſe
» De Bourguignon le journalier ſervice.
» De ce ſervice un des emplois divers,
» Eſt de monter faire les lits des Clercs.
» C'eſt en ſoi-même un aſſez ſot ouvrage;
» Mais qui ſurtout n'eſt pas des plus décens
» Pour une fille honnête, jeune & ſage.
» Ah! Quel aſpect pour des yeux innocens!
» Et quel emploi pour des mains qui ſont pures!
» C'eſt un contraſte horrible, révoltant,
» De voir des lys au milieu des ordures.
» Mais ce ſont là de tes jeux trop ſouvent,
» Cruel deſtin! Au reſte comment faire!
» Puiſque telle eſt l'injuſtice du ſort,
» Et puiſqu'enfin d'être une Cuiſinière

„ De LOUISON eſt le triſte reſſort.
„ Aveuglement la fortune diſpenſe
„ Le bien, le mal ſur ce triſte Univers.
„ Honneur, vertu, graces, beauté, décence
„ Naiſſent aux champs, de haillons ſont couverts,
„ N'ont pas ſouvent la moindre ſubſiſtance,
„ Tandis qu'au ſein des Villes & des Cours,
„ Monſtres dorés nagent dans l'abondance,
„ Des malheureux dévorent la ſubſtance,
„ Et pour leurs maux s'engendrent tous les jours.
„ Le fier deſtin de tout rit & ſe brave;
„ Sa volonté, ſon caprice eſt ſa loi:
„ Tel eſt ſujet, qui devrait être Roi;
„ Et tel eſt Roi, qui devrait être eſclave.
„ Or à préſent, mon cher, écoute bien,
„ Et ne perds pas un mot de l'entretien.
„ C'eſt dans un mois jour de fête fermante,
„ Pour tes pareils journée intéreſſante;
„ Où le plaiſir, dégagé de tout frein,
„ Eſt le vrai Saint que la gent Cléricale
„ Chomme toujours d'une ardeur ſans égale.
„ De ce ſaint jour pour profiter en plein,
„ Non en feſant un pieux exercice,
„ Non en allant à l'Égliſe, à l'Office,
„ Mais en allant, qui ſait!!.. Dans quel ſéjour!..
„ Tes compagnons ſortent dès qu'il fait jour.
„ Ton garde-note & toute ſa famille
„ Seront partis avec leur Bouguignon;

„ Ainſi toi ſeul, & notre jeune fille
„ Vous reſterez tous deux à la maiſon.
„ Conçois tu bien pour toi quelle journée
„ D'être ainſi ſeul avec ta dulcinée ?
„ De ſon côté, Mons Guillaume l'Huiſſier
„ Pour quelques jours doit aller en campagne
„ Porter les fruits de ſon noble métier.
„ GRATTEPAPIER, ton rival l'accompagne.
„ Comme tu vois, tout dans ce temps heureux
„ Semble s'unir en faveur de tes feux,
„ Seul au logis, ſans maître, ni maitreſſe,
„ Débaraſſé d'un rival dangereux,
„ Et pouvant voir à toute heure, en tous lieux,
„ Le cher objet de toute ta tendreſſe :
„ Ce cher objet, obligé, malgré lui,
„ De s'acquitter du ſervice d'autrui.
„ Que de bonheur ! de ſujets d'allégreſſe !
„ Tu pourras donc guetter l'heureux inſtant
„ Où LOUISON, dans ta chambre montant...
Le Dieu ne put en dire davantage ;
Il parlait d'or. Ce fut vraiment dommage
De l'interrompre en un ſi beau chemin ;
Mais tel était le décrêt du deſtin,
Qui veut donner un exemple funeſte
De châtiment, de vengeance céleſte ;
Et par MOLET apprendre à tout mortel
A ne jamais jouer avec le ciel.
A chaque ſon des paroles divines,

MOLET était comme ſur des épines.
Il veut parler, mais il a ſouvenir
Qu'il a reçu l'ordre exprès de ſe taire ;
Qu'il s'eſt ſoumis par ſerment à le faire ;
Mais à la fin il n'y peut plus tenir ;
Las de pincer ſes lévres, de les mordre,
Et ſe mocquant du ſerment & de l'ordre ;
» Je vous entends, ô mon Dieu tutélaire !
» Je vous entends, dit-il avec tranſport,
» Quel trait de feu ! Quel rayon de lumière
» Vient de mon ame agiter le reſſort !
» Ah ! C'en eſt fait, allez laiſſez-moi faire ;
» Je ne ſuis plus inquiet de mon ſort ;
» Et vous verrez qu'on pouvait par la ſuite
» M'abandonner à ma propre conduite.
Tel autrefois, dans les boſquets d'Eden,
Le bon Adam, de qui le genre humain
Eſt dans le cas pour les maux qu'il endure,
De tant blâmer la friande aventure,
Quoique ſéduit par les charmes puiſſans
De la beauté qui captivait ſes ſens,
Eut reſiſté, ſans la défenſe expreſſe
Qu'il plut à Dieu de faire à ſa faibleſſe.
Eſt-on gêné ? L'on cherche à s'affranchir ;
On n'aime point à mettre bas les armes :
La réſiſtance irrite le deſir,
Et la défenſe eſt la ſource des charmes.
Oui, c'eſt le ſort des triſtes fils d'Adam,
De refuſer, alors qu'on leur demande,

De réſiſter, alors qu'on leur commande,
De vouloir faire, alors qu'on leur defend.
Ils tiennent tous du pauvre premier homme
Qui, n'étant pas ſans doute né gourmand,
N'eût pas voulu perdre, pour une pomme,
Ni ſa moitié, ni lui, ni ſes enfans,
Ni leurs enfans, juſqu'à la fin des temps,
Si ſon deſir, piqué par la défenſe,
N'eut du devoir fait pencher la balance.
Le DIEU DES SOTS, outré contre MOLET
D'avoir oſé lui couper la parole,
Lui fit des yeux, où la rage brillait,
Et dit d'un ton, où le mépris parlait,
„ Oſes-tu bien, tête légère & folle!
„ Manquer ainſi d'égards, d'honnêteté?
„ Ignores-tu, ce que pas un n'ignore,
„ Le premier point de la civilité?
„ Comment, grand ſot! Tu ne ſais pas encore
„ Qu'on n'interrompt jamais qui que ce ſoit,
„ Surtout encor quelqu'un à qui l'on doit;
„ Qui par ſon rang, ſa qualité, ſon age,
„ A deſſus vous cent ſortes d'avantage?
„ Si tu l'ignore, apprens le, mon ami,
„ Et dans ta tête imprime bien ceci;
„ C'eſt déſormais de faire bien en ſorte
„ De n'avoir plus aucun beſoin de moi,
„ Car, je te jure, ou le diable m'emporte!
„ De n'être plus d'aucun ſecours pour toi.
„ Puiſque tu veux te conduire toi-même,

„ J'en ai le cœur plein d'une joye extrême ;
„ C'eſt fort bien fait ; tu t'es mis dans le lacs ;
„ Retire-t-en, comme tu le pourras.
„ A dire vrai, mon cœur goûte d'avance
„ Certain plaiſir mêlé d'impatience
„ De voir un peu, comme tu t'y prendras...
„ Mais ce ſera ſûrement à miracle ;
„ Tu ſauras vaincre & forcer tout obſtacle :
„ Pour réuſſir il ne te manque rien ;
„ Fineſſe, eſprit, bon ſens, retour, prudence,
„ Chez toi toujours furent en abondance ;
„ Toujours en tout, tu t'es conduit ſi bien,
„ Que ce ſerait t'inſulter que de croire
„ Qu'un ſeul inſtant tu terniſſes ta gloire.
Le DIEU DES SOTS, ayant ainſi parlé,
Au même inſtant diſparut comme une ombre ;
Laiſſant MOLET interdit & troublé,
Et retourna dans ſa caverne ſombre.
Mais l'amour propre inné dans tous les cœurs,
Et dont MOLET avait très ample doſe,
Le conſola promptement, & fut cauſe
Que ce diſcours, quoique des moins flatteurs,
Et ce départ ſi ſubit & ſi leſte
Ne lui parut cacher rien de funeſte.
O vanité ! Que tu cauſes d'erreurs !

*Fin du huitieme Chant.*

## CHANT NEUVIEME.

# CHANT NEUVIEME.

*SORTIE ſur les prétendus Philoſophes. Fureur extrême du DIEU DES SOTS contre MOLET. Il réſout de s'en venger. La JALOUSIE l'anime contre lui. Le DIEU écoute ſes conſeils.*



CHEZ LES MORTELS ce qui paſſe pour crime,
Choſe incroyable ! Eſt vertu chez les Dieux.
De la vengeance injuſte, ou légitime
Quand on nous fait un reproche odieux ;
Les Dieux, ces Dieux, juſtes par excellence,
Ces Êtres bons & parfaits par eſſence,
Sources du bien, principes des vertus,
Le croira-t-on ? Font de cette vengeance
Le principal de tous leurs attributs.
C'eſt à moi ſeul, moi ſeul Dieu véritable,
S'écrie, avec une voix redoutable,
Ce Dieu des Juifs qu'adore le Chrétien,
C'eſt à moi ſeul que ce droit appartient.
Ne cherchons point à pénétrer l'abîme
De ce miſtère inconcevable, obſcur ;
Fermons les yeux, amis, c'eſt le plus ſur :

Trop de clarté ſouvent conduit au crime :
Souvent auſſi l'on en devient victime.
Mieux vaut cent fois être un pauvre ignorant,
Très-humblement aſſis au dernier rang,
Mais dans ſes mœurs intégre, irréprochable,
Dans ſa croyance aveugle, au moins diſcret;
Si l'on en parle, en parlant en ſecret;
Si l'on en doute, en gardant le tacet,
Ne feſant point le brave, le capable,
Craignant les Dieux, obéiſſant aux Rois,
Juſtes, ou non, ſe ſoumettant aux loix,
Qu'être un ſavant orgueilleux, intraitable,
Blaſphèmant Dieu, raillant la foi, la croix,
Et mèpriſant leur dogme reſpectable.
Et certe, amis, ſi le grand AROUET,
Si ce mortel incomparable, unique,
Dont le génie enchante, ſtupéfait,
Dont le nom ſeul fait le panégyrique,
Malgré l'effort de la gent ſatyrique,
Eût été moins éclairé, moins inſtruit,
Moins pénétrant du côté de l'eſprit,
Il eût été bien meilleur Catholique :
Et s'il n'eût pas hazardé ſur ce point;
Choſes, qu'il eût auſſi bien fait de taire,
Depuis trente ans, il n'habiterait point
Comme contraint, une terre étrangère;
Et jouirait, au milieu de Paris,
Parmi les ſiens, de la brillante gloire

Due à bon droit à maint de ses écrits,
Si bien venus des filles de mémoire.
Et tous ces beaux Philosophes du jour,
Qui vont fesant sophisme sur sophisme,
Qui, sans rougir, affichent le Déisme,
Qui, pour eux seuls pleins d'estime & d'amour;
Voulant surtout avoir le despotisme,
Condamnent tout, jugent tout, sans retour;
Qui, se parant du beau titre de sages,
Bravant les loix, les mœurs & les usages,
Ne voyant rien que dans leur alentour,
Traitent de sots, sans respecter personne,
Parens, amis, ceux qui leur font la cour,
La Faculté, le Barreau, la Sorbonne,
Casque, Mortier, Mître, & même Couronne;
Disent tout haut que la Religion,
Le Paradis, l'Enfer & le Démon
Sont inventés pour le peuple imbécile,
Qu'on est bien bon de croire à l Évangile;
A l'autre monde, à son éternité;
Que tout prend fin, que tout n'est que matière;
Qui doit un jour se dissoudre en poussière,
Et du néant souffrir la nullité;
Et tant & tant d'autres plaisanteries,
Dont tous les jours ils lâchent les saillies:
Savez-vous bien, amis, quelles raisons
Servent de base à leur audace impie?
C'est que ces nains, ces chétifs avortons;

Voulant marcher ſur les pas du génie,
Dont à jamais l'empire de nos lys
S'honorera, pour tant de beaux écrits,
Malgré les torts de ſa Philoſophie,
Et les écarts de ſa plume hardie,
Vils mirmidons, ſinges de ce géant,
Penſent qu'il faut, pour braver le néant,
De leur vivant ſe voir couverts de gloire,
Et laiſſer d'eux éternelle mémoire,
Décrier Dieu, les Prophètes, les Saints;
Faire ſur eux mille affreux commentaires;
Dans des écrits abſurdes, téméraires,
Les traiter tous de futiles, de vains,
Et décider que les ſacrés myſtères
Sont des erreurs, des fables, des chimères.
Mais je les laiſſe à loiſir raiſonner,
Juger, blâmer, blaſphêmer, ricanner,
J'aurai mon tour; qu'ils vantent leur ſcience,
Qu'ils ſoient bouffis d'orgueil, d'impertinence,
Qu'ils ſoient hardis, incrédules, hautains,
Qu'ils bravent tout, pendant qu'ils ſont bien ſains,
Je ne dis rien, je garde le ſilence;
Je les attens entre deux Médecins,
Je les attens au jour de la vengeance.
Il vous ſouvient que n'aguère en ſon lit
De corps malade & bien portant d'eſprit,
Un des plus fiers, des plus incorrigibles,
Rêvant ſans doute aux ſcandales horribles

Qu'à l'Univers il donna de tout temps,
Et craignant fort les châtimens terribles
Que méritaient ses longs déportemens,
Trembla de peur & crut voir tous les diables,
Ouvrant déja leurs griffes effroyables,
Autour de lui rangés pour le happer,
Et le porter sur l'infernale rive,
Triste séjour qu'il craint tant d'occuper,
Quand de son corps, enveloppe chétive,
Son pauvre esprit viendrait à s'échapper.
Mes bons amis, l'affaire est délicate :
En vain sur ce, l'on se fait un calus,
C'est un instant, où les plus résolus,
Ont presque tous l'oreille la plus platte.
Mais c'est assez s'étendre là-dessus :
C'est être fou de crier à l'abus.
Il en est trop en ce siècle de bronze :
Depuis Paris, jusqu'au pays du Bonze,
Depuis Tobolsk, Archangel & Moskow,
Jusqu'au Chili, jusqu'au fonds du Pérou,
J'en vois la terre entièrement couverte :
Il en est tant que cela déconcerte,
Mais il en faut gémir dans le secret,
Et laisser là le monde tel qu'il est.
Laissons le donc, &, quoiqu'il en arrive,
Mes chers amis, voulez-vous écouter
Ce qui me reste encore à vous conter,

Daignez prêter une oreille attentive

SANS nullement s'embarrasser du ton,
Ni de l'aigreur que le Dieu fit paraitre,
N'envisageant que plaisir à foison,
De ses transports MOLET n'était plus maître.
Le jour heureux où, d'un sort si charmant
Il doit enfin savourer les prémices,
Ce jour si plein de gloire & de délices
A sa pensée était toujours présent.
Plaisir des sens, pour qui seul tout respire,
Sur les humains quel est donc ton empire!
Il l'attendait, ce jour si fortuné,
Comme les Juifs attendent le Messie:
Comme un captif, aux fers abandonné,
Attend le jour qu'il verra sa Patrie:
Comme une amante, en proye à la douleur,
Après trois ans d'une mortelle absence,
Soupire après l'agréable présence
Du cher objet qui fait tout son bonheur.
Pour ce grand jour il rassemblait ses forces:
Il évitait les trompeuses amorces,
Les faux conseils que le serpent maudit
Lui suggérait quelquefois dans son lit.
Mais triste sort de la nature humaine!
Faible mortel! Que ta prudence est vaine!
Que deviendront tes projets, tes desseins,
Si par malheur les Dieux t'ont pris en haine!

Tu gémiras, tous les échos voiſins
Se laſſeront à répéter ta peine;
Tu maudiras tes malheureux deſtins;
Ils en riront encor, les inhumains!
Tel un joueur qui dans ſa frénéſie,
S'en prend à tout, jure, tempête, crie,
Et ne voit pas, tant il eſt ébloui,
Que ſon vainqueur & tous ceux qu'il atteſte
De ſon malheur & de ſon ſort funeſte,
Sont les premiers à ſe mocquer de lui.
Le DIEU DES SOTS, voulant voir la lumiere,
Le lendemain ſortit de ſa taniere;
Toujours piqué contre l'ami MOLET,
Pour s'être vû par lui couper la langue.
Tout ſot qu'il eſt, un ſot, quand il harangue,
N'eſt point flatté qu'on l'arrête tout net.
J'ai vû vingt fois, en liſant leur ouvrage,
De plats Auteurs, vilipendés, ſifflés,
Interrompus, bernés à chaque page.
Eh bien! Les ſots, étaient ſi bien enflés
De leurs talens, de leur vain barbouillage,
Qu'un rouge affreux leur montait au viſage,
Qu'ils avoient l'air étonné tout à fait;
Qu'ils regardaient cela comme un outrage,
Et récuſaient un juſte & ſage Arrêt
Que d'une voix contre eux on proferait.
Moi, le premier, je l'avoue à ma honte:

Si l'on traitait tout ce que je raconte
De ridicule, ou d'abſurde, où de ſot,
Qooique l'orgueil ne ſoit pas mon défaut,
J'aurais pourtant celui de ne pas croire
Que cet ouvrage, au fond quoique falot
Soit cependant ſans mérite & ſans gloire,
Ni que, blâmé des filles de mémoire,
Le mépris ſoit uniquement ſon lot.
Que voulez-vous? Lecteur, voilà les hommes:
Nous voila tous, oui, tous, tant que nous ſommes,
Depuis Satan, qui cuit dans les Enfers,
Juſqu'au frocard à capuche, à ſandale,
A pié déchaux, ſans linge, à barbe ſale,
Le fier orgueil, tyran de l'Univers,
Dicte des loix à tous nos cœurs pervers.
Tandis qu'au haut de l'empire d'Éole
Le Dieu volait, de l'un à l'autre pole,
Et que ſes yeux perçans & ſatisfaits
Prenaient plaiſir à voir tous ſes ſujets,
Il apperçut dans un coin de ſa chambre,
L'ami MOLET, qui ſe parfumait d'ambre;
Croyant que plus il pourrait ſentir bon,
Mieux il ferait ſa cour à LOUISON.
A cet aſpect ſes entrailles s'émurent,
Et ſes tranſports contre lui diſparurent.
Il ſe ſouvint de la tendre amitié
Qu'il avait eu pour ce ſujet rebelle;

Il l'excufait de plus de la moitié :
Il regardait comme une bagatelle
Que, dans l'accès d'une ardeur criminelle,
MOLET fe fut par malheur oublié ;
Il lui rendait fur ce, juftice entiére ;
Il fentait bien que fi le téméraire
S'était un peu du refpect écarté,
Ce n'était point par mépris pour fon maître,
Ni par défaut de ne fe pas connaître,
Mais que c'était l'impétuofité,
Le premier feu qui l'avait emporté.
Un repentir fincère & véritable
Sur le champ même obtiendrait fon pardon.
» Oui, difait-il, je le trouve excufable ;
» Et dans le fait il me parait fi bon,
» Que j'aurais dû juger du premier bond
» Qu'il ne pouvait exprès être coupable.
LE DIEU, rempli de fentimens fi doux,
Bien loin de faire éclater fon courroux,
Abandonnait le haut de l'atmofphère,
Et defcendait doucement fur la terre,
Dans le deffein d'aider encor fon fils
De fon fecours & de fes bons avis.
Tant il eft vrai qu'on a beaucoup de peine,
Quand le cœur eft bien épris une fois,
Non à changer fa vive ardeur en haine,
Non à brifer, à rejetter fa chaine,

Mais ſeulement à modérer ſon poids.
A chaque inſtant l'expérience prouve
Que, quand de loin on regarde un objet,
A ſe tromper on eſt ſouvent ſujet:
Et, quand on eſt plus proche, que l'on trouve
Mille défauts que dans l'éloignement
On ne voyait que difficilement.
En approchant, le Dieu voyant notre homme
Dans le tranſport des plaiſirs les plus grands,
Croit ſe tromper : » Quoi ! Serait-ce un fantôme
» S'écria-t-il, qui ſéduirait mes ſens ?
» Et d'où vient donc cette ſi grande joie
» Dont notre ami me ſemble être la proye ?
» Voyons un peu. » Le Dieu dans ce moment
Fouille en ſa poche, en tire ſes lunettes,
Les frotte un peu, pour les rendre plus nettes,
Et ſur ſon nés les poſe gravement.
N'allez pas croire, inſenſés que vous êtes,
Que la façon de ces verres divins,
Que leur vertu, leur effet, leur uſage
Soient imparfaits, bornés, comme l'ouvrage
Qu'on voit ſortir tous les jours de vos mains.
Faible mortel ! Rougis de ta faibleſſe ;
Adore & crains l'éternelle ſageſſe.
Envain tu veux que tout ce que tu fais
Soit des chefs d'œuvre, ou de rares merveilles,
Auprès des Dieux, de ces êtres parfaits,

Malgré tes ſoins, tes talens & tes veilles,
Tes monumens les plus beaux, les plus grands,
Seront toujours de vains jouets d'enfans.
  Par le ſecours des divines lunettes,
Le DIEU DES SOTS vit donc très aiſément
Les mouvemens & les raiſons ſecrettes
Qui dans MOLET cauſaient ce changement.
Il vit l'orgueil établi dans ſon ame,
Et l'inſolence aſſiſe à ſon côté;
La vanité, le mépris, la fierté,
Monſtres hideux, nés de ce couple infâme,
Dans ſa cervelle ont raſſemblé leur Cour.
La JALOUSIE au même inſtant l'enflâme;
Ils occupaient ſon plus charmant ſéjour.
Il entendit les conſeils effroyables
Que lui donnaient ces monſtres déteſtables:
Il vit avec quelle ſoumiſſion,
Quelle douceur & quelle attention,
A ces conſeils MOLET prêtait l'oreille;
De quel eſpoir ſon ame ſe flattait;
La volupté, la douceur ſans pareille
Que ce grand ſot dans peu s'en prometttait.
Oh! Pour le coup, le DIEU ne fut plus maître
Du noir chagrin, de la vive douleur,
Du déſeſpoir, des tranſports de fureur,
Que dans ſon ame un tel aſpect fit naître.
» Ah! Quel affront! dit-il, par la mordieu!

» Si je ne tire une vengeance insigne
» De ce faquin, de ce sujet indigne,
» Oui, je consens de cesser d'être Dieu.
Au même instant dans son char il remonte,
Plein de dépit, de fureur & de honte:
Et devant lui, volent le désespoir,
Et la vengeance & la rage & la haine.
Mais quand il est au milieu de la plaine,
Où l'Aquilon exerce son pouvoir,
Et fait tout fuir, au gré de son haleine,
Il ne sait plus de quel côté tourner;
Il ne sait plus, tant sa fureur l'aveugle,
En quels climats il ira séjourner,
Au sein du vuide il se laisse entraîner.
Mais à l'instant il crie, il hurle, il beugle,
Il court après le peuple Aërien,
A ses transports, qui ne concevant rien,
Voyant ses yeux & son regard terrible,
Sa bouche en feu, ses exclamations,
Ses juremens & ses contorsions,
Saisi, tremblant, le croit un monstre horrible,
Une furie, un démon des enfers
Que le grand Dieu, qui lance le tonnèrre,
Voulant punir les habitans des airs,
A déchainé pour leur faire la guerre.
Tel, quelque fois un pauvre malheureux,
Que Dieu priva de la clarté des cieux,

S'il a perdu ſon guide ſalutaire,
Pleure, gémit, ſe plaint, ſe déſeſpère.
Tel bien plutôt, & bien plus noblement,
Un fier taureau qui paît tranquillement
Auprès d'Io l'herbe fraiche & fleurie,
Rempli d'amour & de contentement,
Rumine en paix, au ſein de la prairie.
Mais s'il ſurvient un rival amoureux
Qui ſeulement regarde ſa compagne,
Ses yeux ſanglans ſe rempliſſent de feux;
Ses cris affreux font frémir la campagne;
Il ſe relève, il court, il ſe débat;
Sa propre queüe eſt un fouet qui l'agite;
Il bat ſes flancs, il s'anime, il s'irrite,
Il ſe prépare au plus cruel combat.
Mais c'eſt bien pis, ſi ſa moitié ſenſible
De cet amant ſemble approuver l'ardeur;
Un feu jaloux le rend fier & terrible;
Sur le gazon il bondit de fureur;
Le front baiſſé, le regard ſombre & louche,
Il part, il vôle après ſon ennemi,
Tout fuit, tout craint ſon déſeſpoir farouche;
Bergers, troupeaux, chiens, tout, en a frémi.
Le ſang, la mort, la mort ſeule eſt capable
De déſarmer ſa rage épouvantable.
L'air accablé d'un ennemi mourant,
Les ſons plaintifs de ſa voix expirante,

Qu'au loin Écho répète en murmurant ;
Rien ne l'émeut, ſa fureur en augmente ;
De mille coups il lui perce le flanc,
Il foule aux pieds ſa tête palpitante ;
Sa rage enfin ne peut être contente,
Que ſon rival ne nage dans ſon ſang.
Le DIEU DES SOTS, aveugle de furie,
Ne reſpirait que vengeance & qu'horreur.
Ce fut l'inſtant que prit la JALOUSIE,
Pour irriter ſa haine & ſa fureur,
Et pour verſer ſes poiſons dans ſon cœur.
A ſes regards le monſtre ſe préſente.
» Quoi ! Dieu puiſſant ! Vous le pourriez ſouffrir ?
» D'un vil mortel l'audace impertinente
» D'un tel affront oſerait vous couvrir ?
» Abandonnez le à ſon extravagance ;
» Vous l'avez trop aimé juſqu'à ce jour.
» Non, il n'eſt pas digne de tant d'amour.
» L'ingrat ! il l'eſt ſeulement de vengeance.
» Mais vengez-vous tout du moins aujourd'hui
» D'une façon ſi dure, ſi terrible,
» Que le bruit ſeul de ſon ſupplice horrible
» Faſſe trembler les ingrats, comme lui.
Le DIEU DES SOTS, aveuglé par ſa haine ;
» A tes conſeils je me livre ſans peine,
» Lui répond-il, oui, je ſerai vengé ;
» Je le ſerai, je ſuis trop outragé.

» Un insolent, que ma bonté propice
» Venait exprès arracher au supplice
» Dont il sentait la cruelle rigueur ;
» Venait exprès tirer du précipice
» Où le plongeait sa téméraire ardeur ;
» A ce point là traiter son bienfaiteur !
» D'un tel affront je me ferai justice,
» Non, rien ne peut appaiser ma fureur ;
» Oui, sûrement le traitre, le coupable
» En sentira l'effet épouvantable :
» Il gémira ... qu'il gémisse, tant mieux ;
» Je n'en aurai le cœur que plus joyeux :
» Il maudira ma fatale colère,
» M'appellera dur, injuste, sévère ;
» Tant mieux encor, ses horribles tourmens
» Rendront mon cœur & mes yeux plus contens.
» Va, laisse moi, cruelle JALOUSIE !
» De tes conseils mon cœur te remercie ;
» Je les suivrai : tu verras avant peu,
» D'un vil mortel comment se vengè un Dieu.
Fier d'un succès qui passe son attente,
Le monstre affreux lui souffle dans le sein
Des flots impurs de son triste venin.
Son acreté s'insinue & fermente
Dans tous ses sens, plus prompte que des cieux
Les traits vengeurs ne brillent à nos yeux.
Mais, non content de le voir dans la crise,
Le monstre en verse une seconde prise ;

Puis le quittant, il s'envôle auſſitôt
Dans les états de notre mère Égliſe,
Sûr de trouver chez ſon peuple falot
Plus d'un jaloux, & partant plus d'un ſot.

*Fin du neuvième Chant.*

CHANT DIXIEME.

# CHANT DIXIEME.

*LE DIEU DES SOTS va trouver la Déèsse ALVIRHÉE. Portrait de cette Déèsse, & & d'aucuns de ses sujets. Occupations de la Déèsse, &c.*

QU'ON EST HEUREUX, quand on est assez sage
Pour vivre en paix, loin des grands retiré!
On l'est bien plus, quand on a l'avantage
D'en être même à jamais ignoré.
Que d'embarras & de peine on s'évite!
Que moins de haine & d'envie on excite!
Que de tourmens, de contradictions,
De duretés, d'humiliations,
De tons, d'humeurs, de fiertés, de caprices,
De faussetés, de hauteurs, d'injustices,
Éprouve un fou qui s'attache à leur char!
Qui, sans relâche, esclave d'un regard,
D'un mot, d'un geste, & d'une fantaisie,
Du moindre soin, du plus léger égard,
A des ingrats, vend, livre, sacrifie
Sa liberté, son repos & sa vie:
Qui voit souvent son erreur, mais trop tard:

Après qu'étant victime de l'envie,
De l'inconstance & de la perfidie,
Privé de tout, de force & de santé,
Devenu vieux, pauvre, infirme, incapable,
Il ne peut même, en son sort misérable,
Pour subsister, vendre sa liberté.
De pareils fous pourtant le nombre est ample.
L'ami MOLET est un fatal exemple
De cette triste & dure vérité.
Car vous saurez, Lecteur, que sous l'emblême
Du DIEU DES SOTS que je chante en mes vers,
J'entends ces grands qui, malgré leurs travers,
Leur dureté, leur injustice extrême,
Sont les vrais Dieux de ce vaste Univers.
Vous me direz, non, il n'est pas possible!
Quoi! des mortels si grands, si relevés,
Si bien instruits & si bien élevés,
Qui doivent donc avoir l'ame sensible,
Le cœur humain, droit, juste, généreux
Pourraient avoir des vices si honteux,
Un cœur si faux, si bas & si farouche?
Allons, mon cher, de ta caustique humeur
Tu fais porter le poids à ton Lecteur —
Par un seul mot je vous ferme la bouche:
Je n'y vois rien, amis, de merveilleux,
Puisque les Dieux, comme vous l'allez lire,
Tout Dieux qu'ils sont, sont souvent cent fois pire. —
Paix!... Cet article un peu trop chatouilleux

De la prudence eſt la pierre de touche.
Laiſſe celà, téméraire mortel!
Ne te vas pas brouiller avec le ciel.
Déja tu vois qu'un regard ſombre & louche...
Tais-toi, frémis... c'eſt l'Arche d'Iſrael;
On eſt frappé de mort, quand on y touche. —
Pour profiter de ce prudent avis,
Je me tais donc, Lecteur, & je pourſuis.
Le DIEU DES SOTS, rentré dans ſa tanière,
Voulant trouver quelque grand châtiment,
Qui put répondre à ſon reſſentiment,
A réfléchir paſſa la nuit entière.
Le lendemain, dès la pointe du jour,
Il prend ſon vol vers un certain ſéjour,
Juſqu'à préſent inconnu dans l'hiſtoire;
Dont voyageur n'a jamais fait mémoire;
Dont Géographe eſt moins inſtruit encor;
Dont le bon dieu vous & moi nous préſerve,
Mes chers amis, quoique je vous obſerve
Qu'en ce lieu ſeul renait le ſiècle d'or.
C'eſt un pays tout extraordinaire.
Vous apprendrez d'abord que de la terre
Ses habitans ſont les plus fortunés.
D'un même goût ils ſont tous dominés,
C'eſt de celui de conſerver leur être.
Contens des lieux où le ſort les fit naître,
Quoique le cercle en ſoit des plus bornés,
Ils n'ont jamais deſiré de l'étendre;

Bien convaincus que plus un corps eſt grand
Moins à la force il a droit de prétendre,
Ils n'ont jamais ſongé qu'à s'y défendre :
Prêts au ſurplus, ſi quelque conquérant
Voulait entrer au ſein de leur Patrie,
A vendre cher leur liberté, leur vie,
Pour conſerver leur terrein, & leur rang.
Ils ſont petits ; les Dieux en récompenſe
Leur ont fait don d'une valeur immenſe.
Ce ne ſont pas des grands diables de corps,
Hauts de ſix pieds, larges, épais de quatre,
Ayant des os, des gros membres bien forts,
Leſtes, diſpos, nerveux, faits pour ſe battre ;
Tout au contraire, ils ſont grèles, fluets,
Très délicats, de fort mince ſtature,
Surtout encor de plus mince figure,
Tels à peuprès que bien de nos Plumets ;
Et l'on pourrait de l'humaine nature
Les appeller proprement des extraits.
Mais ils ont tous un bien rare avantage ;
C'eſt d'être ſains ; de n'avoir en partage
Aucuns des maux dont la divinité
Sait accabler la triſte humanité :
Et ſurtout un que l'Enfer en ſa rage
Pour nous détruire a ſans doute inventé.
Le ſeul état qui pourrait ſembler être
Un mal pour eux, pour nous en étant un
Déſagréable, incommode, importun,
Et que bientôt, Lecteur, tu vas connaître,

De ces mortels, favoriſés des Cieux,
Eſt la ſanté. Telle eſt la deſtinée !
Les uns ſont nés pour l'avoir fortunée ;
D'autres le ſont pour du ſort rigoureux.
Être toujours le jouet malheureux.
Ce peuple n'eſt ni brillant, ni volage,
Ni gai, ni vif, ni folâtre : il eſt ſage,
Simple, ſans faſte, & ſans prétention ;
Un luxe affreux n'eſt point ſa paſſion ;
Ils s'aiment tous, ils ignorent l'envie ;
L'intérêt vil n'eſt qu'un monſtre à leurs yeux ;
Non le plus grand, le plus chéri des Dieux ;
Ah ! Comme il doit ſe plaire en ſa Patrie
Ce peuple heureux! Qu'il doit aimer la vie !
La Déité dont il reçoit des loix
Devrait ſervir d'exemple à tous les Rois.
Bonté, douceur, fermeté, vigilance,
Horreur du vice, amour de la vertu,
Sourde aux propos du flatteur corrompu,
Pleine d'eſprit, d'honneur & de décence,
Faire du bien, eſt ſon plus doux loiſir,
Voir des heureux, eſt ſon plus grand plaiſir.
Grace à ſes ſoins, cette heureuſe contrée
Dans l'Univers voit ſeule refleurir
Le bon vieux temps de Saturne, de Rhée,
De l'age d'or & de la bonne Aſtrée
Rentrée aux Cieux pour n'en plus reſſortir.
Temps précieux, objet d'un vain deſir !

Cette Déesse est connue, adorée
En ce pays, sous le nom d'ALVIRHÉE. (*)
Ce nom désigne à la fois ce qu'elle est,
Ce qu'elle peut, surtout ce qu'elle fait.
L'heureux état dont elle est Souveraine,
Comme celui d'une célébre Reine,
Très distinguée entre les Potentats,
A qui, Lecteur, la France est redevable
D'un don d'un prix unique, inestimable,
En autre sens, s'appelle Pays Bas.
Elle y peut tout, mais, quoi que despotique,
Sa volonté n'est jamais tirannique:
De ses sujets aussi le zèle ardent
Comble ses vœux, sans que sa voix s'explique,
Rien n'est si doux que son commandement,
Rien n'est si prompt que leur empressement.
Au moindre signe ils volent pour lui plaire;
Un seul coup d'œil, un geste en fait l'affaire.
Pour arriver au Palais merveilleux
De la Déesse adorée en ces lieux;
Il faut passer une avenue immense.
Des deux côtés, de distance, en distance,
Genoux en terre humblement prosternés,
Seringue en main, lunettes sur le nés,
On voit rangés deux cent Apoticaires,
Prêts à remplir leurs graves ministères;

(*) Pour peu qu'on sache de Grec & de Latin, il sera aisé de trouver la signification de ce mot.

Criant tout haut, tournez, Meſſieurs, tournez,
Et ſur le champ de nos bénins clyſtères
Vous ſentirez les effets ſalutaires.
Le chemin fait, on trouve le Palais
Qui n'eſt bâti qu'en petits cabinets;
Bien différens en cela de nos ſalles,
Que l'on prendrait auprès d'eux pour des halles.
En haut, en bas, partout, de tous côtés,
Vous rencontrez mille commodités;
Chaiſes, baſſins, bidets, vaſes de chambre,
Papier, coton, mouchoirs de linge fin,
Sachets d'odeurs, & pot pourris à l'ambre
Semblent exprès s'offrir à votre main.
Dans les jardins de ce lieu de délices,
On n'apperçoit que des fruits verds & ſurs,
Qui tout du long en tapiſſent les murs.
Pour conſerver le cours des bénéfices,
On n'attend pas qu'ils ſoient devenus murs;
Ils ſont toujours mangés dans leurs prémices.
Là le jaſmin, la tulipe, le lys,
L'œillet, la roſe, & l'acante, & l'iris
N'étalent point leurs pompons, leurs calices:
Aulieu de fleurs, ce ſont arbres fruitiers,
Deçà, delà répandus par milliers.
Dans ce ſéjour agréable & tranquille,
L'oiſiveté trouve partout aſyle.
Mais ce n'eſt pas ce monſtre dangereux,
De qui le ſein, pour le malheur du monde,

Eſt de tout vice une ſource féconde.
L'oiſiveté qui régne dans ces lieux,
A qui le peuple adreſſe tous ſes vœux,
Sur ſon phiſique a ſeulement empire;
Sur le moral elle n'influe en rien :
Auſſi ſont-ils preſque tous gens de bien.
On ne fait rien, mais on n'en eſt point pire :
C'eſt moins par goût, que faute de pouvoir.
Autant qu'on peut, on remplit ſon devoir.
Ne fait-on rien, ou que très peu de choſe,
Ce n'eſt jamais par défaut de vouloir;
Non, la faibleſſe en eſt ſeule la cauſe.
On marche peu, demie heure par jour,
C'eſt tout au plus; quand on a fait un tour,
Il faut rentrer; rarement on s'expoſe
Hors de chez ſoi; quand on ſe trouve, on cauſe;
Mais un inſtant, mais toujours en courant,
Toujours forcé de rentrer promptement.
C'eſt rare auſſi qu'en ce ſéjour tranquille,
La médiſance, aux dangereux propos,
La calomnie, auteur de tant de maux,
Trouvent le temps de répandre leur bile.
On y va peu dîner, ſouper en ville;
Là les Concerts, les Wauxhalls, les tripots
Sont regardés comme choſe futile,
Comme une ſource où naiſſent mille maux;
Mais on y vit cent fois plus en repos,
Bien plus heureux; on s'attache à l'utile,
On prend l'or pur, on foule aux pieds l'or faux.

Mais c'eſt ſurtout la Déeſſe ALVIRHÉE ;
Marcher, pour elle eſt la choſe ignorée.
Elle n'en eſt pas moins au fait de tout.
Dans ſon Palais, dans les champs, dans la ville,
On la promene, on la porte partout ;
Et chaque pas à ſon peuple eſt utile.
Humaine, affable & d'un abord facile,
Sans ridicule & ſans prétention,
Sans petits airs, ni ſotte ſimagrée,
Ne s'oubliant, ne s'emportant jamais,
Sentant ſon rang, ſans en être enivrée,
Et toujours prête à verſer les bienfaits,
Voilà quelle eſt cette bonne ALVIRHÉE.
Auſſi toujours de ſes heureux ſujets
Cette Déeſſe eſt-elle idolatrée !
Elle fait tout, elle voit par ſes yeux ;
Et tout auſſi n'en va que beaucoup mieux.
Pour peu qu'elle ait le moindre petit doute,
Dans l'inſtant même elle ſe met en route :
Aller, venir, entrer dans le détail,
N'eſt rien pour elle ; elle parle, elle écoute,
Elle ne plaint ni peine, ni travail ;
Moins on eſt grand, plus elle eſt acceſſible ;
Plus on eſt ſûr de la trouver ſenſible.
Mais tout cela, c'eſt ſans marcher jamais ;
Soit dans la ville, aux champs, dans ſon Palais,
Deſſus ſon trône elle eſt toujours placée ;
Et ce trône eſt une chaiſe percée.
On reconnait encore, à certains traits,

Qu'elle eût beaucoup de graces & d'attraits.
Ses yeux éteints, ſa langueur, ſa faibleſſe
Et ſa pâleur & ſa délicateſſe
Ont effacé ce qu'elle en eût jadis;
Mais ſon parti là-deſſus eſt tout pris.
Mille vertus réparent le ravage
Que la maigreur a fait ſur ſon viſage:
Et ſi par elle, au grand art de régner
Pour parvenir, (cet art dont un Roi ſage
Ne fait jamais trop long apprentiſſage,)
Les Rois devraient s'aller faire enſeigner,
Ah! dieux! Combien de ces petites Dames,
De ces beautés, ſouveraines des ames,
Feraient fort bien d'aller en cette Cour
D'un an ou deux faire au moins un ſéjour!
Oh! Qu'on verrait d'excellentes cervelles,
Dans le concours de tant d'êtres femelles!
Quelle amitié! quelle accord! quel concert!
Et la franchiſe, & l'air vrai, ſimple, ouvert!
D'objets charmans quelle aſſemblée immenſe!
De tous pays quelle énorme affluence!
Mais que Paris ſurtout ſerait déſert!
Reſte à ſavoir ſi la bonne ALVIRHÉE
Recevrait bien la troupe évaporée.
Je la connais; je crois tout bonnement
Qu'elle aurait peur d'employer vainement
Trop de leçons, perdre un temps trop utile,
Non, pour former cette troupe futile,
Pour l'enſeigner, mais même ſeulement

Pour eſſayer de la rendre docile.
Ce n'eſt pas là l'eſpèce qu'il lui faut :
Accoutumée à ſon peuple tranquille,
Simple en ſes goûts, d'humeur, douce & facile,
Non pas pourtant exempt de tout défaut,
Elle eſt contente, elle vit fortunée,
Et tous les jours bénit ſa deſtinée.
Près d'elle on voit arriver tour à tour
Le courtiſan, le Muphti, le Miniſtre,
Le vil flatteur, des Cours peſte ſiniſtre,
Le fier guerrier, le favori du jour ;
Et cette fade & riſible poupée
Qui, le matin feſant fort l'occupée,
En cheveux longs, en ſimare, en rabat,
Affectant l'air d'un grave Magiſtrat,
Le ſoir en bourſe, en bas blancs, en épée,
Courant, volant de Laïs en Laïs,
Parlant ſans ceſſe habits, bijoux, dentelles,
Bals, jeux, concerts, ſoupers fins, mets exquis,
Modes, chevaux, filles, pièces nouvelles,
Sachant au mieux l'hiſtoire des ruelles,
Et pas un mot des loix de ſon pays,
Dicte pourtant les arrêts de Thémis :
Et qui, ſouvent les yeux rouges encore
D'avoir veillé, juſqu'au point de l'aurore,
Au bal, au jeu, peut-être même ailleurs,
L'eſprit troublé, plein de remords vengeurs,

Ose pourtant... Juge inique & profane!
Oses-tu bien d'Aſtrée être l'organe ?
Et balancer dans tes impures mains
Le ſort, les jours des malheureux humains ?
Va t'en dormir ; va t'en, s'il t'eſt poſſible,
Rendre le calme à ton cœur agité ;
Ou plutôt, fuis ; de ta préſence horrible
Fais, en fuyant, grace à l'humanité.
Comme on le voit, chacun ſe fait connaitre
A ſon maintien, ſon allure & ſon air.
L'un parait doux, l'autre fat, l'autre fier.
Qu'y gagnent-ils ? Rien, & cela doit être ;
Car tout ſe ſait ; & vainement les grands,
Les gens en place, ont le plaiſir barbare
De ſuivre en tout leur caprice biſarre,
Et de traiter le peuple en vrais tirans :
Ils gênent bien ſa voix pendant un temps ;
Ils le ſauront forcer en apparence
De renfermer ſes ſentimens ſur eux,
Et de garder en public le ſilence
Sur leurs défauts, ſur leurs vices affreux,
Chacun frémit, tremble, n'oſe rien dire ;
Au moindre mot les cachots ſont ouverts ;
On diſparait de ce vaſte Univers ;
De la terreur c'eſt le cruel empire ;
Mais, comme tout ſur terre eſt paſſager,
Dès qu'une fois l'idole eſt hors de place,

Où par la mort, ou bien par la diſgrace,
Le peuple alors ſait ſe dédommager;
Exempt de peur, ſa langue devient libre;
Il pèſe tout, dans un juſte équilibre,
Et tôt ou tard Roi, Prince, Juge, Grand,
Pour l'avenir eſt mis à ſon vrai rang.
Je voudrais bien, fut-ce à titre d'emblême,
Vous peindre ici, Lecteur, quelques ſujets
De la Déeſſe & ſaiſir tous leurs traits.
Les mortels ſont tous à peu près de même,
Bâtis, formés ſur les mêmes deſſins;
Preſque tous ont la même façon d'être;
A ces portraits des bons Alvirhéens,
Ami Lecteur, vous pourriez reconnaître
Aucun de ceux de nos contemporains.
L'un, empeſé, d'un pas grave & tranquille,
Les yeux baiſſés, l'air à l'extérieur,
Plein de douceur, de décence, d'honneur,
D'humilité, ſe fait voir par la ville.
Mais fiez-vous à ce Bonze trompeur:
Ah! la vertu ſévère & difficile
Eſt ſur ſon front, le vice eſt dans ſon cœur.
Toutes les nuits, une jeune danſeuſe
Vient en ſecret démaſquer ſa grandeur;
Qui, libre alors d'une contrainte affreuſe,
Met bientôt bas l'attirail impoſteur,
Met bientôt bas & décence & pudeur,

Et se permet, dans ses ardeurs brutales,
Des voluptés si honteuses, si sales,
Qu'au vice même elles feraient horreur.
L'autre, bouffi de l'orgueil de son être,
Ne connaissant ni dieux, ni loix, ni maître,
Semble indigné de voir que les mortels
Ont, comme lui, des sens, un corps, une ame.
Il se croit fait pour avoir des autels.
L'ambition qui l'aveugle & l'enflâme
Régle ses pas, son geste, son maintien;
C'est une grace, une faveur suprême,
Qu'un seul regard, un moment d'entretien:
Tout est pour lui d'une bassesse extrême;
Rien devant lui n'est fait pour resister;
Tout doit fléchir, ramper; la terre même
Est tout au plus digne de le porter.
Mais, gare à toi, ta grandeur trébuchée
Va t'accabler de honte & de douleur:
Nouvel Aman, un nouveau Mardochée,
Une autre Esther vont causer ton malheur.
Celui-ci semble, à son air de souplesse,
Ou protéger, ou caresser sans cesse.
Malheur à qui peut en être leurré!
Ce vil serpent, qui tôt ou tard vous blesse,
Fuit, en sifflant, quand il a déchiré.
Voyez cet autre, emblême trop fidele
Du papillon, du zéphire léger,

Toujours tout prêt à fuir, à voltiger,
Soir & matin de ruelle en ruelle
Allant, venant, volant de belle en belle,
Qu'il ſemble heureux ! Les graces, les amours,
Les jeux rians l'accompagnent toujours.
Pour lui Daphné fait exprès ſa toilette ;
Place une mouche, une plume, une fleur,
Prend tour à tour un air gai, de l'humeur,
Eſt tour à tour & décente & coquette.
On ſe l'arrache, il devient à ſon tour
La coqueluche & l'idole du jour.
Il prend, il quitte & la blonde & la brune,
A haute voix chante à tout l'Univers
Et ſes exploits & ſa bonne fortune,
En forge même ; eſprit faux, cœur pervers,
Fat, inſolent, il a tous les travers ;
N'importe ; il eſt raviſſant, adorable ;
Il n'eſt au fond qu'un étourdi, qu'un ſot,
N'importe, un mot, un prétendu bon mot,
D'un calembour la pointe pitoyable
Le font paſſer pour un homme impayable ;
Ce ſont des cris, des exclamations,
A déranger, à caſſer la cervelle ;
Il eſt bientôt la régle, le modele
Des ſentimens, des goûts, des paſſions ;
Son avis fait d'une pièce nouvelle
Ou le ſuccès, ou la chûte cruelle ;
Tout ſe reſſent de ſes impulſions ;

C'eſt de la Cour, ainſi que de la ville
L'ame, l'eſprit, l'oracle, le mobile;
C'eſt lui qui fait, qui donne tous les tons,
C'eſt lui qui fait les réputations.
Tout rit autour de cet être frivole;
Sans ceſſe aux piés de cette vile idole
Fume l'encens le plus délicieux;
Pour lui, mortel lâche & voluptueux,
Son ſoin ſe borne à ſe parfumer d'ambre,
A s'ajuſter de l'air le plus galant,
On ſuit ſa trace à l'odeur qu'il répand;
Tandis qu'au fond d'un vaſte antichambre,
Où l'on croit être au moins chez un Marquis,
Par la dorure & la magnificence,
Le plus grand ton, le goût le plus exquis,
Par les valets & leurs riches habits,
Et leurs bouquets & leur impertinence,
Quoique pourtant l'hôte de ce logis
Qui l'aurait crû! Soit un premier Commis,
Ce vieux guerrier ſe morfond en ſilence;
Et quoique tout, ſa naiſſance, ſon rang,
Les nobles coups reçus pour ſa Patrie,
Par où cent fois il répandit ſon ſang,
Et penſa perdre autant de fois la vie,
Devraient au moins le faire diſtinguer,
Et du Commis le faire remarquer;
Comme il eſt là pour avoir quelque grace,
Pour obtenir ou penſion, ou place;

Tout

Tout comme un autre ignoré, confondu,
Ce vieux guerrier qui n'eſt que cicatrices,
S'il veut le prix de ſon ſang répandu,
S'il veut le prix de trente ans de ſervices,
Il faut qu'en paix il attende ſon tour,
Pour approcher de l'idole du jour.
Son ſang bouillant dans ſes veines circule
Comme un torrent; ſes geſtes, ſon maintien,
Tout en lui prouve à quel point le feu brûle:
Mais comment faire! Il faut qu'il diſſimule;
De ſa famille en dépend le ſoutien.
Comme on voit donc chacun à ſa manière
Fort aiſément fait voir ſon caractère.
Mais qu'ils ſont tous d'eux mêmes différens
Ces gens de Cour ſi fiers, ſi mépriſans,
Lorſque, feſant la cour à la Déeſſe,
Chacun près d'elle à tout moment s'empreſſe.
Quelle douceur! Quel langage mielleux!
Quel ton poli! Quel air ſouple & moelleux!
Que de propos, de contes, de ſornettes!
Que de fadeurs, Que de plattes courbettes!
Et l'on croirait, à voir ſon air content,
Que la Déeſſe à tout cela s'amuſe:
Non, non, elle a l'eſprit trop pénétrant;
Elle eſt trop fine, aucun d'eux ne l'abuſe:
Elle voit bien l'artifice, la ruſe,
La fauſſeté, l'intérêt perſonnel
De tous leurs jeux le moteur éternel,

L

Le ſeul vrai Dieu de cette race impie,
A qui ſon cœur ſans ceſſe ſacrifie,
Mais le ſien eſt ſi bon, ſi généreux,
Si bienfeſant, qu'elle aime cent fois mieux
Diſſimuler, que leur ôter la gloire
D'imaginer que chacun ſe fait croire,
Quand on gouverne, il faut bien quelquefois
Se repoſer ; la machine ſe laſſe ;
On ne peut pas toujours dicter des loix ;
Tendu toujours un arc enfin ſe caſſe :
Et quand ARMAND (*) de travail était las,
Il s'amuſait avec des petits chats.
La Déité s'amuſe tout de même
Avec ſes ſots & perfides ſujets.
Malgré celà, ſa volupté ſuprême
Eſt de combler ſon peuple de bienfaits.
Le moindre égard, le plus léger ſervice
Eſt aſſuré d'un très bon bénéfice.
Elle en donnait alors deux des meilleurs
A deux Muphtis, qui de leur vaſte panſe,
Ou bien plutôt de leur vaſte tonneau,
Pouvaient porter à peine le fardeau.
Les pauvres gens ! c'était en récompenſe
D'avoir tous deux employé leurs talens..,
A réformer un ancien bréviaire ? —
Non — à vacquer au jeûne, à la priere ?

(*) Le Cardinal de Richelieu.

Non-c'était donc tour à tour tous les ans
A viſiter leur vaſte Diocèſe ?
Non non, celà... bon!.. C'eſt une fadaiſe
Trop au-deſſous de leurs ſaintes grandeurs —
Qu'était-ce donc ? — C'était, ne vous déplaiſe,
D'avoir été les heureux inventeurs
De cinq ou ſix ragouts des plus flatteurs.
S'il ſe trouvait ſouvent de pareils maîtres,
Ah! qu'on ſerait heureux dans l'Univers!
Qu'avec plaiſir on porterait ſes fers!
Mais il en eſt : le Souverain des êtres
Vient de placer, ſur un trône brillant,
Un couple aimable, autant que bienfeſant,
Dont les vertus, la bonté, la juſtice,
Au grand regret, à la honte du vice,
Grace à leurs ſoins, déſormais impuiſſant,
Feront jouir, au ſein de l'abondance,
Leur peuple heureux d'une douce exiſtence.
Tout lui promet un régne de bienfaits.
De leurs vertus, de leurs ſages projets
Il a déja reſſenti l'influence,
Et le retour de la ſage prudence,
Gage aſſuré du bonheur, de la paix,
Et des méchans la chute, l'impuiſſance,
Le châtiment de leurs lâches forfaits,
Donne à ſon cœur la plus douce eſpérance.
Que vos ſujets vous ont bien mérité!
Couple divin! Pour leur félicité,

Régnez longtemps ſur eux ; il vous adorent ;
C'eſt beaucoup dire, encor plus qu'ils n'abhorrent
Les vils auteurs de leur calamité.
Ah ! Tous les jours aux pieds du Roi Suprême
Ils rendent grace, ils font des vœux pour vous:
S'ils ſont heureux ; vous le ſerez vous même.
Des Souverains le bonheur le plus doux
Naît de celui d'un peuple qui les aime.

*Fin du dixieme Chant.*

# CHANT ONZIEME.

*ARRIVÉE du DIEU DES SOTS chez ALVIRHÊE, ſon diſcours à cette Déeſſe : Réponſe de la Déeſſe. Il emmene avec lui Colique & Malauventre, qui tourmentent MOLET. Préparatifs du voyage du Notaire & de GRATTEPAPIER.*

JE NE VEUX point, Lecteur, en finiſſant,
Moraliſer, ainſi qu'en commençant.
Outre qu'on rit de qui fait trop l'habile ;
Moraliſer quelquefois, c'eſt au mieux ;
Mais trop auſſi devient faſtidieux.
Quand on veut plaire, il faut changer ſon ſtile ;
Le même ton eſt bientôt ennuyeux.
Une préface, avec un court ſommaire,
A chaque Chant, dans le goût de VOLTAIRE,
C'eſt devenir ſon ſinge tout à fait ;
Et tel plaiſant que tout ſinge puiſſe être,
En rares tours fut-il le plus grand maître,
Il a beau faire, à la longue il déplait.
Jeunes Auteurs, qui voulez dans l'hiſtoire
Vous faire honneur, vous acquérir un nom

De glorieuſe & durable mémoire,
Pour arriver au Temple de la gloire,
Croyez-moi donc, variez votre ton.
C'eſt ſûrement la meilleure façon.
Il eſt bien vrai qu'elle n'eſt pas facile.
Rien n'eſt auſſi comparable à l'honneur
Dont eſt couvert le front d'un jeune Auteur,
Honneur qui va ſouvent juſqu'à l'utile,
De réuſſir quand il a le bonheur.
Premièrement, il faut être fertile;
Mais ſans excès, ſans prodigalité;
A la raiſon ſoumettre un cœur docile,
En la ſuivant on ſuit la vérité,
Qui plaît toujours par ſa propre beauté.
Tantôt pompeux, tantôt ſimple & tranquille,
Il faut ſavoir avec goût, avec choix,
Danſer aux champs, triompher à la ville,
Pour les hameaux, fuir les Palais des Rois;
Prendre à propos un ton fier & terrible,
Qu'on ſait bientôt rendre doux & ſenſible;
Chanter la Paix, célébrer les Combats,
Faire éclater la bruyante trompette,
Faire gémir l'amoureuſe muſette,
Etre nouveau, ſans être jamais bas;
Et ſouvent même en un délire aimable,
Sacrifier l'utile à l'agréable.
A tout moment tailler, rogner, polir,
Avoir en main le rabot & la lime,

Etre toujours tout prêt à s'en servir ;
Jamais surtout n'oublier la maxime,
Que la raison doit précéder la rime.
Suivre en cela l'exemple familier
Que tous les jours nous donne un Jardinier.
Pour que le tronc profite mieux, il tranche,
Sans nul regret, la plus féconde branche.
Pour réussir c'est-là le vrai moyen :
Les bons Auteurs s'en trouvent toujours bien.
Mais ce talent est une chose rare ;
Ce jugement, cette sagacité
Sont des présens de la Divinité ;
Et par malheur, dans ce siécle barbare,
Des immortels l'espèce trop avare
Se pique peu de générosité.
Que dis-je ! ô ciel ! ô ridicule extrême !
Le feu m'emporte, & je tombe moi-même
Dans le défaut que je veux corriger.
Eh ! Que fais-tu, faible avorton du Pinde !
Tandis qu'ici ta muse envain se guinde,
Et qu'en Docteur tu te vas ériger,
Ne sens-tu pas ta faiblesse incroyable ?
Ne vois-tu pas l'étendue effroyable
De la carrière où tu vas t'engager ?
Eh ! Prens pour toi les avis que tu donne ;
Il est encor temps de nous obliger :
Mérite au moins, l'ami, qu'on te pardonne,
En te taisant & jurant de changer.

Laiſſe aux *Imberts*, aux *Barthes*, aux *Lemieres*,
Aux *Colardeaux*, aux *Dorats*, aux *Voltaires*,
A ces enfans gâtés du Dieu des vers,
Le ſoin d'inſtruire & charmer l'Univers :
Et tout du moins, puiſque tu vois ton crime
Répare-le, demandes-en pardon ;
Ne ſonge plus qu'à ſortir de l'abîme ;
Prêcher d'exemple eſt le meilleur ſermon.

LE Déſeſpoir, la Vengeance & la Rage,
Qui précédaient le Char du DIEU DES SOTS,
Ayant enfin terminé leur voyage,
S'attendaient bien à prendre du repos.
Le Dieu lui-même, ainſi qu'eux, hors d'haleine,
De ce qu'il n'a mis que ſi peu de temps
A voyager dans l'Empire des Vents,
Pour arriver près de la Souveraine
Qui doit ſervir ſes vœux impatiens,
Comptait auſſi pendant quelques inſtans
Se repoſer ; mais, las! Vaine eſpérance!
Ils ſont à peine aux portes du Palais
De la Déeſſe aux vents doux & molets,
Qu'ils ſentent tous la maligne influence
Du mauvais air qui règne en ce ſéjour.
Tous à la fois!.. Juſte ciel! Quelle affaire!
Et le dernier comment pourra-t-il faire,
Sans accident pour attendre ſon tour!
Heureuſement qu'ils virent dans la Cour
Ce qu'il fallait pour les tirer de peine.

Quand ils ont bien, pendant une heure au moins,
Satisfait tous à leurs preſſans beſoins,
Le Dieu ſe rend près de la Souveraine.
» Je viens, dit-il, implorer ton ſecours;
» Grande ALVIRHÉE, &, dès ce jour ci même,
» Il faut promettre à mon dépit extrême
» Qu'en vain à toi je n'aurai pas recours —
» C'eſt trop d'honneur cent fois que vous me faites;
» Dit ALVIRHÊE; un Dieu comme vous l'êtes(*)
» Doit commander: & moi de vous ſervir
» Je me ferai toujours un vrai plaiſir:
» Mais ma puiſſance hélas! eſt ſi bornée...—
» Non, dit le Dieu, pour ce que j'en attens,
» Ses prompts effets ſont plus que ſuffiſans.
» Il me faut donc, que dès cette journée,
» Vous relâchiez ſi bien tous les reſſorts
» Qui de MOLET font mouvoir le long corps,
» Qu'il ſoit au moins pendant toute une année,
» Abſolument impropre, hors d'état
» De ſe livrer à l'amoureux ébat.
» Vous n'aurez pas grande peine à le faire;
» Il eſt ſi mou, le pauvre compagnon!
» Qu'on ne pouvait jamais trouver un nom,
» Mieux fait pour peindre en tout ſon ſavoir faire.
A ce diſcours la Déeſſe répond:

---

(*) Imitation de Virgile *tuus, orégina, quid optus explo-rare iabor, mihi juſſa facere fas eſt.*

» Du fier Alcide, ou du Dieu de la Thrace
» Quand il aurait la force & la vigueur ;
» Quand il aurait l'exceſſive grandeur
» De ces géants, dont la coupable audace
» Voulut des Cieux atteindre la hauteur,
» Je n'en viendrais pas moins à mon honneur.
» Pour vous ſervir eſt-il rien qu'on ne faſſe ?
» Soyez tranquille, allez, je vous promets
» Que vous ſerez bientôt vengé du traître.
» Dans un moment vous allez me connaître ;
» Et vous verrez que vos vrais intérêts
» Mieux qu'en mes mains ne pouvaient jamais être.
» Pour accomplir mes ordres en tous lieux,
» Entre autres, j'ai deux ſujets merveilleux,
» Parmi tous ceux que cette Cour raſſemble,
» De leur devoir qui ſans ceſſe occupés,
» Relâcheraient tous les mortels enſemble,
» Depuis un an fuſſent-ils conſtipés.
» Allez chercher Colique & Malauventre,
Dit la Déeſſe à l'un de ſes Huiſſiers.
Il part, il vôle, & dans l'inſtant il rentre,
Suivi de trente, ou quarante eſtafiers,
Qui précédaient ces deux grands Officiers.
Sitôt qu'ils ſont près de leur Souveraine,
Tous deux à terre humblement proſternés,
» Que voulez-vous, dirent-ils, grande Reine ?
» Nous voici prêts, exigez, ordonnez ;
» Pour vous bientôt vos deux ſujets fidèles

» Du prompt devoir vont s'attacher les aîles.
Ce zèle ardent flatte la Déité,
Qui leur répond. d'un air plein de bonté.
» O vous! en qui j'ai mis ma confiance,
» Et déposé ma suprême puissance,
» Qui jusqu'ici sçutes si bien prouver
» Que je n'aurais jamais pu mieux trouver :
» Dignes sujets, Ministres respectables,
» O vous! à qui devraient être semblables
» Ceux que les Rois chargent de gouverner,
» Ceux sur lesquels les Dieux les font régner,
» C'est aujourd'hui qu'il faut mettre en usage
» De vos talens tous les plus grands ressorts;
» Du DIEU DES SOTS il faut venger l'outrage;
» C'est un sujet digne de vos efforts.
» Il vous dira quel est le vil coupable
» Dont il faut faire un exemple fameux.
» Ayez bien soin qu'il soit si redoutable,
» Que l'homme apprenne à respecter les Dieux.
» Allez, partez, & servez moi de même
» Que jusqu'ici vous avez toujours fait,
» Un Dieu puissant, que j'honore & que j'aime,
» Aura tout lieu d'être bien satisfait.
Le DIEU DES SOTS, le cœur plein d'allégresse
De voir que tout répond à ses souhaits,
Fait une prompte & courte politesse,
Et prend congé de la bonne Déesse,
Qui lui répond du plus heureux succès.

Déja ſon Char, au gré du doux zéphire,
Vôle au plus haut des vaſtes champs de l'air;
Son cours rapide & plus prompt que l'éclair,
A ſes tranſports peut à peine ſuffire.
Il voudrait voir l'objet de ſon courroux,
En butte aux traits des vengeurs qu'il emmene,
Souffrant déjà la plus cruelle peine,
Et ſuccombant ſous l'effort de leurs coups.
Mais ſa fureur ſera bientôt contente.
En arrivant aux portes de Paris,
Le bon MOLET à ſes regards ſurpris
Eſt le premier objet qui ſe préſente.
Ah! le voilà! S'écrie avec fureur
Le DIEU DES SOTS, le voilà, cet indigne!
Dont il vous faut, pour contenter mon cœur,
Tirer bientôt une vengeance inſigne.
Répondez bien à mon reſſentiment;
Préparez-vous, Miniſtres inflexibles,
Et que l'horreur du plus grand châtiment
Faſſe frémir les cœurs les moins ſenſibles.
Abîme affreux! Immenſe profondeur
Où ſe confond l'humaine intelligence!
Ah! Qui croira qu'en un céleſte cœur
Il puiſſe entrer tant d'eſprit de vengeance! (*)
Il dit; déja du Char précipités,
Ses deux vengeurs ſont loin de ſes côtés,

(*) Autre imitation de Virgile. *Tantæne animis cæleſtibus iræ?*

Et de MOLET se saisissant sur l'heure,
A qui mieux mieux, tous les deux à la fois
Lui font souffrir plus de maux en une heure,
Qu'un vieux gouteux n'en souffre dans six mois.
Vous eussiez ri de voir le pauvre diable,
Tantôt fesant une mine effroyable,
Tantôt courant, comme un désespéré,
L'air tout défait, le regard effaré,
Se démenant, tortillant du derriere,
Comme une anguille au bord de la rivière,
Que le pêcheur vient d'y laisser à sec.
D'un accident si prompt & si funeste
MOLET redoute un dangereux échec.
Dans un accès du mal qui le moleste,
Qui le réduit au plus grand désespoir;
» Hélas! Comment l'aurais-je pu prévoir!
» S'écria-t-il, comme un vrai solitaire,
» Je vis rangé, sans faire aucun excès:
» Depuis six mois, aucuns fruits, aucuns mets,
» N'ont dû troubler mon régime ordinaire,
» Car j'ai toujours mangé chez mon Notaire;
» Et cependant, ô sort trop inhumain!
» Je suis puni de la même manière
» Que si j'avais toujours fait chère entière.
» Ah! Je ne sais; mais un mal si cruel
» Ne me parait point du tout naturel;
» C'est sûrement quelque tour qu'on me joue:
» Pour le savoir, voyons mon protecteur;

» Peut-être bien, s'il ne fait plus la moue,
» Qu'en même temps il ſera mon vengeur.
Tout auſſitôt à grands cris il invoque
Le DIEU DES SOTS, qui l'entend & s'en moque.
Le bon MOLET, las de s'époumonner,
S'apperçevant que ſa prière eſt vaine,
Commence enfin pourtant à ſoupçonner
Que c'eſt du Dieu que lui vient cette aubaine.
» Ah! c'en eſt fait, dit-il, avec douleur,
» Je ſuis perdu, mon pere m'abandonne;
» De toutes parts le malheur m'environne.
» Cruel deſtin! Quelle eſt donc ta rigueur!
» Dans un état ſi triſte, ſi funeſte,
» Oui, la mort ſeule eſt tout ce qui me reſte.
» Ce jour pour qui j'ai ſi fort ſoupiré,
» Ce jour ſi doux, ce jour ſi deſiré,
» Si lent jadis à venir pour ma gloire,
» Doit à mes yeux luire après quatre nuits;
» Ah! malheureux! Dans l'état où je ſuis,
» Puis-je eſpérer d'obtenir la victoire!
Comme en effet ce grand jour était prês,
Chez le Notaire on en fait les apprêts.
Bourguignon va louer un équipage:
De toutes parts, boëtes, coffres, coffrets,
Malles, ballots, cartons de tout étage,
Paquets, étuis, enfin tout l'attirail,
Tout l'éternel, l'innombrable détail,
Indiſpenſable alors que l'on voyage,

Surtout avec le féminin bétail,
Sont préparés, avec grand étalage.
L'heure & le jour ſont pris pour le départ :
Rien n'y peut plus apporter de retard.
MOLET gémit, ſe plaint, ſe déſeſpère ;
Trouve les Dieux, le deſtin trop ſévère.
Mais il a beau crier, c'eſt vainement ;
Hélas ! Autant en emporte le vent.
Enfin ce jour, ce grand jour vient d'éclore.
Pour redoubler les maux de notre ami,
Pour irriter ſa peine, ſon ſouci,
Vous euſſiez dit que la maligne Aurore
A, ce jour là, tout exprès, affecté
De ſe parer de toute ſa beauté.
C'était le temps où dorment les affaires :
Où chacun va faire un tour dans ſes terres ;
Où le Palais, abſolument fermé,
Pour près d'un mois, prend vacances entières.
Pour un Huiſſier paſſablement famé,
Et dans le chic aſſez bien conſommé,
Maitre Guillaume avait toute l'année
Beaucoup d'emploi. Telle eſt la deſtinée
En ce pays ; quand on a du talent,
Ou du renom, on va rapidement.
Tout vient chez vous : à Paris tout eſt mode,
Tout veut de vous ; rien n'eſt bon, n'eſt parfait,
Si de chez vous, ſi par vous il n'eſt fait ;
Telle à Paris pour tout eſt la méthode.

Combien voit-on de gens dans ce Paris,
Pleins de talens, de ſavoir, de lumière,
En tous les Arts, reſter enſevelis,
Anéantis dans l'ombre & la pouſſière;
Tandis qu'un ſot, un fat, un freluquet,
Pour tout talent qui n'a que du caquet,
De la figure & beaucoup d'impudence,
De toutes parts attire l'affluence.
Longtemps KEYSER (*) attrapa le badaut:
NICOLE (**) vint, on le quitta bientôt.
FLOQUET brillait au théâtre lyrique;
Jamais ſuccès ne fut égal au ſien; (***)
GLUK vient du fond du pays Germanique;
FLOQUET n'eſt plus qu'un plat Muſicien,
Qui ne ſait pas un ſeul mot de Muſique,
En fait d'Auteurs, c'eſt de même à peuprès.
Partout ***. a le plus grand ſuccès:
Dans les trois cours d'Érato, de Thalie,
De Terpſichore il s'eſt fait un accès;
C'eſt l'ornement du Parnaſſe Français:
C'eſt un phénix, un prodige, un génie;
A l'affluence aux applaudiſſemens

(*) Avec ſes dragées mercurielles.

(**) Avec ſes drogues ſans mercure.

(***) Le ballet de l'Union des Arts, fut donné pendant plus de quatre mois de ſuite avec un concours prodigieux, ce qui eſt ſans exemple à l'Opéra.

Qu'ont

Qu'ont quelquefois attiré ſes ouvrages,
Vous penſeriez qu'ils ſont bienfaits, charmans,
Qu'ils ſont vraiment dignes de ces ſuffrages;
Qu'on eut raiſon de s'y faire échigner;
Qu'à la lecture ils doivent bien gagner.
Hélas! Bondieu! Quelle idée eſt la vôtre!
A la lecture, ils tombent de la main;
On n'en peut lire un ſeul d'un bout à l'autre:
N'importe, amis, cet Auteur inhumain
A vu, de lui les badauts idolâtres,
Plus d'une fois remplir les trois Théâtres;
Et tel chiffon, comme L. D *,
R. E. C *. O. N S *. A *.
L. P*. a produit à l'Auteur,
Mille fois plus qu'ATHALIE à RACINE.
Mais ce n'eſt rien auprès des Charlatans,
Dont eſt formé le troupeau Galénique;
Qui, ſans avoir les plus faibles talens,
Aux vieux Docteurs font cependant la nique.
Suffit ici que quelque Médecin
Vienne de loin, habile, ou non habile;
Si par hazard mon drôle ſe faufile,
Et réuſſit près d'un objet divin,
Comme il en eſt un tas dans cette ville;
En un clin d'œil il fera ſon chemin.
Voici comment. ÉGERIE à deſſein
Se met au lit; elle étouffe de bile;
Son eſtomac fait mal ſes fonctions;

Elle ſe ſent des ſuffocations ;
Son ſang bouillonne, & lui porte à la tête ;
De temps en temps ſon pouls ſaute & s'arrête ;
Son état eſt cruel, inquiétant ;
Il faut avoir le Docteur à l'inſtant.
Le Docteur vient ; en bonne conſcience,
Un Carabin, ſans nulle expérience,
Pourrait guérir tous ces maux aiſément
Avec de l'eau très radicalement ;
Mais mon fripon, profitant de l'eſtime
Que feint d'avoir notre belle pour lui,
Jouant avec ſa boëte, ſon étui,
D'un air, d'un ton pédantement ſublime,
Prend du papier, lui preſcrit un régime,
Dont il ſe ſert depuis plus de vingt ans
Avec ſuccès, dit-il, auprès des grands ;
Sur chaque mot peſant avec emphaſe ;
Ne feſant pas de réponſe, de phraſe,
Qu'elle ne ſoit lardée à tous propos
D'expreſſions ſingulières, biſarres,
De termes d'art & de mille grands mots
L'un plus que l'autre inconnus & barbares,
Faits ſeulement pour éblouir les ſots ;
( Mais ici bas les ſots ſont ſi peu rares ! )
Comme Égérie au fond n'a point de mal ;
Sa guériſon eſt on ne peut plus prompte.
Rien pour le coup n'eſt plus original :
Avec tranſport chacun ſe la raconte ;
En un inſtant à la ville, à la Cour,

Elle devient la nouvelle du jour ;
On s'extaſie, on s'écrie au miracle ;
Mon Charlatan eſt mis ſur le pinacle ;
Auprès de lui les Bouvarts, les Bellots,
Les Bourdelins ne ſont plus que des ſots.
De main en main chacune ſe le paſſe ;
De bouche en bouche, on fait voler ſon nom ;
En un moment il efface, il ſurpaſſe
Tous les Docteurs du plus fameux renom.
Entre les mains de ce maitre fripon
De jour en jour cependant on trépaſſe,
Encor plus dru qu'en celles de H***.
De P*** de M*** de P**.
Malgré cela, perſonne ne s'en laſſe ;
On aime mieux crever de ſa façon,
Que de guérir de la façon d'un autre.
O vous! Sur qui la mode a tant de droits,
Pauvres badauts ! Quelle erreur eſt la vôtre !
Après avoir éprouvé tant de fois,
En tous les ſens, qu'on en eſt tant la dupe,
Faut-il toujours qu'obéir à ſa voix,
Que ſuivre en tout ſes goûts, ſes tons, ſes loix,
Soit le grand ſoin dont votre eſprit s'occupe ?
Oh ! pour le coup ! A quoi vais-je ſonger !
C'eſt bien là faire un ſermon inutile :
Le Pariſien eſt ſi vain, ſi léger,
Qu'on aura beau prêcher cet Évangile,
Pour réuſſir, pour percer dans ſa ville,

Il suffira toujours d'être étranger,
Nouveau venu du fond d'une Province,
Fat, intriguant, suffisant, étourdi,
Auprès du sexe entreprenant, hardi,
Ou charlatan, ou bien ami du Prince.
Mais peste soit de mes digressions !
Comment jamais retrouver mes moutons!
Il le faut bien pourtant; & sans mistère,
Voici, Lecteur, comme je m'en vais faire.
Tu t'en souviens, Guillaume le Sergent
Ne manquait pas d'esprit, ni de talent:
En fait d'exploits, il était passé maitre;
D'ailleurs honnête, autant qu'Huissier peut l'être.
Voilà pourquoi vingt fameux Procureurs,
Très occupés & très grands travailleurs,
Lui fournissaient sans cesse de l'ouvrage.
Il résultait, par suite du détail
Que procurait cet immense travail,
Que fort souvent il allait en voyage
Porter au loin certain triste message,
Qu'en terme d'Art usité des Sergens,
Du bon Saint Yve on appelle l'image;
Papier maudit, redoutable présage
De la ruine & du malheur des gens.
Quand il fallait faire une longue absence,
Maitre Guillaume, Huissier plein de prudence,
Se disposait, si bien s'orientait
Que de Paris jamais il ne sortait,
Qu'il n'eût à faire une grande tournée.

Pour ne pas perdre un moment de ſon temps,
Il traitait tout à la mode des grands.
On ne va pas à plus grande journée ;
Toujours en ſelle avant le point du jour ;
N'en deſcendant qu'une heure après la brune,
Encor faut-il que la nuit ſoit ſans lune ;
Payant partout, comme un homme de Cour.
Entendons nous, Lecteur, je vous en prie,
Bon, quand Monſieur paye une fantaiſie,
Une catin, un magot de ſon goût ;
Non, le rentier, ni l'ouvrier ſurtout.
Pour Mons Guillaume on ſe mettait en quatre :
Pour le ſervir, ſouvent on vit ſe battre
Palefrenier, ſervante, poſtillon :
C'était à qui ſoignerait ſa monture,
Ferait ſon lit, graiſſerait ſa voiture,
( Quand par hazard il ſe donnait ce ton )
Lui porterait un potage, un bouillon,
Lui verſerait razade dans un verre,
Que l'on rinçait bien mieux qu'à l'ordinaire,
Enfin c'était dans toute la maiſon,
Dès qu'il entrait, le plus grand carillon.
Maitre Furet de la Friponnardière,
Digne héritier de Maitre Brigandeau,
Et Procureur du Châtelet nouveau,
Était chargé d'une fort belle affaire ;
De celles-là, comme dit d'ordinaire
Le vieux proverbe, où l'on nage en pleine eau ;

Qui meilleure eſt moins elle eſt courte & claire,
Où maint exploit, mainte ſommation,
Procès-verbal, ſignification,
Saiſie Arrêt, & frais pouvaient ſe faire.
Il en chargea Mons Guillaume l'Huiſſier.
Tous ces exploits ſont à faire en Bourgogne,
L'Huiſſier ne peut faire tant de beſogne,
Sans avec lui mener GRATTEPAPIER.
Au grand regret du pauvre miſérable,
Il faut partir; & quand... dans quatre jours,
Il faut laiſſer l'objet de ſes amours,
Tout ſeul avec un rival haïſſable.
Du ſort cruel quel triſte & malin tour!
Et dans quel temps? Dans le temps que, ſans Maître,
Ce jeune objet, de lui maître à ſon tour,
Eut pu jouir un peu du plaiſir d'être;
Où, moins gênés, ils auraient pû tous deux
S'abandonner à l'ardeur de leurs feux.
Mais à ce mal il n'eſt point de remède.
Aux cœurs bien nés quand la voix du devoir
Se fait entendre, il faut que tout lui cède;
Plaiſir, bonheur, tout devient ſans pouvoir.
Mais quand ces cœurs ont rempli ſon attente,
La jouiſſance en eſt bien plus charmante.
GRATTEPAPIER, non ſans grand déplaiſir,
Voit que Guillaume eſt tout prêt à partir.
Mais la raiſon de ſon flambeau l'éclaire.
Puiſqu'autrement cela ne ſe peut faire,
Il faut bien prendre un parti généreux;

Le ſacrifice eſt dur & douloureux ;
GRATTEPAPIER, il t'en faut tirer gloire.
Plus avec peine on gagne la victoire,
Plus le triomphe eſt doux & glorieux.
Le cœur ſerré d'une amère triſteſſe,
Il va trouver l'objet de ſa tendreſſe ;
» Il faut partir, ma chère LOUISON !
» Il faut, dit-il, que je quitte tes charmes ;
» Ah ! Malgré moi, je ſens couler mes larmes,
» Et défaillir mon cœur & ma raiſon.
» Mais puis-je au moins eſpèrer que ton ame
» Conſervera toujours profondément
» Le ſouvenir de ma brûlante flâme ?
» Et qu'au retour le plus fidèle amant
» Retrouvera ton cœur tout auſſi tendre,
» Qu'en ce moment il oſe le prétendre ?
» Qu'en ſon abſence un rival odieux
» Ne verra pas combler ſes lâches feux
» D'aucun ſuccès, de la moindre eſpérance ? —
» Oui, tu le peux, & même tu le dois
Dit LOUISON, d'une tremblante voix,
Prête à tomber de même en défaillance,
» Tu peux partir avec toute aſſurance.
» Mon cœur épris du feu le plus conſtant
» Ne ceſſera de te voir un inſtant ;
» De te chérir, de t'avoir en penſée.
» Tu ſais, mon cher, ſur cet article là,
» Quand une fois la pauvrette en tient là,

» Comme une amante eſt toujours inſenſée ?
» Repoſe toi ſur mon ſincère amour ;
» Que tous tes ſoins, à compter de ce jour,
» Soient d'abréger une trop longue abſence,
» Et ſois ſurtout dans la ferme croyance
» Que des mortels ton rival à mes yeux
» Eſt le moins cher & le moins dangereux ;
» Que LOUISON te ſoit chère ſans ceſſe :
» Rapporte lui ton cœur brûlant d'amour ;
» Et ſois certain de voir à ton retour
» Le ſien rempli d'une égale tendreſſe.
GRATTEPAPIER interdit, enchanté
De tant d'amour, & de tant de bonté,
Lui prend la main, la baiſe, la dévore,
La lui reprend, & la dévore encore,
Contre ſon cœur la preſſe tendrement,
Lui réitère à quel point il l'adore.
Mais tout prend fin, plaiſir, comme tourment.
Il eſt venu ce moment d'amertume,
Où la raiſon, le devoir inhumain,
Telle que ſoit l'ardeur qui les conſume,
Force les gens à ſe quitter enfin.
Maître Guillaume a mis ordre à l'ouvrage
Que dans Paris il a toujours en train ;
Sans crainte il peut partir pour ſon voyage,
Et ſon départ ſe fixe au lendemain.

*Fin du onzieme Chant.*

# CHANT DOUZIEME.

*DÉPART du Notaire, & de GRATTEPAPIER. MOLET trouve LOUISON dans sa chambre, est prêt à en jouir : c'est le moment où le DIEU DES SOTS signale sa vengeance. LOUISON se venge de MOLET, & se donne à GRATTEPAPIER.*

OH ! Pour le coup, sans Préface frivole,
Et pour prouver que mon amendement
Est bien sincère & que je tiens parole,
J'entre en matière — il est bien temps vraiment !
Me dira-t-on, Peste ! la belle grace!
De nous sauver une triste préface,
Précisément à votre dernier chant ;
Après avoir essuyé la bordée,
Non, une fois, ni deux, mais six, ou sept,
De mainte fausse & chimérique idée,
Le plus souvent étrangère au sujet. —
Pardon, Lecteur, j'ai tort, je te l'accorde ;
Mon repentir est tardif, j'en convien ;
Mais qui ne sait ce proverbe ancien,

A tout péché, dit-on, miféricorde :
Et celui-ci, tard vaut mieux que jamais. . :
Quoi! Tu commence encore un autre exorde? —
Non, ne crains rien, cher Lecteur, je me tais.

Lorfque Phébus, fortant du fein de l'Onde,
Eut répandu fa lumière féconde,
Le garde note & fa femme auffitôt
Hors de leur lit ont bientôt fait un faut;
Puis vont à ceux de leurs deux Demoifelles;
A qui malgré tous leurs charmes pour elles,
Dès qu'on leur dit qu'on va bientôt partir,
Il ne faut pas longtemps tirer l'oreille.
Il eft fi doux de ceffer de dormir,
Quand le plaifir, ou l'amour nous réveille!
Tout étant prêt, ils montent en voiture :
Le doux plaifir leur fert de poftillon;
Et leur laquais, le péfant Bourguignon,
Avec fon ventre, auffi large que rond,
Et fon grand feutre & fa courte encolure,
Fait par derrière une bonne figure.
La même caufe à l'un qui fait plaifir
Prefque toujours à quelque autre fait peine.
Tel a du fort fujet de s'applaudir,
Quand contre lui tel autre fe déchaîne.
C'eft tout de même ici pour le moment.
Nos voyageurs ont le cœur plein de joie,

Lorſque MOLET, au déſeſpoir en proie,
Maudit cent fois ce voyage charmant.
GRATTEPAPIER en feſait tout autant
De ſon côté ; le devoir qui l'oblige
De s'éloigner le déſole & l'afflige.
Il eſt ſi dur pour un objet aimé
D'abandonner l'objet qu'il a charmé !

Déjà l'ami du jeune Cipariſſe,
Ayant trois fois parcouru l'horiſon,
Avait fini ſon brillant exercice ;
Trois fois auſſi la belle LOUISON
Du Bourguignon avait fait le ſervice.
Dans quatre jours le Notaire arrivait :
Et bien s'en faut que le pauvre MOLET
Soit en état de s'expoſer encore
A triompher de l'objet qu'il adore.

Mais admirez la malice du Dieu :
On ne peut faire un tour plus diabolique.
Il va trouver Malauventre & Colique.
» O vous ! dit-il, qui n'êtes en ce lieu,
» Que pour punir l'inſulte qu'on m'a faite ;
» Quoique très-bien vous faſſiez votre emploi,
» Pour me venger, il s'en faut bien, ma foi !
» Que ma fureur ſoit encor ſatisfaite.
» C'eſt par des traits plus forts, plus rigoureux,
» Que je prétens ſignaler ma vengeance :

» Rien de MOLET n'égale l'insolence ,
» Rien n'est égal à mon courroux affreux ;
» Et voici l'heure enfin qu'il a choisie.
» Écoutez moi. Pendant quelques momens ,
» Interrompez vos cruels châtimens ,
» Ma rage après en sera mieux servie ;
» Mais gardez-vous , sans quoi tout irait mal ,
» Un seul instant de me perdre de vue :
» Quand pour frapper l'heure sera venue ,
» J'en donnerai le funeste signal. —
» Allez n'ayez aucune inquiétude ,
Disent au Dieu les Ministres vengeurs ,
» Reposez-vous sur notre exactitude ;
» Vous bien servir est notre unique étude :
» Pour contenter vos trop justes fureurs ,
» Tout est possible à notre effort extrême ;
» Comptez sur nous , autant que sur vous même.
Déjà MOLET , de lui-même étonné ,
Reprend un peu de vigueur & de force.
Il ne sait pas que ce n'est qu'une amorce ;
Hélas ! Comment l'aurait-il soupçonné !
» Tu cesses donc destin impitoyable !
» Tu cesses donc de me persécuter !
» Personne ici ; ni rival redoutable ,
» Ni compagnon qui puisse m'arrêter ,
» Ah ! Quel bonheur ! Quel moment favorable !
» Mais , ce n'est rien ; il faut en profiter.

Rien ne vous rend ſi diſpos, ni ſi leſte
Que le plaiſir & ſurtout la ſanté.
MOLET plus fort, ſaute de joie, & zeſte,
Au quatrième il eſt déjà monté.
Non, de ſes jours il ne fut plus alerte.

Le ſort voulut que LOUISON feſait
Préciſément la chambre de MOLET,
Dont elle avait laiſſé la porte ouverte.
A ſon regard, à certain air malin
Qui ſe répand dans toute ſa perſonne,
LOUISON voit ſa faute & le deſſein
Que le perfide agite dans ſon ſein.
Son cœur troublé de frayeur en friſſonne.
A ſon paſſage elle veut s'oppoſer:
Mais c'eſt envain; MOLET retient la porte:
Il pouſſe, il preſſe, & LOUISON moins forte
Se voit contrainte à le laiſſer paſſer.

C'EST à préſent, ô favorable MUSE!
Qu'il ne faut pas que tu reſtes camuſe.
Grace à ton feu, je me ſens dans l'accès;
Ma verve coule avec trop de ſuccès,
Pour t'aviſer d'en arrêter l'écluſe.
Divine MUSE! Allons, inſpire moi;
Je n'eus jamais tant de beſoin de toi.
Fais que je puiſſe en termes énergiques
Chanter ici ce combat merveilleux,

Où LOUISON, dans des temps plus heureux,
Eut mérité, par ſes faits hêroïques,
Trouvant un chantre illuſtre & digne d'eux,
D'avoir un rang parmi les demi-dieux;
Où d'être miſe au moins en parallèle,
Faire pendant avec cette Pucelle
Qui, des Anglais redoutable fléau,
Maniait mieux un ſabre qu'un fuſeau.

Lorſque MOLET fut entré dans ſa chambre,
» Depuis, dit-il, tout à l'heure ſix mois,
» Car nous voici dans le mois de Novembre;
» Que je gémis ſous vos injuſtes loix,
» Beauté cruelle, objet trop inſenſible;
» Puiſque ſoupirs, prière, procedé
» N'ont pu toucher votre cœur inflexible,
» Sachez enfin que j'en ſuis excedé,
» Et qu'en un mot il ne m'eſt plus poſſible
» De contenir en mon cœur ulcéré
» Le feu brûlant dont je ſuis dévoré.
» C'eſt un parti dur, extrême, terrible
» Pour une ingrate à qui je ſuis horrible;
» Mais il eſt pris, j'en ſuis déſeſpéré;
» Il me le faut, ou de force, ou de gré.
» Nous ſommes ſeuls, & je n'ai point à craindre
» De tout le jour qu'on vienne me troubler.
» Vous aurez beau peſter, crier, trembler,
» M'injurier, vous déſoler, vous plaindre;

» Rien ne m'émeut, je n'ai plus rien à feindre ;
» J'ai trop senti votre injuste couroux ;
» C'est à mon tour à me venger de vous.
» Oui, je prétens, quelque prix qu'il m'en coûte,
» Venir à bout du dessein que j'ai pris.
Le cœur troublé, les sens émus, surpris,
Notre Héroïne en frémissant l'écoute.
» Eh Quel est donc ce dessein, s'il vous plait ?
Répondit-elle aussitôt à MOLET.
» Tu vas le voir, dit-il, & tout de suite
A corps perdu le maître scèlérat
Sur LOUISON saute & se précipite.
D'un tel début la pauvrette interdite,
Fait un grand cri, de son mieux se débat ;
Mais la frayeur dont elle fut saisie
L'avait sans doute à tel point affaiblie,
Que la voilà, malgré tous ses efforts,
Tout de son long sur le lit étendue.

MOLET, rempli de joie à cette vue,
N'écoute plus que ses bouillans transports ;
Et, tout enflé de ce comble de gloire,
Veut profiter des droits de la victoire ;
Droits odieux, dignes d'un franc soldat,
Tel que CHANDOS, lorsqu'en ce grand combat
Que contre JEANNE il livra tête à tête,
Voulant ravir à titre de conquête

L'honneur ſacré du héros féminin,
En qui des lys giſſait l'heureux deſtin,
Il mit le bon, mais faible Roi de France,
Et tout ſes Preux dans la plus grande tranſe.

PEUT-être bien que dans d'autres inſtans
Ce droit funeſte & ce qui le termine
Eut fait moins peur à ma pauvre Héroïne;
Mais, comme on ſait, chaque choſe a ſon temps.
Pour échapper aux tranſports de l'infame,
Ma LOUISON n'a plus d'autres recours
Que d'implorer le ciel à ſon ſecours,
Et de vouer à tous les Dieux ſon ame.
Mais c'eſt envain; ils ſont devenus ſourds.
Elle avait eu, tout de même que JEANNE,
Maint mouvement d'amour propre & d'orgueil;
De la beauté trop ordinaire écueil,
Et dont le ciel, qui toujours le condamne,
Et qui de tout tient note & fait recueil,
Devait punir le ſentiment profane.
De ſon côté, MOLET, ſemblable à l'âne
De la Pucelle, âne miſtérieux,
Dont AROUET, ce Chantre ingénieux,
Fait un portrait ſi décent, ſi ſublime,
De plus en plus & s'échauffe & s'anime.
Sans nullement s'embarraſſer des Dieux,
Il ſe ſaiſit de ſa pâle victime,

Et lui tenant les mains d'un bras nerveux,
De l'autre il cherche à consommer son crime.
» Ah! Malheureux! Quel est donc ton dessein?
» Où portes tu ton impudique main?..
Hélas! Voilà tout ce qu'elle peut dire;
Sa faible voix sur ses lèvres expire.

MOLET allait dans sa brutale humeur
De LOUISON combler le déshonneur,
De ses deux mains ayant sur-tout l'usage,
Par la faiblesse, où sa lubrique ardeur
De la pauvrette a réduit le courage.
Le voilà donc, maître de tant d'appas,
Les yeux ardens, humides de luxure,
Après avoir, du haut jusques en bas,
Cent & cent fois passé sa main impure,
Sur ses attraits si doux, si délicats,
Qui... mais d'un bruit horrible, inconcevable,
Parti d'un lieu que l'on ne nomme pas,
L'air retentit; ô moment formidable!
Tout s'en émeut; LOUISON en frémit;
Son fier vainqueur de crainte en tressaillit.
Il a raison; il jouit de son reste.
Ce bruit affreux est le signal funeste
Qu'à ses vengeurs donne le DIEU DES SOTS.
Aussi vont-ils, comme deux vrais bourreaux,
Recommencer l'effroyable supplice

Dont ils n'avaient, au gré de ſon caprice,
Pour mieux ſervir ſa haine & ſa fureur,
Que ſuſpendu pour un moment l'horreur :
Les voilà donc ces deux cruels Miniſtres
Qui, reprenant leurs fonctions ſiniſtres,
Font éprouver au malheureux MOLET
Plus de tourment qu'ils n'avaient encor fait ;
Non, non, jamais éguillette nouée,
Charmes malins, ni conjurations,
Ni nulle pièce en ce genre jouée,
N'eurent d'effets ſi puiſſans, ni ſi prompts.
L'ami MOLET devint mille fois pire
Que JEAN CHANDOS, lorſque dans ſon délire
Voulant jouir de la loi du combat,
Aux piés de JEANNE il reſta court & plat.
Quoique ſouffrant une douleur amère,
Il fait effort pour cacher ſon ennui ;
Mais un ſoupir, échappé malgré lui,
A LOUISON découvre le myſtère.
Elle reprend auſſi-tôt ſes eſprits ;
Et le cœur plein de rage & de vengeance,
D'un tour de reins ſe relève & s'élance
Deſſus MOLET, qui jettait les hauts cris,
Et qui, malgré ſon extrême ſouffrance,
Feſait pourtant encore réſiſtance.
De ſon vainqueur triomphante à ſon tour,
LOUISON cherche à venger ſon outrage.

Dans ce moment ses yeux brillans de rage
N'étaient pas faits pour inspirer l'amour.
Vingt coups de poing appliqués sur la face
Au bon MOLET font faire une grimace,
Qui, jointe au sang qui coule de son né,
Fait un tableau vraiment tragi-comique.
Que LOUISON était belle, énergique!
Et que MOLET était sot, consterné!
Ce n'est pas tout; LOUISON en furie
N'est pas contente encore à beaucoup près;
Dans le transport dont son ame est saisie,
Le sang ne fait qu'en irriter l'accès;
Au fonds du cœur cruellement blessée,
Elle ne peut pardonner à MOLET
D'avoir commis un si lâche forfait.
Quand une fois la femme est offensée,
Malheur à qui mérite son courroux!
Nous en avons maint exemple effroyable:
Des animaux c'est le plus redoutable:
Les léopards, les tigres sont plus doux:
Une lionne est cent fois moins à craindre,
Même à l'instant que des Chasseurs hardis
A ses regards enlèvent ses petits.
Femme offensée est pire que Mégère;
S'oublie au point de cesser d'être mère:
Témoin MEDÉE, ALTHÉE, & *cætera*;
De la fureur c'est le *nec plus ultrà*.

Elle ne ſait ce que c'eſt que de feindre ;
Elle perdrait trop de temps à ſe plaindre,
Le déſeſpoir s'empare de ſon cœur,
Quoiqu'il en coûte, il faut qu'elle ſe venge ;
C'eſt une envie égale à la fureur
De ſe gratter, lorſque çà lui démange.

En vain Molet, renverſé ſur le dos,
Demandait trève à ſon vainqueur terrible ;
La Belle eſt ſourde à tous ſes vains propos ;
Son cœur bleſſé n'en eſt que moins ſenſible.
Comme il veut faire encor quelques efforts,
Pour repouſſer la main qui le chagrine,
Elle lui ſaute à piés joints ſur le corps ;
Et du genou lui preſſant la poitrine,
» Rends-toi, dit-elle. En ce moment affreux,
Où ſes regards étincellent de feux,
Chacun vraiment l'aurait priſe pour Jeanne,
Qui corrigeait l'inſolence de l'âne.

Quand tous les vents, déchaînés dans les airs,
Briſent les pins, bouleverſent les mers ;
Quand Jupiter, armé de ſon tonnerre,
Semble vouloir anéantir la terre ;
On n'entend pas un tapage plus grand
Que n'en feſaient alors nos deux Athletes.
Dans la maiſon bien-tôt il ſe répand :
Et juſtement, c'eſt ce que tu ſouhaîtes,

O LOUISON! Un affront ſi ſanglant
Ne doit pas plus demeurer ſans vengeance,
Qu'enſeveli dans un obſcur ſilence.
Ton cœur outré ſera bientôt content.

TOUT le quartier, étonné du tapage,
Des cris perçans, des douloureux hélas,
Dont retentit au loin le voiſinage,
Ne ſachant pas d'où provient ce fracas,
Prête l'oreille, écoute; le myſtère
Ceſſe bientôt; on court chez le Notaire.
Chacun courait pour mettre les holas,
Quand dans l'inſtant, fidele à ſa promeſſe,
Tous ſes exploits, tous ſes travaux finis,
GRATTEPAPIER, le cœur plein de tendreſſe,
Au grand galop revenait à Paris.
Maitre Guillaume avait bien quelque affaire
A ſon retour pour quelque temps contraire;
Mais de ſon Clerc il n'avait plus beſoin.
Ce qui reſtait était une miſère,
Qui ſe pouvait très facilement faire
Sans le ſecours de Clerc, ni de témoin.
Il fait partir GRATTEPAPIER d'avance;
Lui recommande extrême diligence;
Dans ce moment fort inutile ſoin;
Mais mons Guillaume était dans l'ignorance
De la raiſon, de l'intérêt urgent

Qu'avait ſon Clerc d'être tant diligent.
L'ordre donné, GRATTEPAPIER décampe ;
Le drôle était d'une trop chaude trempe,
Pour qu'il fallût lui redire deux fois ;
Du tendre amour il ſuivait trop les loix.
En arrivant il ne fut pas le maître
De la frayeur dont ſon cœur fut troublé.
Un monde entier dans la rue aſſemblé :
Pas une porte, une ſeule fenêtre,
Où l'on ne vît dix perſonnes paraître.
Il ne voyait les choſes que de loin.
Que devient-il ! ſi-tôt qu'il eſt témoin
Que cette foule environne ſa porte ;
Que pour entrer on ſe preſſe, on ſe porte.
Le déſeſpoir, les alarmes, la peur,
La jalouſie enveloppent ſon cœur,
Troublent ſes ſens, captivent ſon haleine :
Il n'entend rien au murmure confus
Qui vient frapper ſon oreille incertaine :
Il veut crier, efforts vains, ſuperflus !
Par la douleur ſa voix intervertie
Dans ſon larinx expire anéantie.
Dans cet état ſes ſens, ſes facultés
Sont interdits, troublés, interceptés :
L'accablement, l'effroi, l'incertitude
Lui font ſouffrir le tourment le plus rude.
A chaque mot il pâlit, il frémit,

Il craint d'entendre un funeſte récit ;
Il craint d'apprendre, en ce moment terrible,
Quelque nouvelle à ſon repos nuiſible.
Mais cependant la foule ſe groſſit ;
Le tourbillon en tous ſens s'épaiſſit ;
De tous côtés on ſe hâte, on s'empreſſe ;
On veut entrer le premier ; plus on preſſe,
Et moins on entre ; à force de pouſſer,
On vient à bout à la fin de paſſer.
GRATTEPAPIER eſt entraîné lui-même
Par le torrent ; non ſans un trouble extrême.
On ſait bien-tôt d'où provient tout ce bruit :
On monte, on vole, on parvient au réduit,
Où ſe paſſait la ſcène furieuſe :
Scene à jamais pour toi bien glorieuſe,
O LOUISON ! Quel coup d'œil ! quel tableau!
Où peut-on voir un ſpectacle plus beau !
Pour une fille ah ! grands dieux ! Quelle gloire!
On ne peut pas douter de ta victoire ;
Encore moins de toute ta vertu ;
Ton ennemi, ſous tes piés abbatu,
Te promettait d'en publier l'hiſtoire,
Demandait grace, & s'avouait vaincu.

GRATTEPAPIER, écumant de colère,
» Quoi ! LOUISON ; s'écria-t-il, c'eſt vous!
» Ah ! Qu'à propos j'arrive ici, ma chère,
» Pour ſeconder votre juſte courroux,

» Pour ſatisfaire à mes tranſports jaloux !
Mais LOUISON, le cœur plein de nobleſſe;
» GRATTEPAPIER, lui dit-elle, ſuſpens
» La vive ardeur qui tranſporte tes ſens.
» De ce méchant qui m'avait outragée
» Le public voit que je me ſuis vengée ;
» Que, grace au ciel, ma vertu, mon honneur
» Sont échappés au plus affreux malheur :
» Il me ſuffit ; mon courroux m'abandonne ;
» Et le mépris à l'inſulte pardonne.
» Vas ; malheureux, vis honteux, confondu ;
Dit LOUISON à MOLET éperdu,
» Que ton forfait retombe ſur toi-même ;
» Pour te punir, lâche ! comme il t'eſt dû,
» Mon cœur ſe donne à ton rival que j'aime.
» Que ſon bonheur faſſe ton déſeſpoir :
» Tout mon plaiſir ce ſera de le voir,
» D'en augmenter la doſe inſupportable,
» Par les faveurs dont ſans ceſſe à tes yeux
» J'accablerai ce que j'aime le mieux.
Diſant ces mots, d'une grace admirable,
A ſon Amant LOUISON tend la main.

GRATTEPAPIER la lui baiſe ſoudain ;
MOLET confus & la rage dans l'ame,
Du triſte effet de ſa funeſte flame,
Pour ſe ſouſtraire aux propos, à l'affront
Dont ce faux pas couvre à jamais ſon front,

Se précipite au travers de la foule ;
Mais on le ſuit, on le preſſe, on le roule ;
On le plaiſante, on le berne tout haut,
A qui mieux mieux, chacun lâche ſon mot ;
Pour échapper au public qui le hüe,
Il eſt forcé de s'enfuir du logis ;
Mais les brocards, les inſultes, les cris,
Au loin encor le ſuivent dans la rue.
Ce châtiment eſt trop juſte : d'un ſot,
Honte & mépris doivent être le lot.

HEUREUSE ou non, brillante ou téméraire,
Je ſuis pourtant au bout de ma carrière.
O LOUISON ! Digne objet de mes Chants !
Plus digne encor d'autres plus éclatans !
Il t'eût fallu la trompette d'HOMERE
Ou tout au moins le Clairon de VOLTAIRE,
Pour célébrer ce rare & mâle effort
Qui préſerva ton honneur d'un grand tort.
De te chanter, charmante Cuiſinière !
Mon faible cor fut beaucoup trop hardi :
Fais cependant grace à ſon imprudence,
Si d'échapper au néant de l'oubli,
Nos noms obſcurs & faits pour le ſilence
Allaient devoir à ce cor étourdi
Et le bonheur & la reconnaiſſance.
Nouvel Icare, ou nouveau Phaëton,
J'ai fait comme eux ſans doute une folie :

Leur ſort dût-il, à ma confuſion,
Être le prix de mon étourderie,
Si l'on n'a pas trop de prévention
Contre un Ouvrage, une plaiſanterie
Faite à la hâte & ſans prétention,
On conviendra ſans peine & ſans envie,
Qu'il m'eſt au moins toujours bien glorieux
D'avoir tenté ce vol audacieux.

*Fin du douzième & dernier Chant.*

xxxV

